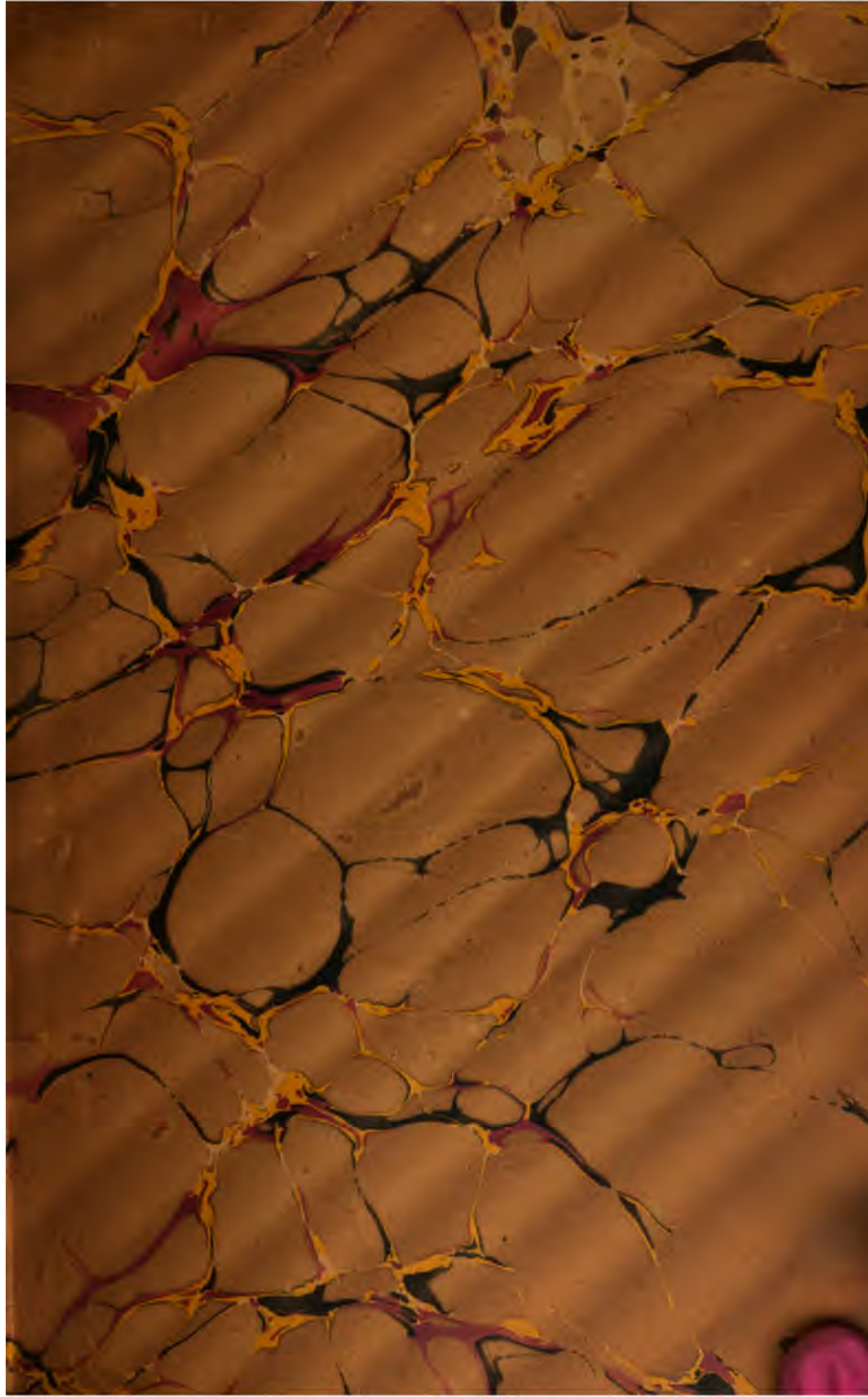




UNIVERSITY OF CALIFORNIA
JAMES K MOFFITT FUND
No.
Let there be light!



M[is] COSTA DE BEAUREGARD

LE ROMAN
D'UN ROYALISTE

SOUS LA RÉVOLUTION

SOUVENIRS DU C[te] DE VIRIEU

Troisième Édition



PARIS
LIBRAIRIE PLON
E. PLON, NOURRIT ET C[ie], IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE GARANCIÈRE, 10

1895

LE ROMAN
D'UN ROYALISTE
SOUS LA RÉVOLUTION

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en mars 1892.

Du même auteur et à la même Librairie :

Un homme d'autrefois. Souvenirs recueillis par son arrière-petit-fils. Un vol. in-18, 6e édition...... 4 fr.

Ouvrage couronné par l'Académie française, prix Montyon.

Prologue d'un règne : **La Jeunesse du roi Charles-Albert.** Un volume in-8°, avec portrait et fac-simile d'autographes. 2e édition.

Épilogue d'un règne. Milan, Novare et Oporto. **Les dernières années du roi Charles-Albert.** Un vol. in-8°, avec un portrait du roi Charles-Albert gravé à l'eau-forte par R. Victor-Meunier.

Prix des deux vol........................... 15 fr.

PARIS. TYP. DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 646.

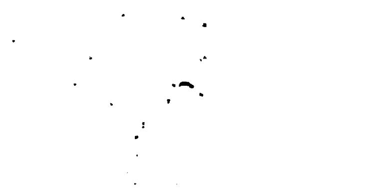


Heliog Dujardin — Imp Wittmann

FRANÇOIS HENRY COMTE DE VIRIEU

1754-1793

E. Plon Nourrit & Cie Edit



comte René de Virieu (1) et lui épargner ainsi l'horreur de voir son fils tomber ensanglanté, trahi par ses plus nobles espérances, aux pieds de l'enjôleuse que serait pour lui la Révolution.

II

Lorsque le 25 avril 1758, René de Virieu mourait de la petite vérole à Paris, sa mort fut douce. Il pouvait léguer sa femme et son fils aux plus rassurantes affections qui furent jamais. Madame Victoire, la duchesse de Duras, la comtesse de Durfort, et, plus ange de compassion que personne, la comtesse de Tourzel, enveloppèrent la pauvre veuve de tendresse. Mmes de Duras et de Durfort, ses parentes, avaient servi de mère à Mme de Virieu lors de sa présentation à la cour. Quant à Mme de Tourzel, elle ne faisait que d'y arriver. Louise-Élisabeth de Croy d'Havré, comtesse de Tourzel, avait à peine vingt ans. Elle venait d'épouser le frère de Mme de Virieu, et déjà on la voyait essayer auprès de sa belle-sœur comme un premier apprentissage des infinies douleurs qu'elle aurait un jour à consoler.

(1) On lit dans les *Mémoires de Luynes :* « Le comte de Virieu, colonel des grenadiers du Roi, est mort à Paris le 28 du mois dernier de cette année 1758, âgé de vingt-cinq ans. Il était gendre du marquis de Sourches. »

Entre Mmes de Virieu et de Tourzel existaient au plus rare degré ces similitudes raffinées de sentiments et d'impressions, sans lesquelles deux cœurs, si unis qu'on les rêve, ne se confondent jamais. Mais encore fallait-il à la comtesse de Virieu, pour soutenir les inexpériences de son veuvage, un appui moins flexible que la jeunesse de sa belle-sœur.

Et voilà que, comme à souhait et sans sortir de son intimité, elle le trouvait dans une de ces femmes qu'on ne rencontre pas sans leur vouer un culte, culte magnétique, si vous voulez, mais qu'elles imposent par un je ne sais quoi de supérieur.

Elles parlent, on les croit. Elles veulent, on obéit. Cela simplement, parce qu'elles sont nées pour commander.

Charlotte-Émilie de Crussol, duchesse de Rohan (1), était une de ces femmes dont l'irrésistible influence ne peut être que bienfaisante. D'un esprit vaste, fait de beaucoup de discernement, de justesse et de précision, la duchesse avait une sûreté de vues incomparable, une science du monde que seul égalait son dévouement à ses amis. Rien ne pouvait déconcerter ni décourager la générosité de ses affections. Si un peu de hauteur ou d'ironie troublait çà et là la sérénité de ses conseils, si parfois à guider sa main était un peu

(1) Charlotte-Émilie de Crussol était fille de Charles-Emmanuel de Crussol, duc d'Uzès, premier pair de France, et d'Émilie de La Rochefoucauld... Née le 16 octobre 1732, elle fut mariée au duc de Rohan le 23 mai 1758, et mourut à Nice le 19 août 1791.

l'enfant sous son aile quand sa grand'mère grondait trop fort.

A en croire Nicole, rien n'égalait en bonne grâce, en esprit, en gentillesse, le petit Henry. Vingt ou trente ans plus tard, devenue baronne de Blonay, elle racontait encore, avec attendrissement, mille traits charmants de cette enfance dont elle s'était faite l'amoureuse gardienne. En voici un pris au hasard dans ses souvenirs.

Comme Henry n'avait pas d'enfants autour de lui, il peuplait sa solitude de chiffons de toutes couleurs qui, pour lui, tout aussitôt, devenaient de petits camarades. Et alors il leur faisait d'impayables morales, accommodant à sa façon celles surtout qui venaient de lui être prêchées. Quand sa grand'mère l'avait grondé, ces chiffons devenaient immédiatement d'une impertinence sans égale, se justifiaient par mille mauvaises raisons, les criaient, mais avec tant d'esprit, que d'ordinaire la marquise tournait les talons sans rien trouver à répondre.

« Henry, écrivait Nicole, Henry est gai comme un loriot, et je répondrais bien de son bon cœur et de son bon caractère à venir. Mais il parsème ses bonnes qualités de petits défauts qui poussent comme l'ivraie dans le bon grain. L'autre jour, il glanait fort charitablement pour une bonne femme, mais du même

Saint-Pierre à Vienne, abbé commendataire de Fontaine dans le diocèse de Sens;

3° Lucrèce-Nicole, mariée au baron de Blonay, gentilhomme de la chambre du roi de Sardaigne.

coup, je l'entendais se vanter un peu trop de sa charité vis-à-vis des moissonneurs. »

Comme tous les paysans d'alentour, ceux-ci aimaient et admiraient l'enfant, sans se jamais départir d'un respect si singulier, qu'il étonnait fort un vieux voisin, M. de Langon. « Ce petit comte de Virieu, disait-il, semble familier avec ses paysans, sans que jamais j'en aie vu aucun se mettre à l'aise avec lui plus qu'il ne convient. »

Et à ce propos, on entendait le vieux voisin recommencer éternellement cette histoire :

« Henry allait avoir six ans, disait-il, lorsqu'un jour, sa grand'mère, qui lui avait trouvé un peu de morgue, inventa pour l'en corriger, de lui amener à dîner un petit Savoyard, tout noir de suie.

« Henry comprit la leçon, et sans laisser percer le moindre étonnement, prit le petit ramoneur par la main et le conduisit à la salle à manger. Là il le fit asseoir à table en face de lui, et demanda tout ce qu'il savait de meilleur. Après avoir ainsi, deux heures durant, prodigué à son convive toutes les attentions imaginables, le petit seigneur se leva de table en disant : « Je veux que les gens qui, comme vous, ont « l'honneur de dîner avec le comte de Virieu s'en « aillent contents. »

On voit si la leçon avait profité.

Dix ans se passèrent sans que Henry quittât Pupetières.

La vieille demeure alors ne prévoyait guère ses splendeurs d'aujourd'hui. On y voyait peu de monde.

La maison était petite et pas commode. Mais elle était campée en plein bois, au pied de ces admirables montagnes du Dauphiné, dont le triple étage semble soutenir le ciel. De leurs sommets neigeux à la plaine, elles déroulent toutes les verdures créées. Là-haut, dans les nuages, c'est le vert triste du mélèze. Puis viennent les aiguilles plus assombries du sapin. La note cuivrée, éblouissante du hêtre, lui fait bientôt contraste. Enfin, c'est le chêne qui hérisse les haies. C'est le châtaignier qui peuple les champs et vient, jusque sur le toit des chaumières, mêler ses dentelures aux gais feuillages des pommiers en fleur.

Comme tous ceux que Dieu a fait naître sur cette terre bénie, comme tous ceux de sa race qui l'y avaient précédé, comme tous ceux qui devaient l'y suivre, Henry de Virieu avait la passion de sa maison. Il n'imaginait pas qu'il pût jamais la quitter, qu'il existât d'autres demeures, d'autres amis, d'autres choses enfin, que celles qu'il avait toujours connues. Sa tante Nicole était pour lui la bonté, sa grand'mère la terreur, son oncle l'abbé la religion, son autre oncle la gloire, Perrin était le respect, Ritter, son petit camarade, la joie, et le curé Tivolier le ciel ou l'enfer, selon qu'il prêchait. Quant à sa mère, l'enfant l'aimait comme il aimait le bon Dieu, sans l'avoir jamais vue.

En dehors de ces gens-là, il n'y avait rien pour son cœur, comme il n'y avait rien pour ses yeux, par delà l'église de Chabons, sa paroisse, et le manoir renfrogné de son voisin, M. de Langon.

Je ne sais quelle image de paradis terrestre apparaît en traçant le portrait de ce petit enfant heureux; mais, hélas! il n'est de paradis terrestre que pour en être chassé.

III

Brusquement, la comtesse de Virieu mourait à Paris. Le chagrin avait eu enfin raison de cette frêle existence. Henry seul aurait rattaché sa mère à la vie. Mais jamais la comtesse de Virieu n'avait pu avoir raison des défiances que son intimité avec les Princesses faisait naître à Pupetières. Après l'ombre de Mme de Pompadour, l'ombre de Mme du Barry se glissait entre Versailles et l'austère province. En ce temps-là, comme trop souvent encore, l'austérité et la jalousie confondaient la sévérité de leurs jugements.....

Ces cruelles mésintelligences eurent cependant ce bon côté de resserrer à l'extrême l'intimité de la duchesse de Rohan et de la comtesse de Virieu. Henry qu'on ne voyait jamais était en quelque sorte leur enfant à toutes deux. On a dit des gens qui s'aiment qu'ils devraient s'entendre pour mourir. — Non. — Ce serait de l'égoïsme. — La suprême consolation de Mme de Virieu fut de penser que son amie lui survivrait pour chérir son fils. Elle voulut, quand elle se sentit tout à fait mourir, entendre la duchesse lui

promettre qu'elle servirait de mère à Henry. Et c'est le cœur appuyé sur cette promesse, que la vraie mère expira.

Sans donc s'arrêter aux récriminations qui accueillirent sa demande, Mme de Rohan exigea, quand elle eut fermé les yeux de son amie, que Henry fût envoyé à Paris.

Longues furent les négociations, mais, enfin, pour la première fois de sa vie peut-être, la marquise de Virieu céda et consentit à faire pour une étrangère ce qu'elle avait refusé aux instances de sa belle-fille. Henry s'achemina vers Paris. Vingt ans plus tard, il écrivait, en se rappelant ce moment décisif de son existence :

« Au milieu de mon étourdissement à l'annonce de mon départ pour Paris, où une inconnue m'attendait, il me sembla que quelque chose se rompait et que j'abordais une destinée tout autre que celle pour laquelle j'avais été créé... »

Singulière intuition ! Mais les enfants ont parfois de ces intuitions-là. La vie de Henry eût été plus heureuse, en effet, à l'ombre de ses tourelles, qu'au grand jour où devaient bientôt l'appeler les événements. Mais il appartenait à une génération marquée pour une cruelle histoire !

S'il en avait coûté à Henry de quitter Pupetières, les nouveautés de la route et de ce grand Paris où il arrivait le mettaient hors d'état de regretter sa mère et d'apprécier tout d'abord les tendresses qui se substituaient aux tendresses pour jamais absentes.

Le petit provincial regardait avec effarement Perrin, le seul ami qu'il eût à Paris, pendant qu'ils traversaient ensemble, sous l'œil étonné de la livrée, les trois ou quatre premiers salons de l'hôtel de Rohan. Mais bien autre encore fut son émoi lorsque, au bout de l'enfilade, il se trouva en présence de la duchesse. Il balbutia et fondit en larmes. Tous ces détails sont empruntés au comte de Virieu lui-même, car bien des fois il a raconté cette première entrevue, cherchant à retrouver ses impressions d'alors et à les analyser.

Il s'étonnait de l'élan qui tout de suite l'avait jeté entre les bras de la duchesse. Et vraiment le portrait que l'on garde d'elle comme une relique à Pupetières explique cet étonnement. Tous les traits du visage marquent une humeur dominante. Que veulent dire ces sourcils un peu froncés? Est-ce un sourire de pitié ou d'indulgence qui retrousse ces lèvres minces?... Ce qui est sûr, c'est que le regard de ces grands yeux bruns devait pénétrer jusqu'à l'âme.

Enfin telle qu'elle apparaît sous son bonnet de gaze à grands nœuds et dans sa robe grise sans agréments d'aucune sorte, Mme de Rohan laisse l'impression d'une femme que l'on devait respecter infiniment, aimer beaucoup peut-être, mais certainement craindre un peu.....

A travers cette histoire, on suivra le développement de ce double sentiment maternel et filial qui en fut comme la trame, car la politique n'a guère été pour Henry de Virieu que le cadre de son douloureux roman.

Prenant dès la première heure au sérieux son rôle

de mère, Mme de Rohan s'était mise à étudier sous toutes ses faces le caractère de son pupille.

Les qualités s'y montraient nombreuses, mais ternies, cependant, par une sorte de rouille que la vie solitaire de l'enfant dans sa province y avait déposée.

La duchesse trouvait chez lui déjà des préjugés, des idées fausses, et cette tendance, — bien naturelle, du reste, — quand on se croit le premier dans sa province, à s'étonner de n'être pas le premier partout. Il fallait absolument avoir raison de ce petit travers qui perçait chez Henry jusque parmi les magnificences de l'hôtel de Rohan.

C'est pourquoi deux ou trois mois après son arrivée à Paris, l'enfant se voyait mis au collège d'Harcourt. La duchesse pensait que la morgue de son pupille ne tiendrait pas au contact de toute la haute noblesse française qui, à cette époque, y était élevée (1).

Mais Henry continuait à prendre volontiers le contre-pied des leçons qu'on prétendait lui donner. Le dîner si galamment offert au petit Savoyard avait sa suite au collège d'Harcourt. Le gentilhomme provincial de douze ans se faisait un devoir de surpasser en tout ses camarades, gens de cour. Merveilleusement doué, Henry y parvenait sans peine, encouragé, d'ailleurs, au travail par le plaisir qu'il trouvait à voir

(1) Le collège d'Harcourt était situé rue de la Harpe. Aucun des collèges de l'ancienne Université ne comptait autant d'élèves appartenant aux familles de haute noblesse.

ses petites idées égalitaires et frondeuses déjà en honneur à Athènes et à Rome.

Pour si égalitaires cependant que fussent ces idées, elles ne l'empêchaient pas d'accepter le brevet de mousquetaire gris que Mme de Rohan obtenait pour lui deux ans plus tard. Un des oncles de Henry, le comte de Vogué, qui commandait à Strasbourg, l'agréa aussitôt comme aide de camp. Mais à l'aide de camp de quatorze ans il fallait un précepteur.

L'abbé Poullet, un vieil ami de la maison, fut investi de l'emploi. Il est de tradition dans la famille que l'abbé était aussi ennuyeux que respectable. Cet ennui se traduisait par une présence réelle de tous les instants. Strasbourg eut donc plus d'une fois ce réjouissant spectacle de l'abbé précepteur, botté, éperonné, chevauchant à la suite de son élève, dans l'état-major du comte de Vogüé. Virieu, qui, comme tout le monde, avait commencé par rire de son gouverneur, finit par en rougir, et résolut, quoi qu'il pût arriver, de s'affranchir d'une aussi ridicule tutelle.

Je ne sais comment Ritter, son petit domestique, parvint à se procurer une chaise de poste, mais toujours est-il que, vers minuit, un beau soir, la voiture attelée de quatre chevaux et chargée du mince bagage des enfants allait partir, quand tout à coup l'abbé, réveillé par les grelots, apparut sur le seuil. Il fallut capituler; de part et d'autre on fit des concessions. Henry appelait plus tard cette nuit mémorable « la nuit des éperons », parce que l'abbé y avait à jamais perdu les siens.

L'histoire ne dit pas ce que le comte de Vogué pensa

des façons de son aide de camp. Il me paraît qu'il ne les goûta guère, car je retrouve, à quelque temps de là, le précepteur avec son élève à Vienne, en Dauphiné, et celui-ci montant la garde, certain soir, à la porte de l'évêché.

Or, comme Henry allait et venait, une troupe de jeunes femmes, au demeurant fort honnêtes et toutes du meilleur monde, vinrent le plaisanter sur sa petite taille. Lui, piqué au vif, feint de ne pas les reconnaître. Il appelle aux armes la garnison de l'évêché. On s'empare des pauvrettes. On les mène au corps de garde. Sans l'abbé Poullet, qui crie au scandale, elles y passeraient la nuit.

Ah! c'est qu'il ne plaisante pas, le petit comte de Virieu. Après les jolies Viennoises, c'est Perrin, devenu son intendant, qui devra l'apprendre.

« Vous voudrez bien me marquer, Perrin, lui écrit-il, à combien se montent mes revenus... Surtout, faites-moi passer une somme de cent louis... j'en ai fort affaire, devant déjà quarante écus à Mme la duchesse de Rohan. Vous ne sauriez me laisser plus longtemps sans le sol... »

Perrin répond sans doute par une fin de non-recevoir, car Henry se fâche. Perrin tient bon, puis finit par envoyer les cent louis.

C'était la même vieille querelle du petit chevalier de Gramont avec son fidèle serviteur Brinon. Dès la seconde poste, Brinon se voyait dépouillé par le chevalier des quatre cents pistoles destinées à leur entrée en campagne.

« Ah! monsieur le chevalier, geignait le pauvre homme, ce n'est pas ainsi que madame votre mère l'entend. »

Ce n'était pas ainsi non plus que l'entendait la vieille marquise de Virieu. Mais Henry jurait de dépenser en moins l'année suivante ce qu'il dépenserait de trop cette année-là.

Comme si, à vingt ans, pareil équilibre était possible!

Henry se montrait déjà l'homme des illusions.

CHAPITRE II

Influence de Rousseau. — Charmes et profits d'une vie bienfaisante à la campagne. — Correspondance à ce sujet entre Henry de Virieu et la duchesse de Rohan. — Alors et aujourd'hui. — Henry se fait franc-maçon par sentimentalité religieuse. — La loge de la Bienfaisance à Lyon. — Voyage en Allemagne. — Rencontre des chefs de l'Illuminisme. — Avènement de Louis XVI. — Mesdames tantes du Roi. — Henry colonel à vingt-quatre ans. — Mlle de Digeon. — Le bailly de La Tour du Pin. — L'abbaye de Bellechasse. — Mme de Genlis. — Mariage de Henry.

I

Mais, pour s'être un instant ressemblés, Gramont et Virieu ne se ressemblaient guère quelques années plus tard. Le chevalier eût trouvé son camarade irrésistiblement comique, sous les formules sentimentales et pédantes dont Henry se drapait.

Imaginez qu'à dix-neuf ans, à l'âge de tous les printemps, de toutes les intensités, il rêvait je ne sais quel effacement. Il voulait fuir la Cour, la faveur, la fortune, pour vivre à la façon de l'homme selon la nature, découvert par Rousseau. Et il en déduisait les motifs à Mme de Rohan, sur le ton de ces fous mélancoliques et graves qui vous parlent raison.

« Vous le savez, Madame, je déteste Paris au point

que lorsque j'entends quelqu'un en faire l'éloge, j'éprouve une agitation qui est plus que de la colère... J'ai horreur du bruit... Puis-je donc me plaire ailleurs qu'à la campagne?...

« ... D'ailleurs, vous connaissez assez ma façon de penser pour savoir le cas que je fais de l'ambition... Je regarde qu'elle est le fléau de la vie...

« Non, Madame, je ne me résoudrai jamais à prendre nulle part un brevet d'esclavage et de servitude...

« Que ferais-je chez les Princes, moi qui éprouve une certaine raideur de caractère qui m'empêche de soutenir la vue des gens vils et de leurs démarches tortueuses?... »

Un si vertueux accès de provincialisme n'eût sans doute fait qu'amuser Mme de Rohan, si son affection n'en avait deviné la cause dans quelque intrigue ourdie autour de son pupille. Et en effet, il ne s'agissait de rien moins que du mariage de Henry avec une fille de très petite noblesse recrutée dans le voisinage. Sans la connaître, il la disait charmante, parce qu'elle aimait son Dauphiné et entendait ne le jamais quitter.

N'a-t-on pas dit que la médiocrité des entours est de toutes les flatteries la plus capiteuse? Or, il semblait à la duchesse que Henry fût bien près de s'en griser.

« Vous aimez, mon cher enfant, la vie particulière, lui écrivait-elle tout aussitôt, vous rêvez ce qu'on appelle la vie d'un homme bienfaisant à la campagne. Mais, croyez-moi, pour en goûter le charme, il faut

avoir senti les inconvénients de celle du monde et de Paris. Or, à dix-neuf ans, quoi que vous en puissiez penser, vous n'en savez pas grand'chose. Vous maudissez Paris, mon cher enfant, et votre âme sensible vous persuade que c'est la seule vertu que vous recherchez dans la vie de province. Ne vous y trompez pas, il entre autant d'amour-propre que de sentiment dans ce goût de retraite. L'amour-propre se déguise de mille manières. Vous préférez vous borner tout d'un coup à un petit cercle dont vous croyez pouvoir obtenir facilement l'estime, aux soins qu'il faudrait vous donner pour obtenir celle de personnes plus distinguées. C'est pourquoi vous préférez votre province à Paris, et la jeune femme qu'on vous propose à tout autre établissement plus brillant... »

Quelle plus fine critique fit-on jamais du grand homme de province qui se croit une lumière parce qu'il est sous le boisseau ?

Et la duchesse continue, cette fois moins railleuse :

« Ah ! croyez que vos belles théories d'isolement dans le mariage sont le fait de votre imagination, mon enfant... et surtout de votre inexpérience. Tout ressort se détend dans un milieu trop étroit. En province, vous vous ferez le centre d'un petit royaume, mais vous ne trouverez pas là un milieu où puiser la vie qu'il vous faut. Vous n'avez pas vingt ans... Avec votre vive intelligence et votre esprit curieux, vous sentirez à vingt-cinq ans un vide affreux autour de vous. »

Mais Henry ressemblait à ces gens qui mettent le

bon Dieu de moitié dans les sottises qu'ils font.

Grenoble vaut Paris. « J'y trouve, dit-il, non pas une, mais plusieurs sociétés à choisir. J'y trouve plus de cent vingt maisons habitées par des gens de condition... Enfin, Madame, si mes amis ici ont des idées trop rétrécies, peut-être mes parents à Paris les ont-ils trop ambitieuses. »

La clairvoyance de la duchesse n'était heureusement pas pour désarmer devant cette impertinence.

A tout prix, il fallait arracher Henry à ce rôle du corbeau de La Fontaine dont il semblait si friand.

« Vous n'avez donc confiance, mon cher enfant, répondait aussitôt Mme de Rohan, que dans vos petites lumières et dans celles d'amis que votre bon cœur vous a fait choisir peut-être sans grand discernement? Voyez donc au moins s'ils ne sont pas intéressés à la décision que vous allez prendre. Dans tous les cas, on est certainement ici plus désintéressé qu'on ne saurait l'être là-bas. »

« Enfin, achevait la duchesse, Madame Victoire, qui fut si affectionnée à votre mère, continuera pour vous ses bontés. Moi-même, je ne puis, pour l'instant, vous offrir grand crédit; mais les choses changeront peut-être dans le ministère et me mettront à portée de vous servir. En attendant, vous serez toujours chez moi comme mon enfant, et je m'occuperai avec tendresse de former votre esprit, sans vous fatiguer de sermons importuns. Car en disant tout naturellement ma façon de penser, je la dirai comme une amie... et je n'entends point la mettre en loi. »

Les femmes excellent d'ordinaire à amortir leurs affirmations par une abnégation feinte. Mais la feinte chez la duchesse était chose si anormale que les dernières lignes de sa lettre semblèrent à Henry l'humble aveu d'une défaite. Se croyant vainqueur, il se sentait près de capituler. Ses éternelles discussions avec Mme de Rohan n'avaient pas été d'ailleurs sans produire chez lui un singulier phénomène. Brusquement, il s'était trouvé jeté dans cette phase de jeunesse que tous ont traversée, où l'on sent son être sourdement tourmenté par un mélange confus de sentiments et d'idées : instant étrange, où l'âme voudrait se faire jour pour s'élancer vers des régions dont elle a tout à coup comme la révélation.

Henry se réveillait homme sensible, philosophe bienfaisant, disciple toujours plus attendri de Rousseau, et il décrétait aussitôt, dans un petit livre dédié à Mme de Rohan, « qu'il n'est pas de félicité sans vertu, et que pour trouver la vertu il n'est qu'à se rapprocher de la nature ».

C'était l'heure des grands attendrissements sur la nature, des universelles aspirations vers le bonheur; l'heure enfin où s'élevaient pour abriter les misères humaines tant de façades superbes. Elles se sont écroulées, et qu'il est tragique de rapprocher nos déceptions présentes des promesses d'alors !

Le pessimisme de la Révolution accomplie s'en prend aujourd'hui à Dieu; c'était à l'aurore de la Révolution l'optimisme qui le niait. On cherchait en dehors de Dieu, en s'amusant, la régénération sociale, comme

on cherche aujourd'hui, en l'insultant, à se venger sur lui du prodigieux ennui où se débat le monde...

Mais, chose curieuse, à la fin du siècle dernier, il y avait déjà, comme à la fin de ce siècle-ci, quelques hommes, apôtres à la fois de la philanthropie la plus égalitaire et du catholicisme le plus exalté! Henry était de ceux-là, et à ce titre, son personnage éveille au plus haut point l'intérêt. Mystique autant qu'un Père de l'Église, il était humanitaire autant qu'un philosophe. Mais qu'il s'agît de question sociale ou de question religieuse, le sentiment, chez lui, primait tout. Pour Virieu, les certitudes du cœur précédèrent toujours les certitudes de l'esprit; c'est ainsi qu'il fit de sa vie une sorte de poème, tantôt drame, tantôt églogue, qui devait s'achever dans un chant héroïque.

« J'aime la piété sentie, s'écriait-il; mon âme s'élève, s'échauffe, quand Dieu m'accorde de comprendre quelqu'une des merveilles dont il m'enveloppe. Alors vraiment, je sens que je pénètre dans le sanctuaire, je m'y prosterne et j'adore. »

Et, victime de je ne sais quelle hallucination religieuse, Henry se relevait pour frapper à la porte des loges maçonniques. Tel évêque qui le saluait dès le seuil n'était-il pas garant de leur orthodoxie? et telle grande dame qui pour l'introduire lui offrait la main, qu'était-elle, sinon l'adorable figure de l'ange qui, jadis, annonçait la paix aux hommes de bonne volonté (1)?

(1) C'était le moment où la Reine écrivait à Mme de Lamballe :

II

Mais le vague ou plutôt l'enfantillage des doctrines rencontrées par Henry dans ses premiers grades maçonniques ne pouvait longtemps satisfaire son esprit inquiet et chercheur. Las des simagrées allégoriques, il se décida, pour en pénétrer le sens, à remonter jusqu'à leurs sommets d'origine, et partit pour l'Allemagne. Il n'y pouvait arriver plus à propos. Weishaupt achevait d'unifier l'action de toutes les sociétés secrètes allemandes en leur imposant la toute-puissante organisation des Jésuites.

Il savait, pour avoir été leur élève, l'irrésistible force d'une volonté unique, transmettant hiérarchiquement des ordres qui, partout, ne rencontrent qu'obéissance passive. Or, si féconde avait été l'application maçonnique des règles de saint Ignace, que Henry trouvait la Saxe, la Bavière, la Prusse, l'Allemagne entière, en un mot, aux mains de Weishaupt, l'obscur professeur

« J'ai lu avec grand intérêt ce qui s'est fait dans les loges franc-maçonniques que vous avez présidées au commencement de l'année, et dont vous m'avez tant amusée. Je vois qu'on n'y fait pas que de jolies chansons et qu'on y fait aussi du bien. Vos loges ont été sur nos brisées en délivrant des prisonniers et mariant des filles. Cela ne nous empêchera pas de doter les nôtres... »

(Publication Feuillet de Conches. Vol. I, p. 136.)

d'Ingolstadt. A rivaliser de soumission autour de lui, ce n'étaient pas seulement les déshérités et les humbles, c'étaient les plus illustres et les plus puissants. C'étaient le duc de Brunswick, le prince de Hesse. C'étaient Frédéric-Guillaume, le prince royal de Prusse, et son futur ministre Bischoffswerder. C'étaient — la nomenclature en serait ici trop longue — tous les hommes sages ou fous, à qui l'avenir gardait un rôle dans cette terrible fin de siècle.

Henry se trouvait, parmi ces rêveurs, comme dans son vrai milieu. Leurs idées lui apparaissaient pareilles à une lueur matinale. Il aimait cette lueur, comme une promesse en faveur des humbles de la vie, de ceux qui sont sans espérance, que la détresse guette, que la faim talonne; en faveur de ceux pour qui, comme on l'a dit, « chaque journée qui se lève est un enfer qui recommence »...

Il acheva donc de s'inféoder à des doctrines qui l'enthousiasmaient. Si bien que Weishaupt, quelques années plus tard, ne voulut que Henry pour représenter la maçonnerie française au congrès de Wilhelmsbad.

Cependant, tandis que Virieu s'illuminait ainsi en Allemagne, Louis XV mourait à Versailles.

L'atmosphère s'y trouvait alors à ce point embrunie de vapeurs que les premiers rayons du soleil levant appelèrent aussitôt un arc-en-ciel. A le voir luire, chacun se crut sauvé du déluge si égoïstement prédit par Louis XV, et s'orienta pour profiter de l'embellie.

Mesdames Adélaïde et Victoire n'y furent pas des dernières. C'étaient, maintenant, deux vieilles princesses gourmées et grondeuses, dont le cercle ne groupait plus seulement les oppositions vertueuses d'antan, mais toutes les ambitions d'esprits aigris par les mécomptes. La politique n'avait guère, en effet, jusque-là, réussi aux princesses. Quand Mme de Pompadour était morte, elles avaient rêvé de faire épouser à leur père Mme de Lamballe. Mais celle-ci s'était soustraite à leur rêve, si bien que Mme du Barry avait succédé à Mme de Pompadour.

Enfin l'heure sonnait où Mesdames allaient pouvoir donner l'essor à leurs vertus si longtemps comprimées. Devenu roi, celui dont elles avaient si tendrement aimé le père ne pouvait rien refuser aux souvenirs, aux cendres qu'elles remuaient. C'était au nom du Dauphin qu'elles adjuraient Louis XVI, qu'elles lui imposaient les hommes de leur intimité...

Le comte de Maurepas fut ainsi nommé premier ministre. Maurepas était une sorte d'Anacréon politique, fin, spirituel, mais usé et n'ayant plus que la routine des affaires. Le Roi se souciait d'autant moins de lui qu'au moment où il céda aux instances de ses tantes, la nomination du comte de Machault était là toute signée sur son bureau. Louis XVI changea, dit-on, simplement l'enveloppe de sa lettre, mais non sans un soupir dont l'écho à Bellevue fut un cri de triomphe.

Mesdames, en effet, par ce coup de partie, avaient forcé les portes du conseil; et toutes les bonnes inten-

tions dédaignées, toutes les vertus exaspérées, toutes les ambitions hypocrites leur faisant cortège, y étaient entrées avec elles. Le château de Bellevue, que le Roi leur donnait comme don de joyeux avènement, devenait l'antichambre de toutes les faveurs. La cour et la ville y affluaient. On y voyait le duc d'Aiguillon, le prince de Condé, le comte de Muy. Vergennes, le chancelier Maupeou, Terray, Turgot, y passaient pour arriver au ministère. Il n'était plus personne pour avoir pactisé avec les hontes de l'ancienne cour. Chacun moralisait, dogmatisait, se mirait dans sa vertu, et s'en aidait pour se pousser ou avancer les siens. En un mot, c'était l'heure où Louis XVI « se barricadait d'honnêtes gens », comme disait M. de Creutzer, l'ambassadeur de Danemark.

Curieux d'un tel renouveau, Henry avait en grande hâte quitté l'Allemagne. Il retrouvait tous ses amis en faveur, et lui-même, grâce à la toute-puissante protection de Madame Victoire, ne tardait pas à être nommé mestre de camp au régiment de Monsieur.

A peine avait-il vingt-cinq ans.

III

Quelques mois plus tôt, ce brevet de colonel eût comblé toutes les ambitions de Virieu; mais depuis son

retour d'Allemagne celles-ci n'étaient plus les mêmes. Elles avaient subi je ne sais quelle distension au contact des nébuleuses théories qu'elles venaient d'affronter. Henry, par une sorte de miracle psychologique, se trouvait rejeté dans son atmosphère native avec ses sentiments primitifs dépouillés de tout ce que vingt ans de monde y avaient surajouté de convenu. En lui, le poète de la première heure ressuscitait avec l'indolence, la rêverie, les enthousiasmes, et aussi avec les désespérances et les faiblesses d'une nature faite de contrastes, et attachante par là même pour toutes les femmes. La femme délicate aime le poète par sentiment de similitude. La femme forte l'aime par sentiment de supériorité. C'est ainsi que, sur la vie de Henry, la tendresse de deux femmes aux âmes absolument contraires eut une influence égale. L'une, la duchesse de Rohan, l'aima parce qu'elle le dominait; l'autre, dont je vais parler, l'aima non moins tendrement, parce que Henry était pour elle l'image, le reflet de ses propres rêves.

Il avait donc renoué avec toutes les théories de sa première jeunesse. Moins que jamais, le bonheur en ménage lui apparaissait sous les traits des filles de haut parage qui traversaient le salon de la duchesse. Les unes lui semblaient ambitieuses, les autres futiles; toutes demandaient à la vie ce brillant qui le touchait peu. N'était-ce pas le temps où l'on se mariait par convenance ordinairement, par ambition souvent, par pauvreté quelquefois, mais jamais par amour?

Un jour cependant, Henry rencontra chez le comte

d'Albert de Rioms, chef d'escadre dans la marine royale (1), une orpheline de bonne maison, mais sans attenances à Paris.

Tout, dans le passé de la jeune fille, cadrait avec les idées que Henry avait sur le mariage. Mlle Élisabeth de Digeon ne savait pas grand'chose de ce monde; elle n'en devait, par conséquent, ni aimer, ni désirer, ni regretter rien.

Son père, le comte Jacques de Digeon, était mort jeune. Dès le lendemain de cette mort, qui brisait si prématurément une existence heureuse, sa veuve, Suzanne de Narbonne-Pelet, s'était enfermée dans le vieux château de Poudenas, non loin de Bordeaux, et y avait vécu dans la plus austère retraite, sans autre souci que ses enfants, un garçon et trois filles.

Bien qu'elle ne fût pas l'aînée de ces enfants, Élisabeth en avait doucement usurpé les fonctions, sans que personne de l'entourage y trouvât à redire. Son intelligence, son bon cœur, sa braverie, avaient fait de la petite fille la souveraine adorée de la maison. Il est vrai qu'elle ne se ménageait guère à maintenir son empire.

« Tenez, Jeannot, disait-elle un jour au vieux jar-

(1) Charles-Hector, comte d'Albert de Rioms, né à Avignon le 19 février 1728, garde de marine à quinze ans, était en 1772 capitaine de vaisseau; signalé pour sa belle conduite au combat de la Grenade (1779) et dans toute la campagne du comte de Grasse (1781) il devint chef d'escadre le 20 août 1784.

Il émigra, servit dans l'armée des Princes, rentra en France après le 18 brumaire et mourut le 3 octobre 1802.

(*Mémoires de Malouet*, t. I, p. 206. — Notes.)

dinier de Poudenas qui ne dégrisait pas, vous êtes bien laid; cependant, si vous ne buviez plus, je vous embrasserais. »

Jeannot émerveillé promit et tint si honnêtement sa parole qu'il pouvait, deux mois plus tard, apporter ses vieilles joues ridées à l'enfant. Et l'enfant y appliqua de si bon cœur ses jolies lèvres roses, que Jeannot renouvela son serment et y demeura fidèle jusqu'à son dernier jour.

C'était déjà cette toute-puissante influence qui devait si doucement s'exercer sur Henry. Dès longtemps, l'enfant avait dit qu'elle ne voulait épouser qu'un héros. Devenue femme, elle allait voir, hélas! ce qu'il en coûte d'associer son existence à une existence marquée au sceau fatal de l'héroïsme.

Mlle de Digeon tenait de sa mère cette noblesse, cette hauteur d'âme, comme aussi ce charme infini qui, tout de suite, avait séduit Henry. Mais la comtesse de Digeon venait de mourir comme sa fille allait avoir vingt ans. Or, cette fille de vingt ans devenait un embarras que des parents éloignés s'étaient hâtés de confier, sous prétexte de parfaire son éducation, à Mlle Le Mestre, une institutrice alors fort à la mode à Paris.

Mlle Le Mestre se mêlait-elle de mariages, ou était-ce par hasard que Virieu avait rencontré Mlle de Digeon chez le comte de Rioms? Voilà ce que l'histoire ne dit pas; mais ce qu'elle dit, c'est que Henry et Mlle de Digeon, après s'être compris à je ne sais quels signes d'âme, découvrirent tout à coup un infranchissable obstacle en travers de leur chemin.

Mlle de Digeon était protestante. Étrange franc-maçon, n'est-ce pas? que ce jeune homme de vingt-sept ans, prêt à sacrifier son premier amour à ses convictions religieuses!

Henry ne se déclara donc pas et attendit. Quoi? il n'en savait rien.

Voici cependant ce qui arriva : un soir, le bailli de La Tour du Pin, un peu son parent par sa grand'-mère, vint souper à l'hôtel de Rohan.

Moitié riant, moitié sérieux, le bailli raconta qu'il s'était trouvé la veille à la campagne près d'une jeune fille charmante. Trompée sans doute par sa croix de Malte, et le croyant un haut dignitaire de l'Église, elle s'était adressée à lui, sous prétexte d'éclairer je ne sais quel cas de conscience et d'avoir le titre de quelque bon ouvrage de controverse catholique.

Mlle de Digeon, on devine que c'était elle, avait, paraît-il, placé dans le digne bailli une confiance assez peu méritée. Cependant, comme, malgré ses innombrables caravanes à Cythère, le bailli demeurait homme de la meilleure compagnie, il avait tout aussitôt recommandé à sa jolie petite pénitente le catéchisme de Montpellier. Et ce faisant, le bailli bénissait une de ses amies, dévote et bel esprit, d'avoir si à propos renseigné sa théologie.

Ce ne fut que bien longtemps après son mariage que la comtesse de Virieu découvrit l'heureuse influence qu'avait eue sur l'événement le bailli de La Tour du Pin. Quoi qu'il en soit, les scrupules de Henry n'existaient plus. Il pria la duchesse de Rohan de par-

ler à la jeune fille, et le mariage fut chose résolue, en même temps que l'abjuration de Mlle de Digeon.

On raconte que Mme de Tessé, parlant de sa nièce, Mme de La Fayette, disait que « sa dévotion était un mélange du catéchisme et de la Déclaration des droits de l'homme ».

Peut-être le mélange n'eût-il pas été pour déplaire absolument à Henry de Virieu. Mais la dévotion de sa femme devait être plus simple. Elle se résumait dans ce mot que, tout enfant, Mlle de Digeon disait à une petite amie catholique, qu'elle voyait prier : « Tu es heureuse, toi, tu as un bon Dieu sur la terre; moi, je n'en ai pas. »

Il fallait à cette âme tendre un christianisme vivant et aimant.

Mlle de Digeon en trouva les admirables notions dans l'instruction religieuse qu'elle voulut aller demander à l'abbaye de Bellechasse. Les quelques mois qu'elle y passa, avant son mariage, l'initièrent aux pratiques de la haute piété, mais aussi, par un étrange contraste, aux raffinements extrêmes de la vie mondaine. Le hasard avait donné à la jeune fille pour voisins très peu monastiques Mme de Genlis et les enfants de M. le duc d'Orléans.

Une vieille enluminure rappelle cette situation singulière. On y voit un couvent avec ses portes closes; une foule de diablotins entrent par les fenêtres : les uns tirent les religieuses par leurs guimpes, d'autres soufflent leurs cierges ou tournent impertinemment les feuillets de leurs livres...

Plus recueillie que les nonnes de l'image, Mlle de Digeon ne se laissa pas distraire par les avances de sa brillante voisine. Si bien que Mme de Genlis lui en garda toujours un rancunier souvenir.

Enfin, date de triste augure, le 21 janvier 1781, le contrat du comte de Virieu et de Mlle de Digeon fut signé par le Roi, et le 24 juillet 1785, naissait chez Mme la duchesse de Rohan, qui avait voulu garder près d'elle ses enfants adoptifs, Marie-Stéphanie de Virieu, dont les Souvenirs m'aident aujourd'hui à écrire ce récit (1).

(1) Stéphanie de Virieu, née le 14 juillet 1785, morte le 9 mai 1873, a été une des femmes les plus remarquables de son temps. Amie de Mme Swetchine, de Lamartine, qui l'appelle dans ses lettres « la Romaine Phanie », elle montra tout enfant les dispositions les plus extraordinaires pour les arts. Également douée pour les sciences et les études les plus abstraites, elle parvint à une science rare pour une femme; dans ses notes, malheureusement trop décousues, se trouvent la plupart des faits rapportés dans ce récit.





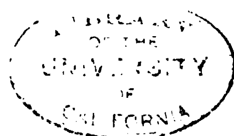
Héliog. Dujardin — Imp. Wittmann

ELISABETH DE DIGEON COMTESSE DE VIRIEU

[illegible]

D'après un portrait de Mme Vigée Lebrun

E. Plon Nourrit & Cie Edit.


UNIVERSITY
OF
CALIFORNIA

CHAPITRE III

L'hôtel de Rohan et ses habitants. — Premiers chagrins. — Intimité de Henry et de sa femme. — Congrès maçonnique de Wilhelmsbad. — Henry et le baron de Gilliers. — Cagliostro. — L'affaire du Collier. — Le baron de Breteuil et Virieu. — M. de Wall. — Sa mort mystérieuse. — Pressentiments.

I

L'hôtel de Rohan (1) qui allait abriter les premiers jours heureux, ou plutôt les seuls jours heureux de Henry et de sa femme, se trouvait dans le haut de la rue de Varenne, à droite de l'hôtel de Biron (2) et presque en face de l'hôtel de Castries, dont le pillage fameux marqua les débuts de la Révolution.

Dans la vieille demeure, tout était imposant, majestueux, magnifique. Tout s'y appropriait merveilleusement à la condition, aux mœurs, comme aux visages

(1) L'hôtel construit par M. Rose, conseiller au Parlement, sur les terrains aujourd'hui occupés par la cité Vaneau, avait successivement appartenu au grand prieur de Vendôme, au marquis de Latour-Maubourg, à la duchesse de Mazarin, au duc de la Meilleraie. Divisés en deux lots, les jardins et les bâtiments avaient été vendus au marquis Duprat et au duc de Rohan, qui en furent les derniers propriétaires avant la Révolution.

(2) Aujourd'hui le Sacré-Cœur.

de ses habitants. Mais heureusement pour Henry, heureusement surtout pour sa femme si timide, l'hôtel de Rohan avait, comme Versailles, ses petits appartements.

Là, Mme de Rohan dépouillait son grand air comme ses atours, et le plus charmant déshabillé présidait à son intimité avec ses enfants adoptifs. Non seulement la duchesse était intervenue à leur contrat par de magnifiques assurances; non seulement elle leur avait installé près d'elle un nid charmant, mais encore on la voyait chaque matin au chevet de la jeune femme, s'informer, comme la mère la plus passionnée, des mille détails de sa santé et de sa toilette. Attentions et présents se multipliaient à l'infini autour de ce bonheur naissant.

Un jour, par exemple, la duchesse déposait sur le lit de Mme de Virieu un flot de dentelles. Et voilà que d'autres s'en échappaient, encore mille fois plus belles. Imaginez les dentelles que Mme la duchesse de Bourgogne avait coutume de porter lors de ses relevailles (1)...

Le souvenir d'une amie morte, le respect d'une promesse faite ne pouvaient, en vérité, inspirer seuls

(1) Mme la duchesse de Bourgogne avait elle-même donné ces dentelles à Mme la duchesse d'Uzès, née La Rochefoucauld. On les conserve à Pupetières comme des reliques. C'est un point de Venise unique par sa finesse, dont le dessin représente de grandes branches de lis reliées entre elles par des nœuds du plus rare travail. Le réseau est alternativement celui du point de Venise et celui du point d'Angleterre le plus fin.

de telles tendresses. Elles jaillissaient bien plutôt de cette maternité latente que Dieu a mise au cœur de toutes les femmes qui ne sont pas mères.

Et ce même sentiment se traduisait, désormais, vis-à-vis de Henry par une indulgence que la duchesse avait ignorée jusque-là. Elle s'abandonnait elle-même davantage, à mesure que se fondaient au rayonnement de la jeune femme les aspérités de caractère que Mme de Rohan avait jusque-là reprochées à son fils adoptif.

Mais le sentiment sait-il jamais garder une mesure absolument juste?

S'il a des embrassements qui alanguissent, il en a aussi pour meurtrir. Et tels étaient parfois ceux de la duchesse à l'égard d'enfants dont elle rêvait peut-être trop impérieusement le bonheur.

Tout en partageant ce rêve, le duc de Rohan y prétendait jouer un rôle moins actif. Il se bornait à aimer beaucoup et à plaindre un peu Henry et sa femme, car lui aussi connaissait les grands coups d'aile de la duchesse.

Sous ses cheveux blancs, le duc idéalisait ce type charmant du vieillard toujours jeune, parce qu'il aime autour de soi. Il était reconnaissant à Henry et à sa femme d'être venus rajeunir son foyer.

La reconnaissance n'est-elle pas la vertu des bienfaiteurs?

Et quand vinrent les enfants, la reconnaissance du duc fut sans bornes. Leurs petits cris de joie, leurs caresses, ressuscitaient autour de lui les cris de joie,

les caresses d'autres enfants, que, hélas! une même année, déjà lointaine, lui avait ravis (1).

Les derniers venus furent bientôt les maîtres au logis!

« Tous (2), nous sommes nés chez le duc de Rohan, écrit dans ses Souvenirs Mlle de Virieu. Paul-Émile, mon frère aîné, dont Mme de Rohan voulut être la marraine, vint au monde le premier en 1782. Et ce fut une joie que partagèrent la duchesse avec une expansion qui ne lui était pas ordinaire et le duc avec toute la tendresse qu'il avait pour ma mère. »

Mais, on l'a dit, il n'y a pas de jours fériés dans cette triste école qui s'appelle la vie humaine.

L'année même de sa naissance, le petit Paul-Émile tombait malade.

« Je suis très fâchée d'avoir si positivement annoncé mon arrivée à Bonnelles, écrivait aussitôt la duchesse à son amie, Mlle de Charencey, car mon petit filleul est dangereusement atteint. Il est très décidé ce matin

(1) De sa première femme, Olympe-Rosalie de Châtillon, le duc de Rohan avait eu :

Gabrielle-Sophie de Rohan, née le 27 février 1743, morte le 24 juillet 1757,

Et Louis-Bretagne-Charles de Rohan-Chabot, né le 22 novembre 1747, mort le 27 avril 1757.

(2) Les autres enfants du comte et de la comtesse de Virieu ont été :

Marie-Stéphanie de Virieu, morte sans alliance en 1873, comme il a été dit plus haut;

Marie-Émilie de Virieu, mariée au marquis de Quinsonas et morte le 18 janvier 1832 au château de Merieu;

Aymon, comte de Virieu, marié à Emma de Fargues, mort le 7 avril 1841 au château de Fontaine, près Lyon.

que c'est la petite vérole. Je ne quitterai pas ma petite (Mme de Virieu) dans l'état où vous la supposez. Vous savez combien je l'aime; aussi ne serez-vous pas surprise que je ne la quitte pas. Elle est si sensible, si tendre, si heureuse de m'avoir, que je suis heureuse moi-même d'être libre et de pouvoir rester auprès d'elle... »

Tandis que la duchesse s'asseyait ainsi d'un côté du berceau, son mari s'asseyait de l'autre. Le tableau peut-être eût tenté Greuze, mais il n'en aurait pas su rendre la sincérité. Ce n'étaient à épier le dernier râle de l'enfant — car il expira bientôt — ni un jeu de sentiment, ni un semblant de tendresse, c'était une vraie douleur.

Aussi, ce ne furent ni élégies, ni petits vers. Les portes du vieil hôtel se fermèrent simplement. Mais quand elles se rouvrirent, comment empêcher autour de la comtesse de Virieu toutes les dissonances de la compassion ?

A tout prix il fallait arracher la pauvre mère à une douleur que chacun se croyait le droit de consoler

Henry eût voulu emmener sa femme à Pupetières qu'elle ne connaissait pas encore. Là, se seraient réalisés ces rêves de solitude tant caressés autrefois. Mais c'eût été ingrat. Rien, vis-à-vis de la duchesse, n'était pour justifier une telle fuite dans un tel moment.

Heureusement, sur ces entrefaites, l'ordre vint à Henry de rejoindre son régiment à Chalon. Ses soldats allaient y être employés aux grands travaux du canal de Bourgogne.

Emmener une femme à la garnison, c'était alors heurter de front non seulement les préjugés de la mode, mais presque aussi les bienséances sociales. Quand même Henry s'y risqua et fit bien !

Que d'adorables découvertes pour lui et pour elle dans ce premier tête-à-tête d'un mariage déjà vieux de trois ans ! Ils s'appartenaient enfin dans cette garnison lointaine.

Ils découvraient qu'ils étaient ignorants encore de leur propre histoire. Ils cherchaient comment ils en étaient venus à confondre leurs âmes dans une même foi et dans un même amour. Cet amour qui leur avait donné l'enfant qu'ils venaient de perdre, cette foi qui le leur montrait aujourd'hui jouant avec les anges, les emmenaient alternativement en avant et en arrière de l'heure présente. Ah ! pour l'avenir ils étaient rassurés. Mais dans le passé, il semblait qu'entre leurs ascendants quelque chose existât qui interdît une même espérance de les revoir heureux.

« O Dieu de mes pères qui les as bénis dans leurs enfants, étends sur nous ta main miséricordieuse », disait Henry. Cet admirable fragment a été retrouvé dans son livre d'heures... « Mes pères intercèdent pour moi, mais écoute aussi la prière des ancêtres de cette Élisabeth que tu m'as donnée pour femme. »

« Elle ne peut être que la récompense de leurs vertus. S'ils ne connurent pas la vérité, ne leur fais pas un crime de leur ignorance. Comme tu nous a unis, Élisabeth et moi, dans ton amour, réunis nos parents dans ta souveraine miséricorde... »

. . . .

Mais, quoique promise depuis dix-huit cents ans, la paix n'est pas encore venue sur la terre pour les hommes de bonne volonté. A l'heure où Henry priait ainsi, à l'heure où il croyait avoir enfin abrité sa vie sous un peu de bonheur, l'ordre lui arrivait de se rendre à Wilhelmsbad, où l'Illuminisme allait tenir ses assises générales.

C'était tomber des visions du ciel dans le chaos d'un monde près de s'effondrer.

II

Pour Virieu, la désillusion fut une force. Elle fit de lui, à la fois, un héros et un martyr. Car on peut dire que sa trace ensanglantée partit de Wilhelmsbad, pour aboutir à la brèche de Lyon.

Aucune réunion maçonnique n'avait jusque-là égalé et n'égala depuis en importance le congrès réuni par Weishaupt en 1782. C'était bien la vague de fond qui allait noyer le vieux monde. C'était le bouleversement et non point le salut qui se préparait. Henry en reçut l'effroyable confidence. Sous la chimère humanitaire lui apparut à Wilhelmsbad le complot antireligieux et antimonarchique...

L'histoire de ce terrible congrès n'a pas été faite. Lié par son serment, Virieu n'a rien laissé dans ses

notes qui puisse aider à l'écrire. Mais ce ne fut plus dès lors sans effroi qu'il entendit parler de la Maçonnerie.

Comme il revenait à Paris, un homme qui devait noblement plus tard partager son dévouement à la famille royale, mais qui alors ne prévoyait guère cet avenir, le baron de Gilliers (1) lui demanda en riant quels secrets si tragiques il pouvait bien rapporter de Wilhelmsbad.

« Je ne vous les confierai pas, répondit Henry d'un ton si triste que M. de Gilliers le regarda interdit; ce que je puis vous dire seulement, c'est que tout ceci est autrement sérieux que vous ne pensez. La conspiration qui se trame est si bien ourdie, qu'il sera pour ainsi dire impossible à la Monarchie et à l'Église d'y échapper. »

L'affaire du Collier venait à brève échéance justifier cette sinistre prophétie. Cette comédie honteuse d'un cardinal et d'une prostituée discutant pendant neuf mois entre eux l'honneur de la reine de France, était le lever de rideau avant la tragédie. Le scandale, comme l'avait prédit Henry, atteignait bien la Monarchie et l'Église.

On sait la mise en scène.

Le jour de l'Assomption 1785, M. le cardinal de Rohan, grand aumônier de France, était arrêté en

(1) Le baron de Gilliers était un gentilhomme dauphinois qui habitait auprès de Romans et connaissait Virieu depuis son enfance.

entrant dans la chapelle de Versailles, et enfermé à la Bastille, sans que le temps lui fût laissé d'enlever ses vêtements pontificaux...

L'effet d'une telle aventure fut foudroyant à l'hôtel de Rohan. Dès longtemps, il y avait là peu d'intimité avec l'hôtel du grand aumônier. Mais, dans les nobles races françaises, la disgrâce était pour resserrer les liens distendus. Vis-à-vis de la Cour et de la Ville qui affluèrent chez eux, le duc et la duchesse de Rohan demeuraient impénétrables. Il était aisé de voir pourtant que leur calme dissimulait un trouble profond. Encore n'avaient-ils pas le mot de l'énigme. A l'hôtel de la rue de Varenne Henry était seul à l'avoir.

Depuis l'arrivée de Cagliostro à Paris, il tremblait que l'heure fût venue où les projets de Wilhelmsbad se convertiraient en lamentables réalités.

Cagliostro, pour Henry, était une vieille connaissance. La loge dont il faisait partie à Lyon avait eu la primeur en France des jongleries du thaumaturge.

C'était à Lyon qu'après avoir emporté de Varsovie pour vingt-cinq mille ducats de pierreries, Cagliostro avait inauguré le rite égyptien et la loge de la *Sagesse triomphante.*

Les plus graves parmi les frères lyonnais s'étaient laissé prendre aux évocations et aux récits du grand Cophte...

A sa voix, un vieux magistrat, M. Prost de Royer, mort depuis quinze jours, ressuscitait pour convaincre les adeptes. Et l'on se disait à l'oreille qu'en entrant

dans une église, Cagliostro s'était écrié en montrant le Christ en croix :

« Ah! je lui avais bien dit qu'il mourrait sur un gibet... » « D'ailleurs, avait ajouté Cagliostro... tenez cette image pour ressemblante... Ce sont bien là les traits de Jésus. »

Henry savait qu'on pouvait tout attendre, comme audace, d'un homme capable de telles impostures, et tout craindre, comme aberration, d'une société capable d'y croire. Les plus folles crédulités s'associaient alors à la négation de Dieu. Les émotions, pour ce siècle qui s'achevait, remplaçaient toute doctrine. Il lui fallait son émotion de chaque jour et chaque jour plus aiguë, plus délirante. Rousseau avait préparé à cette dernière phase de ce qu'on pourrait appeler la névrose, si le mot n'était un anachronisme, cette génération d'hommes et de femmes sensibles que Cagliostro trouvait à sa merci...

De ces gens dont le grand Cophte se jouait au profit de ses projets infâmes, nul ne le cédait en incroyance, en dévergondage, en crédulité, à Louis-René-Édouard, prince de Rohan, cardinal évêque de Strasbourg, grand aumônier de France.

Cagliostro s'était emparé de sa bourse dont il vivait et de son âme dont il exploitait les vices, les rancunes, les ambitions, la vanité, la faiblesse. Parlant de Cagliostro : « C'est le plus grand des hommes », écrivait le cardinal à Mme de La Motte... « Cagliostro, c'est Dieu même... »

Et lorsque « derrière un paravent » ce dieu

improvisé évoquait la vision de la reine de France, le « prêtre parjure » « èmbrassait les mains de son séducteur... et rampait à ses pieds... »

Le prêtre se releva. On sait le reste.

La duperie du cardinal, l'escroquerie de Mme de la Motte, l'innocence de la Reine éclataient jusqu'à l'évidence. Mais il fallait qu'il restât quelque chose de la calomnie. Il le fallait pour les ennemis de l'Église, pour les ennemis du Trône.

Virieu courut chez le ministre Breteuil. « Dussé-je, lui dit-il, aller à la Bastille, je viens vous demander si vous savez ce qui se passe dans les loges maçonniques, et si vos mesures sont prises pour parer aux dangers qui peuvent en résulter? »

Mais c'était là donner l'éveil à qui ne se souciait ni d'entendre ni de voir. Breteuil, qui, malgré sa haine contre le cardinal, lui avait par légèreté laissé le temps de faire brûler ses papiers, laissait avec la même imprévoyance aux sectaires le temps d'intriguer et d'agir.

« Ah! soyez tranquille, monsieur, répondait-il, vous n'irez pas à la Bastille, et les francs-maçons ne troubleront pas l'État (1). »

Or, pendant que le ministre donnait à Virieu ces fières assurances, le cardinal, malgré les protestations de Rome, était arraché à ses juges naturels. Son procès venait devant un parlement que la haine, l'argent,

(1) Il est de tradition dans la famille de Virieu que ce fait, rapporté par Barruel dans son *Histoire du Jacobinisme*, t. II, p. 460, lui avait été raconté par Henry, à qui la chose était arrivée.

la luxure avaient inféodé à sa cause (1). Un scandaleux acquittement intervenait.

Regardez ces juges prévaricateurs, demain ce seront des insurgés. Regardez ce peuple qui applaudit à l'humiliation de la Royauté, il applaudira demain à son supplice.

Et maintenant cherchez le metteur en scène de ce terrible prologue révolutionnaire. Le voilà à sa fenêtre de la rue Saint-Claude, au Marais. Il s'y encadre entouré de bougies, la main sur son cœur, souriant à la foule qui l'acclame. C'est Cagliostro. Il partage la popularité du cardinal. A leur sortie de la Bastille, on voulait dételer leurs carrosses!

. . . .

Cagliostro avait raison d'être fier. La Maçonnerie venait de remporter sa première victoire, et si décisive, que la secte désormais pouvait jeter le masque.

Réfugié à Londres, Cagliostro publiait, en effet, quelque temps après, cette lettre fameuse où il annonçait la destruction de la Bastille et de la monarchie, où il prédisait l'avènement d'un prince qui abolirait les lettres de cachet, qui convoquerait les États généraux et établirait le culte de la Raison...

(1) Le Parlement fut gagné presque entier, et Mme Campan rapporte que le substitut du procureur général, M. de Laurencel, fit parvenir à la Reine une liste des membres de la grande Chambre avec les moyens dont s'étaient servis les amis du cardinal pour gagner leur voix... Les femmes y jouaient un rôle affligeant pour les mœurs. C'était par elles et à raison des sommes considérables qu'elles avaient reçues que les plus vieilles et les plus respectables têtes avaient été séduites. (*Procès du Collier, etc.*, par M. Émile CAMPARDON, p. 144.)

III

Le procès du Collier venait d'imprimer une rude secousse à ce que l'on appelait « l'arbre aux idées ». Mais personne encore n'imaginait que les fruits tombés fussent empoisonnés. On voyait les plus étranges événements se produire sans songer à en tirer même une simple indication.

Il y avait alors auprès de la duchesse de Rohan une toute jeune femme de la maison de Chabot, élevée et mariée par elle à un gentilhomme de race jacobite, le vicomte de Wall.

Pour la duchesse, Mme de Wall et Mme de Virieu étaient comme deux filles. Elles s'aimaient comme deux sœurs, partageant, en l'absence de leurs maris, une vie de tous points commune.

M. de Wall venait un jour de quitter Saint-Mandé comme une lettre y arrivait à son adresse. La lettre était de forme singulière, couverte de timbres étrangers et de cachets bizarres. Par un curieux pressentiment, Mme de Virieu ne pouvait détacher ses yeux, c'est sa fille qui le raconte, de cette lettre accrochée à la glace de son amie.

Quand M. de Wall revint, on lui donna sa lettre. Il en parut ému. Mais se remettant aussitôt, il dit

simplement à sa femme qu'il s'agissait d'un rendez-vous important à Fontainebleau.

Plusieurs inconnus l'y attendaient. Bien que ces gens parlassent alternativement anglais et français, leur accent ne pouvait laisser de doute sur leur nationalité. On les devinait Allemands. Dès l'arrivée du vicomte de Wall, tout le monde se mit à table. Le repas fut bruyant, les discussions s'envenimèrent violentes, puis on partit pour la forêt dont personne ne revint.

Au bout de quatre jours, las d'attendre son maître, le cocher de M. Wall retourna à Saint-Mandé, avec cette seule indication qu'il venait de trouver sous un coussin de sa voiture un volume de Rousseau marqué au chapitre du suicide... Nul n'avait revu les mystérieux étrangers.

Mais voilà qu'au bout de trois semaines, le chien d'un garde creusa dans des feuilles sèches entassées, si bien que tout à coup le cadavre tant cherché apparut. Il tenait un pistolet et était enveloppé dans un manteau.

. . . .

Le trouble du malheureux Wall en recevant la fatale lettre, sa querelle avec ces inconnus, l'enfouissement de son cadavre, écartaient toute idée de suicide. Il y avait crime. Et chacun demeura convaincu qu'il relevait des sociétés secrètes allemandes; sans doute, elles venaient de se payer ainsi d'une trahison.

Dès lors, dans l'entourage de Henry, on se prit à craindre pour lui le sort de l'infortuné Wall. Lui aussi, depuis son retour de Wilhelmsbad, paraissait

bien souvent attristé et préoccupé, sans qu'on en pût deviner la raison. Ses conversations avec MM. de Breteuil et de Gilliers avaient fait grand bruit. L'écho s'en était-il répercuté jusqu'en Allemagne? Peut-être!

Ce peut-être obsédait la femme de Henry. Le malheur de son amie la hantait. Elle ne savait qui appeler à l'aide de sa terreur. Henry l'eût traitée d'enfant; et, un jour qu'elle s'était risquée à en dire quelque chose, Mme de Rohan avait feint de ne pas l'entendre.

La vie s'échappait goutte à goutte de son cœur.

Sa tendresse devenait sa torture, et, dès lors, la jeune femme n'apparut plus que triste, comme un pressentiment.

CHAPITRE IV

Père du désert et fille de France. — Attitude de la duchesse de Rohan et de ses amis après l'acquittement du cardinal. — La vertu partout. — La liberté et les gentilshommes d'alors. — Le comte de Haga. — Mme la duchesse de Bourbon et Saint-Martin. — Petits vers sur M. le chevalier de Boufflers. — Prophétie du grand Frédéric à M. de La Fayette. — L'abbé Bébé. — Le vicomte de Virieu. — Le comte de Digeon. — La comtesse de Virieu par Mme Lebrun. — Portrait de Henry de Virieu.

I

Mais la rafale qui passait emportait, pêle-mêle, souvenirs tragiques et souvenirs de fête.

A peine quelques petits vers attardés tourbillonnaient un instant au-dessus de l'événement qui avait passionné la veille. Du cardinal exilé à la Chaise-Dieu, le chansonnier faisait « un Père du désert »...

Il faisait de Mme de La Motte une fille de France, à cause de la fleur de lis dont on l'avait marquée (1)..... et c'était tout.

---

(1) « Est-il quelqu'un qui puisse douter
Que des Valois La Motte soit la fille,
Puisqu'un arrêt lui fait porter
Les armes de sa famille? »

Quoi qu'en eût la duchesse de Rohan, les portes de son salon, fermées depuis la mort de M. de Wall, s'étaient rouvertes.

L'acquittement du cardinal servait de prétexte à l'invasion du vieil hôtel par l'esprit à la mode. Princes et princesses de la maison de Condé (1), des maisons de Soubise, de Guéménée, affluaient rue de Varenne, et avec eux tout ce qui leur tenait par l'amitié ou par le sang.

S'ils avaient fait hier, en long habit de deuil, comme intercesseurs, la haie sur le passage des conseillers de la Grand'Chambre, ils s'en vengeaient aujourd'hui, en célébrant l'acquittement avec une joie frondeuse à laquelle, plus peut-être qu'elle ne s'en rendait compte, la mère adoptive de Henry était disposée à s'associer.

Dès longtemps la duchesse de Rohan avait renoncé à s'*enversailler,* comme disait le marquis de Mirabeau; et maintenant elle s'en prenait à la Reine du discrédit où tombait la monarchie. La Reine introduisait à Versailles de si étranges façons! Tel était bien aussi l'avis de Mesdames, qui, malgré leur faveur et leur influence, ne cessaient de récriminer jalousement contre Marie-Antoinette depuis son avènement au trône. On voyait ainsi ces mêmes gens qui, si longtemps, s'étaient attaqués aux favorites, s'attaquer avec une pudeur non moins effarouchée aux innocentes légèretés de la Reine.

(1) Le prince de Condé avait épousé Charlotte de Rohan, dont il avait eu le duc de Bourbon, né en 1756

Hélas ! c'était le temps où le scandale lui-même se grimait de vertu. Tout était vertueux dans ces salons qui riaient du rire de Voltaire et pratiquaient la morale de Rousseau. Pareille à ces Naïades que la mythologie mettait au fond des eaux, ou à ces Nymphes dont elle peuplait les champs et les bois, la vertu, en cette fin de siècle, était l'âme des marivaudages, des blasphèmes, des utopies, séduisant les gens qu'on aurait pu croire le moins disposés à s'éprendre de cette religion nouvelle.

Comme sa devancière, la mythologie d'alors avait ceci de séduisant, qu'elle personnifiait toutes les passions humaines dans une divinité. Chacun, de cette façon, pouvait adorer ses plus intimes sentiments. C'est ainsi que, pour Henry, ses rêves s'incarnaient de plus en plus dans ces grands mots d'humanité et de philanthropie divinisés par une société athée. Ces grands mots en venaient, pour lui, à masquer les terribles visions de Wilhelmsbad; non pas que les francs-maçons lui semblassent moins criminels en leurs desseins, mais il les croyait devenus moins redoutables depuis qu'ils se confondaient avec tant d'honnêtes gens.

Il n'est pas à le dire, la société, alors, se modifiait, et profondément. Sans rien perdre de sa légèreté et de son charme, l'esprit public changeait d'orientation. La philosophie devenait badine et spirituelle, la géométrie tournait au madrigal, la politique arborait un déguisement humanitaire, et tout cela avait raison des principes austères et des traditions lointaines.

C'était maintenant à la suite de la duchesse de Rohan que Henry se déclarait l'adversaire des « trigauderies » de la cour; avec elle encore, il se détachait du passé pour s'éprendre d'un avenir que l'économie politique faisait apparaître radieux.

Il y avait là autant de contacts par lesquels s'achevait l'intimité de Henry et de sa bienfaitrice. De cœur qu'elle avait été jusque-là, leur intimité se faisait esprit, esprit curieux de toutes les nouveautés qui, des innombrables volumes de l'*Encyclopédie*, débordaient sur les mœurs et sur la langue française.

La chimie, pour ne pas dire l'alchimie, s'était introduite à l'hôtel de Rohan sous les auspices de Virieu. Tandis qu'on y brûlait du diamant au salon, on y faisait de l'aérostation dans les jardins; ce qui n'empêchait pas la philosophie de régner en souveraine parmi les hôtes de la duchesse. Les uns y tenaient, au dire de Mlle de Virieu, pour d'Alembert, les autres pour Rousseau, tandis que Fénelon, Malebranche, Condillac et même Confucius y comptaient des adeptes. Les Maximes des saints traînaient pêle-mêle, sur les tables, avec les Traités de morale chinoise, et « il n'était pas rare que la sagesse de l'Extrême-Orient, ajoute Mlle de Virieu, fût mise bien au-dessus de la nôtre »...

Par une piquante coïncidence, cette vieille sagesse redevenait à la mode à l'heure précise où débarquaient en Europe les théories libérales du nouveau monde Et devant la Liberté qui arrivait jeune, ardente, séduisante, au bras du vieux Franklin, c'était à qui ouvri-

rait les portes, livrerait les mots d'ordre, avec cette insoucieuse galanterie française qui, vis-à-vis d'une jolie femme, oublie ses plus chers préjugés.

Le premier de tous les gentilshommes, le Roi, donnait l'exemple, et, après lui, c'était à qui sauterait pardessus son nom, pour courtiser la belle étrangère.

Roi et gentilshommes faisaient, comme le personnage dont parle Ségur, « une chanson sur le bonheur d'être trompé par sa femme »... C'était à qui ajouterait un couplet à la chanson.

La France, après avoir été si longtemps la jolie terre des petits scandales, se préparait ainsi à devenir le vilain pays des gros événements...

II

La transition intéressait l'Europe entière. Tandis que, parmi les souverains, les uns, comme l'impératrice de Russie, la margrave de Bayreuth et le roi de Prusse, se faisaient renseigner sur ce qui se passait à Paris, Joseph II et le roi de Suède y venaient en personne. Mlle de Virieu raconte que le comte de Haga était des plus fervents, et non des moins égalitaires parmi les hôtes de la duchesse de Rohan.

Au lieu de loger à Versailles, dans l'appartement qui lui avait été préparé, il s'était avisé de descendre chez Touchet le baigneur. Entre Paris et Versailles,

il ne circulait qu'en carrosse-coupé. Un seul laquais faisait son service. Sa réception, qu'il l'eût voulu ou non, avait même été pour ridiculiser les pompes et les grandeurs de Versailles.

On s'y attendait si peu à son arrivée, que le Roi chassait ce jour-là à Rambouillet. Prévenu par la Reine, Louis XVI revint en telle hâte qu'il fallut appeler un serrurier pour ouvrir les armoires de la garde-robe, et se confier à un garçon de chambre pour habiller Sa Majesté. Bachaumont ajoute que chacun mourut d'envie de rire à voir le Roi se présenter avec un soulier à talon rouge et un autre à talon noir, une boucle d'or et une d'argent. La Reine lui demanda « s'il donnait bal ce soir-là, et s'il avait déjà commencé la mascarade »...

Elle ne croyait pas si bien dire, car c'était une étrange mascarade, en effet, que celle de ce comte de Haga, déguisé en libéral, imbu de toutes les théories du jour, entiché de toutes les idées à la mode, pèlerinant d'Ermenonville à Montmorency, pour finir ses soirées rue de Varenne. Et quand il y revenait, tout confit d'égalité, il abaissait entre lui et les gens qu'il y rencontrait les dernières barrières. Il est vrai qu'à cela le comte de Haga n'avait pas grand'peine, car déjà la duchesse de Bourbon, cette femme si singulière, qui à toutes les qualités du cœur unissait tous les égarements de l'esprit, s'était plu à en faire table rase à l'hôtel de Rohan, où l'amenaient ses relations de parenté.

Il n'était pas rare qu'elle arrivât suivie de son

théosophe Saint-Martin. On avait alors son théosophe, ainsi que naguère on avait son géomètre ou son philosophe. Saint-Martin, comme partout où il allait, s'était arrogé les plus singuliers droits à l'hôtel de Rohan. Quelque cinquante ans plus tard, Mlle de Virieu le revoyait encore, avec sa figure sombre et pédante, soutenant aux jeunes femmes que leur conversation était « le délassement de son esprit, et leurs actes de bienfaisance, le délassement de son cœur ».

Quel curieux phénomène que de voir tant d'hommes et de femmes d'esprit engoués de ce plat et creux professeur d'illuminisme !

Que pouvait-il y avoir de commun entre lui et ce charmant chevalier de Boufflers, dont toute l'histoire tenait dans ces vers de Voltaire :

« ... Mars l'enlève au séminaire ;
Tendre Vénus, il te sert ;
Il écrit avec Voltaire,
Il sait peindre avec Hubert,
Il fait tout ce qu'il veut faire.
Tous les arts sont sous sa loi.
De grâce, dis-moi, ma chère,
Ce qu'il sait faire avec toi... »

Ces vers s'adressaient à une Genevoise charmante, avec laquelle il serait peut-être plus facile de dire ce que faisait Boufflers, que ce qu'il faisait avec Saint-Martin.

Eh bien! avec Saint-Martin, il pleurait sur les nègres.

Boufflers arrivait précisément du Sénégal, et s'était

mis à l'unisson des gentilshommes négrophiles auxquels l'hôtel Massiac servait de club.

Là fréquentait aussi certain chevalier de Mauduit, grand ami de la petite Stéphanie de Virieu, que sans cesse elle entendait dogmatiser sur les noirs, dans le salon de Mme de Rohan.

Sait-on ce qui advint du chevalier?... Il fut massacré à Saint-Domingue par les nègres ses amis. De telles amitiés donneront éternellement raison au grand Frédéric, qui faisait à M. de La Fayette, lors de son retour d'Amérique, ce charmant apologue :

« J'ai connu, lui disait-il, un jeune homme qui, après avoir visité des contrées où régnaient la liberté et l'égalité, se mit en tête d'introduire toutes ces belles choses dans son pays. — Or, savez-vous ce qui lui arriva?

— Non, Sire, reprit La Fayette.

— Eh bien! monsieur, il fut pendu... »

. . . .

III

Il est à croire que le grand Frédéric eût tout aussi bien perdu son temps à prophétiser avec Virieu qu'avec La Fayette. Pour convertir Henry, il eût fallu remplacer, chez lui, l'abnégation qui idéalisait tous les sacrifices à venir, par un égoïsme qui le ratta-

chât à tous les privilèges du passé. Or, chez Henry, l'espérance fut tout, et les regrets ne furent rien... Son éducation provinciale l'avait mis en contact avec des souffrances dont les salons où il fréquentait n'avaient que la théorie poétique. Aussi, rien de convenu dans sa pitié. Pour guérir de vraies douleurs, il voulait de vrais remèdes, et laissait à d'autres une compassion amusante.

A cette compassion, formulée en phrases creuses et sonores, il opposait une sincérité presque farouche.

Il l'apportait d'ailleurs en toutes choses. Qu'il s'agît de philanthropie, de politique ou d'art, elle caractérisa toujours les préférences de Virieu.

C'est ainsi qu'on l'avait vu prendre passionnément parti pour ce qui lui semblait la vérité en peinture, lors des querelles qui saluèrent l'apparition des premiers tableaux de David.

Avec la même ardeur qu'il allait mettre à flétrir les abus de l'ancien régime, il s'en prenait aux Amours bouffis dont Lancret, Watteau, Boucher avaient fait les dieux à la mode des boudoirs et des petites maisons.

Par le retour à l'antique, par le retour à la nature, dont David se faisait l'apôtre à l'hôtel de Rohan, Henry prétendait ramener l'art à ses vraies traditions.

A l'atelier, comme au salon, comme dans la rue, c'était le même engouement.

C'était au nom du retour à la nature que David révolutionnait l'art; c'était au nom du retour à la nature qu'une nation en délire allait faire de tous les

raffinements entassés par les siècles un suprême autodafé. Souvenirs, usages, traditions devaient y être jetés tour à tour. Et avec eux allaient disparaître tant de types charmants, abbés, chanoinesses, chevaliers, hommes de cour, dont le souvenir va chaque jour s'effaçant.

Voici, par exemple, un abbé commendataire. C'est l'oncle de Henry que l'on a déjà entrevu à Pupetières. Il compte parmi les hôtes les plus assidus du salon de la rue de Varenne. L'abbé est petit, si petit qu'on l'a surnommé Bébé, tout comme on a surnommé l'abbé de Bernis : « Babet la bouquetière. » Ce qui n'a pas empêché Babet de devenir cardinal et ambassadeur. Mais Bébé est moins ambitieux. Homme de bien dans l'acception la plus vraie du mot, il quitte son surnom, comme son petit collet, pour reprendre sa soutane et son nom de Matthias, lorsqu'il sait quelque bien à faire, quelque œuvre de miséricorde à accomplir. Il court alors d'un bout de Paris à l'autre, sans compter plus avec ses petites jambes qu'avec les revenus de son abbaye de Saint-Jean des Fontaines.

Comme cet autre oncle bienfaisant que Mme de Sévigné appelle « le bien bon », l'abbé de Virieu, qui n'a pas grand'chose à faire, passe sa vie à se dévouer à quiconque, parmi les siens, a besoin d'un mentor pour ses enfants, d'un causeur pour son salon, ou d'un contrôleur pour ses affaires. On ne sait à qui comparer, aujourd'hui, ces abbés du vieux temps, sorte d'accessoires dans les familles, comme leurs frères les chevaliers de Malte, ou leurs sœurs les chanoinesses,

qui ne semblaient exister que pour aider ceux qui avaient la responsabilité de la famille.

Quand viendront les mauvais jours, nous retrouverons, et grandi par son courage, ce petit abbé dont on avait coutume de sourire un peu, dans le salon de Mme de Rohan.

Quoi qu'il en soit, il faisait alors ses preuves de dévouement avec les cinq enfants de son cousin, le vicomte de Virieu-Beauvoir, qui sacrifiait, il faut en convenir, un peu trop sa race à l'élève de sang royal dont il avait la charge (1).

M. le duc de Bourbon venait de nommer le vicomte gouverneur de M. le duc d'Enghien. Il était de tous points digne d'un tel honneur. Son grand air, sa dignité étaient frappants, même dans le milieu si distingué de l'hôtel de Rohan. Sans être d'un esprit remarquable, il passa toujours, à Paris comme à Versailles, comme plus tard à Coblentz, pour le type de l'honneur et de la loyauté. C'était lui qui, lors de l'entrée de Henry dans le monde, avait aidé la duchesse de Rohan à le présenter.

Mais voyez à quel point la Révolution était alors partout. A ce grand seigneur si correct, à cette fleur de gentilhommerie qu'était le vicomte de Virieu, la duchesse et ses hôtes semblaient préférer un person-

(1) Le vicomte de Virieu-Beauvoir, d'une branche de la famille de Virieu séparée depuis de longues années de la branche de Virieu-Pupetières, émigra après avoir fait l'éducation de M. le duc d'Enghien. Il fut nommé colonel des grenadiers à cheval à Coblentz et mourut à la fin de l'émigration. C'était un des plus beaux hommes de son temps.

nage vêtu à la diable, qui risquait impertinemment son habit de droguet, sa tête sans poudre et ses souliers ferrés sous les lambris solennels de la rue de Varenne.

C'était le comte de Digeon, capitaine au régiment de Royal-Piémont, et frère de la comtesse de Virieu.

Digeon apportait le même esprit risqué, la même gaieté bruyante, la même belle humeur, à l'hôtel de Rohan, qu'il semait sur les grands chemins de sa Gascogne.

Jamais on ne vit gentilhomme plus populaire que lui. Pour patron, pour modèle, il avait choisi son bon roi Henry IV, et plus d'une fois les aventures de Digeon rappelèrent celles du Béarnais.

Certain jour, par exemple, tenant un bâton d'une main et de l'autre un mouchoir noué autour d'un paquet, Digeon s'en allait vers Marmande où il avait une métairie. La maréchaussée l'arrêta. Naturellement Digeon n'avait pas de papiers, et le voilà prisonnier. Mais il pleut. On l'entraîne vers une maison voisine. C'était précisément la métairie où se rendait le voyageur. On entre. Tout était en fête. Le fermier mariait sa fille ce jour-là. La piteuse mine du prisonnier toucha la petite mariée. Elle voulut qu'on lui fît une place, là-bas, au bout de la table du festin.

On mangea, on but. Enfin, il s'agit de signer au contrat.

« Et vous, là-bas, dit la fiancée à Digeon, savez-vous signer? »

Chacun de s'exclamer sur l'inconvenance de faire signer un vagabond.

Mais la jeune fille tint bon, et tendit la plume à Digeon, qui écrivit :

« Je donne à Marcelline, la jolie fille de mon fermier, dix mille livres en récompense de son bon cœur. »

Il faut dire que ni Marcelline ni son père, qui venaient d'être engagés au service du comte de Digeon, ne connaissaient leur maître, et que celui-ci était venu, en dépit du proverbe, « à la noce sans y être prié ».

Digeon, que son esprit rendait redoutable, n'avançait guère dans son régiment. Mais peu lui importait qu'il servît le Roi comme capitaine ou comme maréchal de France.

Ah! si le roi Henry fût revenu, il eût reconnu le grand-père, son fidèle compagnon, dans le petit-fils quand celui-ci commençait en gasconnant certaines histoires galantes qu'il allait, par pitié pour sa sœur, achever dans quelque embrasure de fenêtre. Jamais deux êtres se ressemblant moins ne s'étaient aimés plus tendrement que Digeon et la comtesse de Virieu. Lui, court, trapu, les traits accusés, sous ses cheveux ras et sans poudre, rappelait bien plutôt les rudes huguenots dont il avait conservé les croyances, que les seigneurs tout à l'ambre du temps présent.

A la regarder, elle, au contraire, on voyait, suivant le mot du poète, que son corps n'était que la frêle enveloppe d'une âme toute faite de douceur et de grâce. A ce charmant visage, il fallait le pinceau de Mme Lebrun. Seule, elle pouvait l'encadrer de la simplicité

qui lui seyait, et la laisser grande dame sous ce chapeau de paille orné de quelques fleurs des champs.

Un fichu de gaze transparente est noué négligemment sur la poitrine; le tout est posé avec un abandon qui tranche sur l'afféterie du temps, et s'harmonise avec la mélancolie de ces yeux, dont le bleu profond se détache sur la pâleur du visage. La beauté de la comtesse de Virieu était une beauté recueillie, trahissant une pensée sérieuse, réfléchie, méditative... On sentait son âme armée pour ne pas fuir le tête-à-tête de la douleur. Le sourire que les lèvres entr'ouvertes semblent ébaucher avec effort marque que, chez la jeune femme, le sourire même jurait avec sa destinée.

Dans le salon de Mme de Rohan, la bienveillance de la comtesse de Virieu faisait ordinairement d'elle la proie des ennuyeux, sans que jamais elle semblât les trouver tels. Pour l'admirable femme, il n'y avait pas de petits dévouements. Peut-être est-ce pour cela qu'elle sut pousser les grands jusqu'à l'héroïsme. Il y avait entre son mari et elle cette différence qu'elle réduisait le devoir à la pratique quotidienne, tandis que, perdu dans la théorie, Henry dévorait l'espace.

Depuis surtout que la naissance d'un second garçon, qu'on avait appelé Aymon, était venue combler le vide laissé par la mort du petit Paul-Émile, les rêves du comte de Virieu ne voyaient plus d'obstacles.

Son zèle à travailler au bien de l'humanité était irrésistible, puisque désormais l'avenir des traditions qu'il entendait créer aux siens, semblait assuré.

Que le portrait du comte de Virieu reproduit donc

bien son caractère! Ses yeux, un peu tristes, regardent quand même droit devant eux, comme des lames d'épée. Son large front paraît plein d'idées que sa bouche semble impatiente de formuler. Petit de taille, ceux qui l'ont connu racontent qu'il grandissait tout à coup, quand sa parole s'en prenait à l'injustice, et quand, trop convaincu, hélas! que Dieu a fait les nations guérissables, il voulait se faire leur Samaritain.

Il vit les blessures et s'abusa sur les remèdes. Plutôt artiste que politique, il poursuivit son idéal d'abord à travers les utopies, plus tard à travers les ruines. Son sort fut singulier. Martyr de la vérité, on le fit solidaire de l'erreur, et croyant « creuser son sillon, il creusa sa fosse ».

CHAPITRE V

Henry est envoyé, comme colonel du Royal-Limousin, en Corse. — La conspiration des lignes dans sa vie. — Retour à Pupetières. — Correspondance de Henry avec les libéraux dauphinois et avec Mme de Rohan. — Le Parlement de Grenoble. — Première concession d'Assemblées provinciales. — Ce qu'était Pupetières avant la Révolution. — Souvenirs d'enfance. — Rêves d'industrie bienfaisante. — Les voisins de Pupetières. — Mounier. — Comment Barnave devint révolutionnaire. — Outrecuidance de Messieurs du Parlement dauphinois. — La couronne retourne au greffe. — Brienne. — Henry est envoyé à Paris. — Sa femme l'y accompagne. — L'occasion « a parfois un faux chignon ».

I

A suivre, pas à pas, Henry de Virieu, on remarque dans sa vie cette unité, ou plutôt « cette conspiration des lignes », comme disait Diderot, qui est nécessaire à toute belle œuvre. Les événements eux-mêmes y aidaient; car voilà que, le 12 mars 1786, Virieu était envoyé à Bastia, pour prendre le commandement du régiment Royal-Limousin.

La Corse, à cette époque, partageait avec l'Amérique l'enthousiasme universel. Toutes deux venaient de « s'arracher à la tyrannie »...

La Cour comme la ville savaient gré à Louis XVI

du grand accueil qu'il avait fait au patriote Paoli. On jugeait admirable que le Roi l'eût consulté sur le régime, dût ce régime être républicain, qui assurerait le mieux le bonheur des Français (1). Puis, là encore, on trouvait prétexte à admirer Rousseau. Rousseau avait écrit : « J'ai le pressentiment que cette petite île, quelque jour, étonnera l'Europe (2). »

Hommes et femmes sensibles se pâmaient d'aise à l'idée que le *Contrat social* deviendrait, sinon le code, du moins le catéchisme de ce pays fortuné. Comment Henry n'eût-il pas été heureux d'assister au renouveau qui allait en résulter ? Il arrivait à Bastia pour trouver non seulement ses officiers, mais ses soldats, imbus de toutes les idées si vantées par La Fayette. La liberté, cette force des armées américaines, qui avait fait la force de la petite armée corse, ne ferait-elle pas, quelque jour, la force de la grande armée française ?

Le mot de liberté, alors, dorait tout, illuminait tout, qu'on l'appliquât aux réformes militaires ou aux réformes sociales. Il représentait, pour Henry, cette idée dominante, que tout homme suspend, comme une lampe, à la voûte de sa demeure. Elle l'éclaire parfois, mais parfois aussi elle l'embrase. Pour Henry, la flamme s'en était avivée au souffle démocratique de la Corse. Ses façons inusitées de colonel libéral, en fai-

(1) D'après les *Mémoires de Lucien Bonaparte*, t. I, p. 30, le Roi aurait dit à Paoli qu'il donnerait la république à la France, s'il croyait que la république pût assurer son bonheur.

(2) *Contrat social*, L. II, ch. x.

sant de lui l'idole de ses soldats, lui avaient permis d'appliquer à la réorganisation de son régiment les théories nouvelles. Henry se croyait, décidément, né pour le rôle de réformateur.

Ce n'était pas là une des moindres illusions qu'entretenait chez lui son incessante correspondance avec Mme de Rohan. Chaque lettre qui arrivait de Paris à Bastia justifiait une théorie, complétait un système discuté, dès longtemps, entre la duchesse et Virieu. Si bien, qu'à transcrire ici leur correspondance, on referait presque l'histoire des négociations qui aboutissaient, le 17 février 1787, à la convocation des Notables.

Comment se scandaliser de l'enthousiasme de Henry, à la nouvelle de cette convocation, quand on songe que si grande était la joie de Louis XVI, qu'il ne dormit pas la nuit qui précéda l'ouverture de l'Assemblée?

Hélas! comme disait le vicomte de Ségur, « c'eût été bien plutôt le cauchemar d'avoir donné sa démission », qui aurait dû troubler le sommeil du malheureux prince.

Mais le Roi alors était, autant que le dernier de ses sujets, sous le charme de Calonne, dont tout le mérite, en arrivant au pouvoir, avait été de faire à chacun les plus folles promesses. Léger plus que personne, le ministre se fût, en effet, tout aussi bien essayé à autre chose qu'au parlementarisme, qu'il recommandait aujourd'hui comme une panacée universelle.

Pourquoi cependant reprocher cette légèreté à Ca-

lonne? Léger, tout le monde l'était. Ces archevêques, ces princes du sang, ces ducs et pairs qui allaient raisonner finances, économie politique, réformes, n'avaient pas échappé à la contagion.

Ils engageaient aussi insouciamment, autour de leur tapis vert, une partie d'économie politique, qu'ils y jouaient naguère une partie de boston. Hier, les Américains avaient mis celle-ci à la mode; aujourd'hui, les économistes y mettaient celle-là.

Quel irrésistible enjôleur que l'avenir !

Henry, maintenant, ne se contentait plus du modeste champ d'expérience qu'était son régiment. C'était à sa province, qui toujours fut son univers, qu'il rêvait d'appliquer les réformes annoncées l'une après l'autre par la duchesse de Rohan.

Il brûlait de regagner le Dauphiné, où toute une jeunesse ardente faisait écho à ses propres pensées. Quel beau jeu il aurait à l'endoctriner! Déjà, il s'y était essayé avec une véhémence qui pourrait surprendre, si l'on ne savait que tout grand cœur débute par une révolte contre la société.

A Bastia, comme à Paris, Virieu gémissait donc « sur le sort des peuples plongés dans les fers »... Tantôt, on l'entendait stigmatiser le Roi... « qui ne voit et ne veut que par d'insuffisants ministres »...; tantôt, s'en prendre aux ministres eux-mêmes. « Maurepas », dans les lettres de Virieu, « n'a été nourri, dès le berceau, que d'idées de despotisme... Saint-Germain est un sot; Amelot, un ambitieux; Vergennes, enfin, n'est qu'un suppôt de tyrannie. »

Si Virieu eût connu Swift, nul doute qu'il ne se fût écrié avec lui « que la corruption des hommes au pouvoir mangeait sa chair et desséchait son sang ».

Tout bon Dauphinois, d'ailleurs, en était là. Le feu qui, partout en France, couvait sous la cendre, crépitait à Grenoble. Non seulement, de tout temps, on y avait parlé d'indépendance, mais on y avait encore parlé d'autonomie. Chacun connaissait à fond le traité par lequel le Dauphiné était devenu français. La clause qui donnait à ces rudes montagnards le droit de réunir leurs États provinciaux était celle qui de beaucoup les passionnait le plus.

Dès son enfance, Virieu s'était fait le champion de ces revendications. D'innombrables mémoires, écrits de sa main et tout gonflés des amphigouris du temps, développent cette thèse : « Que seules les Assemblées locales étaient capables d'arracher les provinces à l'esclavage. »

Or, les arrêtés pris par les Notables donnaient enfin raison à Virieu et à ses Dauphinois. — Les Assemblées provinciales étaient autorisées à se réunir. — Un long cri de triomphe, auquel se mêlait un hymne de reconnaissance, à l'adresse de M. le duc d'Orléans, répondait de Grenoble à la mesure prise à Paris.

Avoir pour gouverneur le premier prince du sang n'avait pas été, cette fois, pour le Dauphiné, un privilège inutile (1).

(1) Le premier prince du sang était toujours de droit gouverneur du Dauphiné.

Ce privilège datait aussi de la cession du Dauphiné à la

Mais voici qu'au moment où Henry arrivait à Pupetières, pour profiter de la victoire, l'opposition la plus inattendue la réduisait à néant.

Messieurs du Parlement de Grenoble refusaient d'enregistrer l'édit qui la consacrait.

II

Ah ! c'était une puissance avec laquelle il fallait compter, que celle du Parlement dauphinois. « Sire, disait La Tour du Pin Gouvernet à Henry IV, quand vous aurez pris Paris, il ne vous restera plus qu'à entrer au Parlement de Grenoble... »

Et certes, à en juger par l'accueil qu'ils faisaient à ses édits, le roi de France n'aurait pas eu facilement raison des deux premiers présidents, des seize présidents à titre de « Monseigneur », des soixante-quatorze conseillers et de l'innombrable basoche qui foudroyaient la Cour de leurs remontrances.

Messieurs du Parlement de Grenoble étaient, pour la plupart, de fort grands seigneurs, car là, par un privilège unique, on ne dérogeait pas en endossant la robe.

Bien plus, elle y donnait le droit de commander aux armées.

France. On sait le rôle agressif inauguré par M. le duc d'Orléans à l'assemblée des Notables.

Des hommes qui, à leur convenance, pouvaient jeter le froc pour manier l'épée, qui, tour à tour, rendaient la justice et pratiquaient la galanterie légendaire des « Liaisons dangereuses (1) », étaient de taille à tenir tête à Dieu, dont ils doutaient fort, et au Roi, en qui ils ne croyaient plus guère.

S'il leur restait quelque croyance, c'était en leur propre infaillibilité. Or, celle-ci semblait mise en péril par l'institution d'assemblées provinciales.

Lors donc que Brienne, le triste successeur de Calonne, envoyait au Parlement de Grenoble le règlement de l'Assemblée projetée, il se heurtait à des remontrances qui équivalaient bientôt à un refus d'enregistrement.

La Liberté ressemblera éternellement au soleil de la fable qui mûrit la moisson du laboureur et brise les vases du potier.

Le potier alors était le Parlement.

Le laboureur, c'était Henry... « Ma province », mandait-il à Mme de Rohan, sans se soucier des querelles misérables que soulevait le Parlement, « ma province sort enfin d'un despotisme obscur... Les facultés des intelligences, étouffées par l'avilissement, vont se déployer... Un peuple enchaîné pouvait-il montrer les vertus qui le distinguent? L'heure sonne où nous allons enfin penser et parler par nous-mêmes... »

(1) C'est à Grenoble que Laclos a trouvé les types de son licencieux roman.

Quoique, dans une large mesure, Mme la duchesse de Rohan partageât la satisfaction qu'éprouvait Henry, elle le blâmait, cette fois encore, de son particularisme. Voir seulement dans les grandes réformes projetées ou obtenues l'avantage de quelques individualités remuantes, semblait à la duchesse aussi puéril que d'épouser, comme jadis Henry avait voulu le faire, une femme pour le plus grand bien de son village.

Elle l'engageait donc, aujourd'hui comme alors, à s'éloigner de sa province. De loin, « il jugerait plus sainement des choses. Des vues d'ensemble, dans un tel moment, lui étaient nécessaires. Il ne pouvait les avoir que de Paris. »

Montaigne eût dit : Qui sait! et Rabelais : Peut-être! Mais Virieu répondait : « Habitué dès l'enfance à penser par moi-même, j'ai mes opinions faites. Je ne sais les exprimer que comme je les pense. J'espère que les gens droits et sages me pardonneront en faveur de mes intentions. Je me soucie fort peu de ce que peuvent penser les autres. »

Que de larmes devait coûter plus tard cette attitude à celui dont la politique allait faire un enfant prodigue!

Henry ne prévoyait pas plus alors les suites douloureuses de sa résistance, qu'il ne comprenait l'imprudence qu'il y avait à vouloir percer des portes et des fenêtres dans un vieil édifice vermoulu...

Pour que rien ne manquât à cette heure heureuse, Virieu avait, en quittant la Corse, prié sa femme de

venir l'attendre à Pupetières. Elle l'accueillit sur le seuil qu'ils franchirent ensemble, joyeux de reprendre cette vie à deux dont ils n'avaient eu qu'une si courte expérience.

La comtesse revenait à son mari, rendue moins que jamais femme du grand monde par le milieu brillant qu'elle quittait, car les milieux, dit-on, agissent sur nous autant par réaction que par action.

Elle gardait rancune à ses larmes, qu'il lui avait fallu laisser couler en dedans pour ne pas froisser la joie de la duchesse lors de la nomination de Henry au grade de colonel. Certes, la grande dame qui écrivait : « Mon enfant ne pouvait être nommé d'une manière plus agréable... » n'aurait rien compris aux mièvreries d'un amour vulgaire.

Plus encore alors qu'aujourd'hui, il fallait vis-à-vis du monde faire semblant d'être heureux. Mme de Virieu avait donc étendu sur son chagrin un éternel sourire, comme un vernis.

Que de femmes pourtant lui eussent envié ce chagrin en faveur des splendeurs qui l'encadraient! Mais à chacun il faut son ciel. Le paradis de l'un ne saurait être celui de l'autre. Il y a tant de bonheurs en face desquels il faut rester! Si vous y pénétrez, vous n'y trouvez plus rien.

Sous le modeste toit, au contraire, qu'était alors Pupetières, on eût rencontré un bonheur aussi vrai qu'il eût semblé peu enviable au monde brillant dont s'échappaient Henry et sa femme.

Pupetières n'avait jamais été un beau château. La

Révolution le trouvait même inachevé. C'étaient, adossés à une vieille tour féodale, une foule de bâtiments accessoires reliés les uns aux autres. Les fossés de jadis étaient comblés depuis si longtemps, que de grands tilleuls y avaient poussé. Là où l'on ne voyait pas de tilleuls, c'étaient des laitues et des choux.

Quelques marches descendaient de la tour pour relier la demeure au grand chemin d'arrivée. Qu'il était long, ce chemin ! qu'il était droit ! Il montait de la ferme à la maison située à mi-côte d'une colline boisée, et il montait si raide que quatre chevaux y avaient fort affaire de hisser une voiture. « Mais les gens en ce temps-là, selon Mlle de Virieu, étaient moins difficiles, et les bêtes à l'écurie plus nombreuses qu'aujourd'hui...

« Par tous les temps, ces bonnes bêtes amenaient à Pupetières visiteurs et visiteuses. On s'installait dans un grand dortoir. Les hommes y reprenaient leurs habitudes d'un côté, les femmes de l'autre. Tout le monde avait joyeusement soupé, avait dansé après souper, et s'en allait content de l'hospitalité dont un grand feu, quelques poulets empruntés à la basse-cour et le vin du cru venaient de faire tous les frais. »

Henry ne comptait rien changer à la tradition. En promenant sa femme de la chambre verte à la chambre jaune et à la chambre bleue. il lui contait l'histoire ou plutôt la légende de chacune d'elles. Dans les vieilles demeures, il est des traditions faites de la sève des morts. Il y plane comme des émanations des chères âmes envolées.

Henry revoyait, et sa femme voyait par ses yeux, leur vieille et austère grand'mère, la marquise de Virieu. Ils la revoyaient dans sa chambre tendue de tapisseries de Flandre. «Les rideaux sont de vieux camelot. Dans un coin, voilà son grand lit à quatre colonnes, garni de drap jaune. Au pied de ce grand lit se dresse encore un petit lit tombeau pour sa femme de chambre.»

Henry retrouvait là toutes ses impressions de petit enfant. Il lui semblait entendre encore l'histoire de Gasparde de Prunier que lui avait contée tant de fois sa grand'mère. Gasparde était une aïeule qui jadis vendait, « sans respect de ses droits féodaux, une vieille tour qui les établissait sur toute la contrée voisine ».

Aussi, depuis longtemps, le portrait de la sacrilège était dans la grande salle d'en bas, retourné contre le mur. Jadis, à Venise, on avait de même recouvert d'un voile noir l'image de Marino Faliero.

Tout l'orgueil de sa race secouait la vieille marquise de Virieu quand elle rappelait le privilège que les dames de sa maison partageaient avec les princesses souveraines d'entrer à la Chartreuse de la Sylve bénite. Il lui semblait encore entendre claquer le fouet de son postillon, la première fois que son carrosse pénétra à travers les cours du monastère. Ce droit datait de loin. C'était vers l'an mil que les Virieu avaient été pour cette Chartreuse, bâtie près de leurs terres, des bienfaiteurs insignes!

III

Quelle vieille race que cette race que Henry allait démocratiser par sensibilité! Comme la vertu, la sensibilité alors était un trait d'union entre l'ancien régime qui s'effondrait et la Révolution qui se préparait.

On faisait de l'industrie, du commerce, parce qu'on était homme sensible.

Le marquis de La Fayette donnait son nom à la gaze Marquis. M. de Villeroi établissait à Sceaux une fabrique de porcelaines. Depuis que le Roi s'était promené avec une fleur de pomme de terre à la boutonnière, une foule de gens, qui ignoraient comment se semait le blé, raisonnaient agriculture.

Henry, à son tour, rêvait l'exploitation industrielle de lignites qu'il savait exister dans son voisinage. C'était à bon marché un chauffage pour les déshérités, et dans un avenir prochain, c'étaient autour de Pupetières d'innombrables usines enrichissant toute la contrée.

Une des plus curieuses illusions d'alors se retrouve dans ces programmes, où le genre humain, selon le mot d'un homme d'esprit, devait se prêter à toutes les fantaisies de ses bienfaiteurs.

Ces illusions cependant firent des premiers moments

que Henry et sa femme passèrent à Pupetières le seul temps vraiment heureux de leur vie. Ces jours-là s'enfuirent bien vite. La rapidité avec laquelle certaines heures s'envolent n'est-elle pas la seule preuve qu'elles ont été heureuses?

Mais, comme Henry, on s'en aperçoit d'ordinaire quand ce bonheur est déjà loin. Les événements qui se pressaient lui faisaient remettre à des temps meilleurs l'entreprise projetée. De centre industriel qu'il devait devenir, Pupetières n'était bientôt plus que le centre d'une action politique.

Dès que l'on avait su Virieu revenu en Dauphiné, les hommes qu'un même désir, qu'une même pensée animaient, et à qui, jusque-là, un chef avait manqué, étaient accourus autour de lui. C'était le comte de Morges, qui devait présider à Vizille. C'était le marquis de La Blache, que son procès avec Beaumarchais avait déjà rendu célèbre (1). C'était le marquis d'Agoult, dont le nom allait se trouver si fort mêlé aux premières phases de la Révolution. C'était encore le chevalier de Murinais, le futur déporté de Sinnamari. C'étaient enfin le chevalier du Bouchage, le comte d'Albon, M. de Chaléon, et tant d'autres gentilshommes, tous avides de luttes et de libertés. Mais l'homme que l'on voyait le plus souvent et le mieux accueilli à Pupetières était l'avocat Mounier. Henry devinait l'heure venue où les hommes sans nom allaient prendre leur revanche de ceux à qui le nom,

(1) A propos de l'héritage de Pâris-Duverney.

jusque-là, avait suffi. De leur premier et commun enthousiasme pour le renouveau qui se préparait, data entre Henry et Mounier une intimité que devait rendre presque fraternelle leur commune défaite.

Fils d'un commerçant de Grenoble, Mounier avait alors vingt-huit ans. Il était plein de feu, mais non point fanatique, comme devait l'être Barnave. Révolutionnaire inconscient encore, nourri du *Contrat social,* et rêveur comme Rousseau, il allait mettre son ardeur au service d'idées brillantes, mais stagnantes.

La loyauté de Mounier, même lorsqu'il se trompa, fut absolue. On peut le définir : une sorte d'alchimiste politique, qui crut avoir trouvé dans la Constitution anglaise la pierre philosophale, et s'entêta à en doter la France.

C'est sur ce terrain que s'étaient rencontrés Virieu et Mounier. Bientôt tout allait devenir commun entre les deux amis. Mais en attendant qu'on les vît à Paris se dévouer à leurs utopies de monarchie libérale, ils partageaient, à Grenoble, une même reconnaissance vis-à-vis du Roi « restaurateur de leurs libertés »... et une même indépendance envers le Parlement.

Depuis que leurs espérances se réalisaient sous la forme de l'assemblée tant désirée, le Parlement n'était plus, pour le gentilhomme et pour l'avocat, que le cheval de renfort arrivé au sommet de la côte, et bon à dételer.

Grâce à leur influence, et malgré l'opposition du Parlement, une première réunion préparatoire des trois ordres s'assemblait à Grenoble.

« Oui, mon cher, cela est, quoique cela soit incroyable, écrivait à Virieu l'un de ses amis... Nous venons d'avoir une réunion préparatoire à notre fameuse assemblée. Tout le monde s'embrassait en entrant... tout le monde se querellait en sortant. C'est une question de fauteuil qui a failli rendre à jamais inutiles nos conspirations, la tienne, celle de Mounier, la mienne, celles enfin de tant de braves gens.

« ..... Dans notre pays, nous ne badinons pas avec les préséances, et les têtes s'échauffent quand il s'agit de fauteuil. Si jamais la guerre éclate ici, ce sera pour un fauteuil ou pour une loge à la Comédie..... »

On ne pouvait mieux dire, car c'était une loge à la Comédie de Grenoble qui, précisément alors, donnait Barnave à la Révolution.

Barnave avait pour père un procureur au Parlement dauphinois, et pour mère une fille de petite noblesse qui regrettait ses tourelles. Toutes les rages envieuses de Mme Roland se retrouvaient chez Mme Barnave. Elles n'attendaient qu'un prétexte pour éclater, lorsque, certain soir, M. le duc de Clermont-Tonnerre le leur fournit maladroitement. Un privilège de sa charge de sous-gouverneur de la province était de disposer à son gré de toutes les loges au théâtre. Or, comme ce soir-là une de ses amies arrivée en retard n'en trouvait plus, le duc fit prier le procureur et la procureuse Barnave de quitter la loge qu'ils occupaient.

Protestations d'un côté, colères de l'autre, scandale enfin, qui faisait du jeune Barnave un révolté prêt à

prendre désormais, contre la Cour et les courtisans, le parti de quiconque s'insurgerait. Le Parlement s'insurgeait, Barnave s'insurgea.

La rébellion de ces Parlements, qui si fort ébranlaient le pouvoir royal, depuis l'avènement de Louis XVI, était bien ce que les marins, avant les grands coups de vent, appellent « fleurs de tempête ». Si Maupeou, en effet, comme il le disait, « avait retiré la couronne du greffe », elle s'y retrouvait plus que jamais engagée. Mais parmi ces Parlements révoltés pas un n'égalait en insolence le Parlement de Grenoble. Il exigeait d'autant plus qu'on lui cédait davantage.

Bien qu'il eût obtenu l'ajournement des Assemblées provinciales en Dauphiné, il ne désarmait pas, cassant les édits, renvoyant les lettres patentes, et bravant non seulement les convenances, mais la saine raison.

Lorsque Noé s'en fut pris au fruit de la vigne, il en oublia la feuille, dit-on. Messieurs du Parlement, grisés de leurs succès, firent comme lui et oublièrent toute pudeur. Ils l'oublièrent si bien que, le 21 avril 1788, on leur voyait prendre un arrêté par lequel ils menaçaient « de séparer le Dauphiné de la France »..

Les gens de sang-froid qui avaient perdu leur temps à raisonner Messieurs du Parlement finirent par s'alarmer de tant d'outrecuidance.

Il n'était que temps d'aviser si l'on ne voulait voir la Cour revenir d'une façon absolue sur ses concessions. Courir à Versailles semblait donc le seul moyen de sauver ce que le langage emphatique du temps appelait la « liberté naissante ».

Le commun péril groupa autour de Henry tous les dissidents. On le chargea de porter à Paris un mémoire qui présenterait les choses sous leur vrai jour, et réclamerait malgré tout l'exécution des promesses royales. MM. de La Blache et de Viennois s'offrirent pour l'accompagner. Tous trois partirent au commencement du printemps 1788. Mme de Rohan avait voulu que Henry lui ramenât sa femme.

La jeune femme s'en allait triste, convaincue qu'elle laissait à Pupetières ses derniers jours heureux, car il y a des moments où il semble que l'on voit venir la douleur. Henry, au contraire, convaincu qu'entre la province et la Cour son intervention serait heureuse, saisissait joyeusement l'occasion de jouer enfin un rôle encore cette fois bienfaisant... « Les poètes, écrivait-il, ont peint l'occasion comme une femme chevelue sur le devant de la tête et chauve par derrière; hâtons-nous. Une fois échappée, on ne la saisit plus. »

Comme l'a dit Talleyrand, « l'occasion a parfois un faux chignon ».

CHAPITRE VI

Retour à Paris. — Esprit frondeur de l'hôtel de Rohan. — Animosité contre le ministre Brienne. — Prophétie du duc de Rohan à Henry. — « Que voulez-vous qu'on dise à ces animaux-là ? » — Julie. — Cavalière façon dont sont accueillies les réclamations des Dauphinois. — La journée des Tuiles. — Les citoyennes de Grenoble et leurs terribles menaces. — Brienne capitule. — Promesse des États généraux. — Lettres de la duchesse et de Henry à Marie-Antoinette. — L'acteur Dugazon et Mme de Polignac. — Le petit Dauphin malade — Une future gouvernante des Enfants de France.

I

Lorsque, de loin, on aperçoit Paris, c'est au-dessus de la grande ville une sorte de buée, dont émergent clochers, tours et monuments. Lourd brouillard que l'on dirait l'évaporation des sueurs de tout un peuple, et que le vent accumule ou chasse, pour faire, à son gré, un jour radieux ou un jour d'orage.

De même, en 1788, se condensaient sur Paris, comme d'épaisses brumes, toutes les revendications de la France, et le vent menaçait de les faire crever en tempête.

Sa correspondance avec la duchesse de Rohan avait laissé Henry mal informé de l'acuité de la crise Il

trouvait en pleine révolte des gens qu'il ne croyait encore qu'à une opposition badine. Si, à l'hôtel de Rohan, on ne se faisait pas ouvertement le complice de la rue, si l'on n'y incriminait pas absolument l'ancien ordre de choses, on ne l'y défendait pas non plus. L'indulgence pour les attaques dont la Cour était l'objet trahissait même une joie mal contenue.

La nomination de Loménie de Brienne au poste de premier ministre avait achevé d'irriter la duchesse de Rohan. Elle s'en prenait de ce choix à la Reine comme d'un attentat à la Monarchie.

Nommer premier ministre un archevêque qui ne croyait pas en Dieu, un académicien qui ne savait pas écrire, un financier qui s'était ruiné, paraissait à la duchesse une monstruosité. La Reine seule avait pu imposer au Roi cette *prêtraille* dont il s'était si fort défendu (1).

Quant à son mari, si indulgent d'ordinaire, il montrait contre Brienne une irritation dont jamais on n'aurait soupçonné le bon duc.

C'est que jamais lui non plus n'aurait soupçonné que l'on osât toucher aux franchises de cette Bretagne dont il portait le nom, dont il avait fait sa patronne.

Or Brienne venait précisément de jeter à la Bastille douze députés bretons. Comme Henry, ceux-là étaient venus revendiquer les privilèges imprescrip-

(1) Le Roi, très opposé à la nomination de Brienne, puis à celle de Necker, avait dit : « Ils ne me feront prendre ni cette *prêtraille* ni cette *neckraille.* » Voir les deux très intéressants volumes des *Mémoires de M. le duc des Cars...*

tibles de leur province. Comme eux, Henry devait « être embastillé »...

« Vous ne pouvez manquer de l'être, répétait sans cesse le duc à Virieu.

« ... Savez-vous, d'ailleurs, comment ce maudit archevêque recevait l'autre jour une députation venue de Rennes pour réclamer nos gens prisonniers? Eh bien! il s'est permis de leur répondre :

« Vos compatriotes sont, il est vrai, messieurs, à la « Bastille, mais tenez-vous pour assurés qu'on les y « traite avec toute la distinction possible. »

« Sur cela un de mes Bretons a répliqué que ce n'étaient point des égards, mais la liberté des prisonniers qu'ils étaient venus réclamer... Tout aussitôt, M. l'archevêque s'est retourné vers son secrétaire et s'est écrié tout haut :

« Que voulez-vous qu'on réponde à des animaux de « cette espèce-là?... »

Rien n'était pour calmer l'indignation dont retentissait le cabinet du duc de Rohan, quand il redisait cette histoire que je retrouve dans les notes de Virieu. Il prenait la ville et la Cour à témoin des insolences de Brienne, et il n'était guère que la femme de Henry pour lui faire entendre raison. Si bien qu'à l'hôtel de Rohan, on ne l'appelait plus que « Julie ».

Cette réminiscence de l'antique était au goût du jour. Julie n'avait-elle pas empêché la guerre d'éclater entre Jules César son père et Pompée son mari? Au point où en étaient les choses rue de Varenne, le rôle de pacificateur que, d'un commun accord, on avait

dévolu à la petite comtesse de Virieu, menaçait de n'être pas une sinécure.

La duchesse, en effet, n'approuvait pas le ton des réclamations qu'apportait Henry. Ce ton lui semblait d'une suffisance déplacée, et les justifications de Virieu n'étaient pas pour la faire changer d'opinion. Ces Dauphinois semblaient à Mme de Rohan prêts à dépasser toute mesure.

C'était vrai.

Tout à son rôle, Henry envoyait, quelques jours plus tard, à M. de Brienne, l'adresse qu'avait signée en masse toute la noblesse dauphinoise. Il accompagnait cette lettre d'un mémoire dont la prolixité lui semblait irrésistible.

Une semaine se passe. Une autre encore, et pas de réponse. Il faut l'aller chercher. Henry part pour Jardy. C'était un vieux prieuré, tout proche de Ville-d'Avray, où M. l'archevêque de Sens allait, à défaut d'inspirations religieuses, chercher des inspirations politiques.

Mais, à son grand étonnement, Henry trouvait porte close, et le voilà qui, sans prendre même le temps de retourner à Paris, se met à traduire son dépit dans cette lettre :

« Imagine que je suis dans ma voiture à la porte de Jardy, que j'y suis à attendre qu'il plaise à M. l'archevêque de me recevoir. J'enrage de cette station. Enfin, pour remplir le vide, je prends mon écritoire et te dédie, ainsi qu'à la patrie, le fruit de mon oisiveté.

« J'ai cru devoir accompagner d'un mémoire la lettre dont vous m'aviez chargé. Dans ce mémoire, j'ai exposé la vigueur, la ténacité de notre peuple, ainsi que les motifs qui mettent en mouvement notre pays de Grenoble... Puis j'ai insisté sur l'intérêt qu'a le Roi à ne pas revenir sur sa parole engagée au maintien de notre assemblée.

« Enfin j'ai affirmé, — car il importe que Sa Majesté n'en ignore, — que je parlais au nom de tout ce qui pense dans notre province... Il est temps que l'on compte avec nous. »

. . . .

Or, c'était précisément à quoi Brienne ne semblait pas disposé. Il ne daigna même pas soumettre au Roi le mémoire de Virieu. L'indignation du duc de Rohan s'en accrut... « Quand il emprisonne, s'écriait-il, il se croit Richelieu; quand il trompe, il se croit Mazarin... »

Encore, si Mazarin se fût excusé! mais non. Lorsque, à quelques jours de là, Henry parvenait enfin à joindre l'archevêque de Sens, c'était pour recevoir de lui une leçon fort sèche de savoir-vivre. Après avoir traité l'adresse des Dauphinois de « lettre décachetée... » : « Vous ne pouvez vous étonner que dans les conditions où vous présentiez cette lettre, ajoutait Brienne, le Roi n'ait pas daigné la recevoir. Elle semble, d'ailleurs, avoir été écrite au nom de la noblesse. Or, la noblesse ne s'est pas réunie, et n'aurait pu le faire sans la permission du Roi... »

L'assemblée de Vizille allait démontrer à l'imper-

tinent ministre que la chose cependant se pouvait faire.

II

Une simple fin de non-recevoir avait donc débarrassé l'archevêque de Sens des importunités de Virieu. Il s'imaginait avec la même légèreté que quelques édits le débarrasseraient des importunités de tous les parlements de France.

Quoi de plus simple, en effet, que d'instituer, au moyen de ces édits, une sorte de conseil supérieur d'enregistrement? Quelques maréchaux de France, quelques prélats, quelques princes du sang, y tiendraient l'emploi de présidents ou de conseillers, et, avec eux, il ne serait plus à craindre désormais que les volontés du Roi rencontrassent la moindre résistance.

Telle était du moins la pensée de l'archevêque-ministre, lorsque, au commencement de mai 1788, il proclamait cette législation nouvelle et l'envoyait à la sanction de tous les parlements.

D'un bout à l'autre de la France, ce fut une protestation indignée. A la voix de d'Epreménil, tous les robins s'insurgèrent. Les hommes de bonne foi eux-mêmes, qui, comme Virieu, s'étaient déclarés satisfaits par les premières concessions de la Cour, se ralliaient aussitôt à une résistance que Brienne venait de placer si maladroitement sur le terrain du droit.

Publiés à Grenoble, et tout de suite commentés par Barnave dans une brochure incendiaire, les édits avaient, sans distinction de rang et d'opinion, ameuté la ville entière. Les magistrats exilés dans leurs terres par une lettre de cachet étaient ramenés en triomphe L'émeute s'attaquait pour la première fois à l'autorité du Roi. Une grêle de tuiles écrasait ses troupes. A grand'peine, M. de Clermont-Tonnerre échappait à la corde qui déjà le suspendait au lustre de son salon. Le pillage du palais du gouverneur, la mise en déroute de ses soldats préludaient aux scènes hideuses qui, bientôt, allaient se jouer par toute la France.

Paris et Versailles apprenaient avec stupeur la nouvelle de cette première émeute, et, il faut l'avouer, Henry s'en faisait un peu trop le porte-parole auprès de M. de Brienne.

Après avoir protesté contre le coup d'État projeté par le ministre, et, plus encore, contre l'ostracisme dans lequel étaient tenus les députés dauphinois, Virieu risquait cette phrase singulièrement audacieuse :

« Le Roi n'a pas le droit de se refuser à recevoir les représentants de ses sujets. . la justice non moins que l'obéissance sont les termes d'un contrat réciproque qui unit ceux-ci à leur souverain... »

Versailles n'avait jamais entendu un pareil langage. Toute la Révolution allait découler de cette théorie à laquelle le Dauphiné applaudissait frénétiquement.

Barnave et Mounier la commentaient. Elle servait aux paraphrases du clergé. Les bourgeois en faisaient leur mot d'ordre.

« Nos têtes, s'écriaient les parlementaires, sont à vous, Sire, mais nos lois nous sont plus chères que nos têtes. » Enfin, intervenant dans la lutte, les citoyennes de Grenoble répondaient aux édits par cet héroïque défi :

« Dans la consternation où nous jettent vos projets, Sire, il pourrait arriver que nous ne voulussions plus donner de citoyens à l'État... Nous nous y prêtons de bonne grâce (*sic*) sous un gouvernement sage et heureux. Mais pour donner l'existence à des êtres voués au despotisme, il n'est aucune tentation qui en vienne à bout (1) ! ». . . . .

. . . .

L'histoire ne dit pas si quelque aimable conseiller, intéressé à la question, avait ici tenu la plume. Elle ne dit pas non plus comment Louis XVI accueillit une menace qui, bien sûr, eût mis le Béarnais en déroute. Il est certain qu'il en fut ainsi pour Brienne. Il capitula, et les quatre consuls (2) de Grenoble, qu'il avait mandés à Versailles, emportèrent non seulement le pardon de la journée des Tuiles, mais cinquante mille écus pour payer les frais de la guerre.

Virieu exultait ; sa victoire sur Brienne l'honorait à Grenoble, le justifiait à l'hôtel de Rohan, le rendait célèbre à Paris. Bretons et Dauphinois réclamant leurs États particuliers devenaient de vrais pré-

(1) Voir Bibliothèque de Grenoble. — Recueil.

(2) Par une singulière appellation, les échevins de Grenoble portaient le nom de consuls.

curseurs. Les États de province appelaient les États généraux. Le mot échappé inconsciemment au plus remuant des conseillers clercs du Parlement de Paris, l'abbé Sabathier, avait bondi du palais dans la rue, de la rue à la caserne, pour revenir comme une sommation à Versailles (1).

Ceux qui l'avaient provoqué devenaient les héros du jour. Curieux, indiscrets, politiques, affluaient rue de Varenne. On voulait voir Henry, lui demander le détail « de la révolution dauphinoise », comme on disait. Madame Victoire l'appelait à Bellevue, et l'accueil qu'y trouvait Virieu était pour le confirmer dans l'idée qu'avec de l'audace on pouvait avoir raison des résistances, comme des mauvais vouloirs de la Cour.

III

Triste temps, où il suffisait de maudire pour séduire. Henry retrouvait à Bellevue les défenseurs des parlements et les ennemis de la Reine, groupés dans

(1) Un conseiller clerc, l'abbé Sabathier, se levant tout à coup au milieu d'une discussion où les états de finance avaient été réclamés, s'était écrié : « Mais ce ne sont pas ces états-là qu'il nous faut, ce sont les États généraux. »

Et voilà le jeu de mots qui fut en quelque sorte le point de départ de la Révolution.

une même implacable opposition. Les récriminations de Mesdames contre leur nièce passaient maintenant toute mesure. C'étaient sans cesse des scènes comme celle qui éclatait le jour où, ulcérée de quelque nouvelle injure, Marie-Antoinette laissait échapper ce mot : « Ces indignes Français »...

« Dites : Ces Français indignés », avait aussitôt repris Madame Adélaïde...

Ah! que ce mot, rapporté par Gouverneur Morris, dut lourdement peser plus tard sur le cœur de la princesse (1) !

Mais tant d'injustice envers la Reine n'était pas seulement l'uniforme de Bellevue. Tandis que les grandes dames y arboraient les rubans « couleur cardinal sur la paille », les femmes du peuple coiffaient dans la rue le « bonnet à la révolte », et chacun proclamait son droit de contrôle, de critique ou de conseil.

Certaines grandes dames, comme la duchesse de Rohan, par exemple, allaient même jusqu'à s'arroger tous ces droits à la fois.

« Ah! Madame, écrivait la duchesse à la Reine, à la fin de juin 1788, au nom de votre gloire, au nom du sentiment que Votre Majesté avait inspiré, et qu'Elle retrouvera dans le cœur de tous les Français, faites cesser les calamités générales.

« ... On vous impute les angoisses de tout un peuple. Peut-être la Reine ne sent-elle pas toute l'importance

(1) « ... *The diary and letters of Gouverneur Morris, minister of the United States to France...* » V. I, p. 74.

du rôle qu'elle pourrait remplir. Peut-être son influence sur le Roi a-t-elle été funeste à sa gloire !...

« De quel bonheur je jouirais, s'il en était autrement, si, au lieu d'entendre accuser la Reine, j'entendais dire : Elle a été frappée de nos maux... Elle a sauvé l'État... »

Je retrouve dans les papiers de Virieu cette lettre où le respect de la forme parvient à peine à masquer l'acrimonie du fond. Hélas! l'esprit frondeur qu'elle reflète se condensait à ce point dans l'entourage de Mesdames, que les instincts libéraux de Henry y puisaient une sève nouvelle. Lui aussi s'avisait de donner des conseils à la Reine, de répartir les responsabilités, et enfin d'en arriver presque à la menace.

« On trompe, écrit-il, Votre Majesté... ; la Cour se plaît à braver, à exaspérer l'opinion...

« L'opposition à ses plans est universelle... Le mécontentement des provinces, et la fermentation des têtes, est porté au plus haut degré... Un désespoir général dévore tous les cœurs... On ne s'occupe plus que des moyens de résister...

« Et tout cela, on en fait remonter bien haut la responsabilité. »

A faire de la politiqne, on peut ainsi avoir les audaces chagrines de la vieillesse, sans qu'elles trouvent leur excuse dans l'expérience.

Il n'en était pas moins douloureux pour la Reine de sentir les aspirations de la France nouvelle si absolument à l'unisson avec les regrets de la vieille France. Grandes et petites choses, tout alors était aquilon à la

malheureuse souveraine. On lui reprochait autant sa simplicité adorable que son luxe; ses jardins, que sa politique. Mais, par-dessus tout, ses amitiés lui étaient imputées à crime. Ici encore, Mme de Rohan se montrait impitoyable, car la duchesse appartenait à cette école qui entend imposer au cœur lui-même les lois de l'étiquette. Et ces intimités imaginées par la Reine, où toute femme devait avoir une inséparable qu'elle appelait... « ma toute belle..., mon cœur... », révoltaient l'austère grande dame. Il lui déplaisait par-dessus tout de voir... « Monseigneur le Dauphin parmi ces alanguissements ». Moins que personne, Mme de Polignac semblait, à la duchesse, appelée à élever un Roi de France; d'ailleurs, pourquoi cette petite comtesse de Polignac avait-elle remplacé une princesse de Rohan-Guéménée?

Henry, il faut le dire, dans sa rudesse campagnarde, partageait le sentiment de Mme de Rohan. Et peut-être ne se fût-il pas étonné des applaudissements qui, certain soir, saluèrent l'acteur Dugazon, lorsque, dans un rôle risqué, il substituait le nom de *Polignaqui* à celui de *Galigaï*...

Les favorites des Reines, en France, eurent toujours la triste fortune d'exaspérer le peuple.

Mais qui dirait pourquoi le pauvre petit Dauphin malade (1) s'associait contre sa gouvernante aux haines d'un parterre grossier?

(1) Louis-Joseph-Xavier-François, né à Versailles le 22 octobre 1781, mort à Meudon le 4 juin 1789.

... « Sortez, disait-il sans cesse à Mme de Polignac, sortez, duchesse, vos parfums m'incommodent... »

Ni les prières de sa mère, ni les plus tendres soins de sa gouvernante, ne venaient à bout des répugnances de l'enfant.

Il en était des dévouements près de lui comme de tous les dévouements près de la monarchie condamnée. Il fallait, maintenant, qu'ils eussent reçu la rude trempe du malheur.

C'était bien près de Henry qu'un autre Dauphin devait trouver le cœur capable de se hausser à la taille des épreuves effroyables qui menaçaient.

Depuis bien longtemps, la marquise de Tourzel, la tante de Henry de Virieu, vivait loin de la Cour. Chose bien rare, ses vertus n'y avaient point été oubliées. Vingt ans s'étaient passés depuis que nous l'avons laissée aux premières pages de ce récit, consolant sa belle-sœur, la mère de Henry. La marquise, depuis lors, était devenue veuve.

M. de Tourzel, emporté par son cheval, pendant une chasse à Fontainebleau, s'était brisé la tête, sous les yeux du Roi (1). Cinq enfants à élever n'avaient pu faire diversion à sa douleur de veuve. Mais ils avaient révélé ce que ce cœur de femme et de mère con-

(1) Comme grand prévôt de France, le marquis de Tourzel se trouvait avec le Roi à Fontainebleau au mois de novembre 1786, lorsque son cheval, s'étant emporté sous les futaies pendant une chasse à courre, lui brisa la tête contre une branche d'arbre.

tenait de tact exquis pour l'éducation la plus haute (1). Aussi, dès l'heure où les douloureuses impatiences de l'enfant, où les rages insensées du peuple semblèrent imposer le départ de Mme de Polignac à la Reine, celle-ci songea-t-elle à appeler à son aide la marquise de Tourzel.

Voilà pourquoi, quelques mois plus tard, rappelée de son château de Sourches, où elle était toute à sa famille et à ses pauvres, la tante de Henry entendait Marie-Antoinette lui dire :

« ... J'avais, madame, confié mes enfants à l'amitié... aujourd'hui, je les confie à la vertu... »

(1) Les cinq enfants de Mme de Tourzel ont été :
La duchesse de Charost,
La comtesse François de Sainte-Aldegonde,
La comtesse Louis de Sainte-Aldegonde,
La comtesse de Béarn (Pauline, dont il sera question dans la suite du récit),
Et Charles-Louis-Yves du Bouchet de Sourches, deuxième marquis de Tourzel et dernier grand prévôt de France.

CHAPITRE VII

Les pèlerins de Vizille. — Nouvelles entrevues de Henry et de Brienne. — Comment la réunion de Vizille devint possible. — Influence de la santé de Brienne sur la Révolution. — États de Vizille. — Chute de Brienne. — Retour de Necker aux affaires en septembre 1788. — Le marquis de Condorcet et le conte bleu. — Lettre de Henry à propos de M. de Lamoignon. — Épitaphe de deux ministres. — Les États de Romans. — Henry nommé député aux États généraux. — Querelles en Dauphiné. — L'archevêque d'Embrun et le comte de La Blache. — Maladie de la comtesse de Virieu. — Tristes pressentiments.

I

Le 21 juillet 1788, la belle route ombragée qui mène de Grenoble à Vizille était sillonnée de gens cheminant à pied, à cheval, en carrosse. Gens poudrés, gens en soutane, gens en habit de droguet qui, le bréviaire sous le bras, la canne à la main, ou l'épée en verrouil, s'acheminaient joyeusement vers la demeure de Lesdiguières.

Claude Perrier y avait succédé au connétable, et les lambris des grandes salles abritaient maintenant, au lieu de hallebardiers, une armée d'ouvriers qui fabriquaient des toiles peintes.

Bigarrée jusque-là de sentiments, autant qu'elle

l'était aujourd'hui de costumes, la foule, sous le beau soleil qui luisait, semblait n'avoir qu'une âme. Il n'était pas jusqu'aux soldats échelonnés le long de la route qui ne partageassent l'universelle allégresse.

C'est ainsi que se dissipait un nuage qu'à Versailles on avait vu tout à coup naître et devenir étrangement menaçant. C'était Henry de Virieu qui, inconsciemment, avait détourné la foudre. Voici ce qui s'était passé :

Tandis qu'à Jardy, Brienne enguirlandait les consuls de Grenoble, les choses ne faisaient qu'empirer en Dauphiné.

Le 7 juin, la journée des Tuiles avait vu la déroute des troupes et de l'autorité royale. Enivrés de leur succès, les vainqueurs aussitôt décrétaient une réunion solennelle des trois ordres de leur province, dût-on se passer de toute autorisation. La révolte devenait flagrante. Brienne répondait à la provocation en révoquant M. de Clermont-Tonnerre et en le remplaçant en Dauphiné par un véritable homme de guerre, M. le maréchal de Vaux.

L'arrivée du vieux soldat était l'éloquent commentaire de ce mot qui avait échappé au ministre : « Je suis prêt à tout, même à la guerre civile. »

Mais les idées passent à travers les frontières les mieux gardées, comme à travers les forêts de baïonnettes. Celles du maréchal de Vaux n'avaient pu empêcher les convocations pour l'assemblée, dont je parlais tout à l'heure, de pleuvoir dans les gentilhommières du Dauphiné, de s'afficher à la porte des églises,

et de s'encadrer dans les officines de toute la basoche grenobloise.

La colère de Brienne, « son humeur », comme l'écrivait Henry, ne connut plus de bornes, quand le ministre apprit l'inutilité de ses menaces.

« Le sang brûlé et rongé par un mal interne qui le dévorait, il avait des accès d'irritation folle. » On pouvait donc s'attendre à tout. Quand même, Henry n'hésita pas.

Le 5 juillet, je le retrouve chez Brienne, lui parlant — c'est Henry lui-même qui le raconte — « de l'effervescence populaire prête à se porter aux dernières extrémités ».

Entre les deux interlocuteurs, le dialogue montait de ton. Plus Virieu suppliait le ministre « de ne pas rompre le projet »... plus Brienne s'exaspérait. Il finit enfin par s'écrier :

« Non, jamais M. le maréchal de Vaux ne souffrira que cette assemblée dont vous me menacez se tienne à Grenoble. » . . . .

. . . .

Sans se douter du parti qu'on allait tirer de la réponse du ministre, Henry l'avait fidèlement transmise à ses amis.

Qui donc épilogua sur les mots, et découvrit que ce qui n'était pas permis à Grenoble pourrait l'être à Vizille? C'est ce que je ne saurais dire. Mais M. le maréchal de Vaux lui-même sembla se ranger à cet avis.

Lui aussi jouait sur les mots. Si, montrant les

fusils de ses soldats, il avait parlé « de dix mille verrous pour fermer les portes de l'hôtel de ville de Grenoble », il n'avait pas parlé des portes du château de Vizille.

Quelques gentilshommes, d'ailleurs, lui disaient leur parole d'honneur engagée.

« Parole de gentilhomme, répondait aussitôt le maréchal, doit se tenir, fût-ce à la bouche du canon... » Et en même temps, il écrivait à Brienne « que le seul service qui lui restât à rendre était de régulariser une assemblée impossible à empêcher désormais »...

Voilà comment tant d'honnêtes gens furent d'accord pour renverser tranquillement à Vizille toutes les bases sur lesquelles la monarchie reposait depuis des siècles.

II

Faut-il redire les revendications discutées dans cette journée fameuse? C'était l'éligibilité de toutes les fonctions, la double représentation du Tiers, le vote par tête, l'établissement de l'impôt par les États... Tout cela était voté en une séance, qui, commencée à huit heures du matin, finissait à minuit.

De fraternelles agapes, auxquelles prirent part plus de quatre cents convives, avaient été préparées par Claude Perrier. « Et pendant que chaque vote était enre-

gistré, dit un récit du temps, ces hommes sensibles parcouraient, enlacés dans la plus douce intimité, la demeure du connétable... Mêlés sous les ombrages, leurs conversations animées reflétaient les grands intérêts dont ils étaient occupés, et les plus douces espérances s'offraient à leur patriotisme sincère... »

Déjà, la Révolution marquait ces goûts champêtres qu'elle devait afficher dans ses plus mauvais jours. Mais, ridicule seulement au pied des Alpes, ce lyrisme pastoral revêtait à Paris le caractère d'une véritable révolte.

Henry l'avait compris. Convoqué des premiers, puis nommé procureur-syndic (secrétaire) de l'assemblée, il demeura à Paris... « Mon père, a écrit Mlle de Virieu, se serait à jamais repenti d'avoir participé à cette violente atteinte au pouvoir royal, lui qui le respectait au point de donner plus tard sa vie pour lui... »

Mais tandis que les grandes pensées, les abnégations héroïques de ce cœur sont demeurées voilées jusqu'ici, ses mobiles d'alors ont été injustement travestis. Le vulgaire, qui rabaisse ce qu'il n'entend pas, ne pouvait saisir cet alliage d'infini respect envers le pouvoir royal et d'ardeurs généreuses pour la liberté.

Fort surpris eussent été ceux qui allaient le rendre solidaire de toutes les destructions, de voir Virieu se rendre, au lendemain de Vizille, chez le premier ministre et lui avouer — ce sont ses propres paroles — « que les Dauphinois perdaient toute mesure... ».

Mais, en vérité, qu'eussent gagné ces révoltés à

obéir? A l'heure où Henry faisait ainsi en quelque sorte amende honorable en leur nom, quel n'était pas son étonnement de trouver M. l'archevêque de Sens « dans des dispositions absolument contraires, dit-il, à celles où je l'avais laissé quelques jours auparavant... »! Non seulement il n'était plus question de répression, mais Brienne montrait à Henry un arrêté du Conseil portant que le Roi convoquait pour le 29 août, à Romans, une assemblée qui aurait à statuer sur les questions soulevées à Vizille.

Ame pusillanime autant qu'obstinée, avançant sans prudence, reculant sans honneur, Brienne, pour demeurer ministre, sacrifiait aujourd'hui son opinion première avec la même désinvolture qui, hier, lui faisait risquer sa vie.

Lorsque ses ennemis avaient effrayé Louis XVI sur le danger de travailler avec un ministre atteint, comme l'était l'archevêque, d'une dartre vive, Brienne mandait aussitôt Barthès, son médecin.

« — Il faut que vous me guérissiez en vingt-quatre heures.

« — Mais je puis vous tuer, répondait Barthès, si je fais rentrer votre mal...

« — N'importe, je le veux... »

Et ainsi fut fait.

Il est des fatalités historiques impossibles à méconnaître. Les ravages concentrés d'une effroyable humeur contribuèrent à rendre Brienne le plus détestable des ministres. Peut-être y a-t-il là une des mille causes secrètes de la Révolution.

Les remèdes employés à sauver le pays ne servaient, de même, qu'à exaspérer ses maux. La permission donnée aux Dauphinois de se réunir à Romans, loin de calmer leur effervescence, ne faisait que l'aviver. Cette fois encore Henry ne quitta pas Paris. Cela heureusement pour lui. Les discussions préliminaires furent en effet si violentes que l'arrestation de Mounier et de quelques-uns de ses amis était décidée dès avant l'ouverture de l'assemblée.

La chute de Brienne les sauva et en même temps donna lieu à un de ces spectacles tragiques et grotesques qui marquent le début de toute révolution.

On habilla un mannequin d'une robe d'évêque et on le traîna à travers les rues de Paris. Puis le mannequin fut jugé, condamné et brûlé parmi des hurlements qui eurent leurs joyeux échos en province.

Mounier trouva dans la chute du ministre un nouveau prétexte de triomphe. On fêta le grand homme, comme s'il eût, à lui seul, terrassé l'archevêque. A son auréole d'incorruptible patriote, s'ajoutait celle du martyr qu'il avait pensé devenir. Cette fois, c'en était fini des dernières résistances de la Cour. La glissade s'accentuait, pour devenir bientôt vertigineuse, et la *neckraille,* comme disait Louis XVI, devait être aussi impuissante à enrayer à la descente que la « *prêtraille* »...

Malgré les répugnances, les colères même du Roi, Necker rentrait en charge aux acclamations de toute

la France. Et il faut avouer que l'encens dont on enveloppait le Genevois était pour l'empêcher de voir l'abîme où il courait avec l'État.

« Jouissez de votre gloire, ô vous qui avez toujours eu l'opinion pour guide », s'écriait Mounier... et l'opinion, par la bouche de M. de Crillon, répondait :

« ... Si l'univers et moi professions un sentiment et que M. Necker en professât un autre, je serais aussitôt convaincu que l'univers et moi, nous nous trompons... »

. . . .

La duchesse de Rohan marchait à la tête de ce parti pour qui l'admiration du contrôleur général était un mot d'ordre. Son culte pour Necker datait de la publication du fameux compte rendu de 1781. Et l'enthousiasme de Henry pour ce fameux « conte bleu », — comme disait le marquis de Condorcet, à qui la couleur du papier qui recouvrait le factum avait suggéré ce facile bon mot, — ne le cédait en rien à celui de Mme de Rohan.

Ce qui déchaînait la verve du marquis de Condorcet était précisément ce qui ajoutait à la tendre dévotion de l'hôtel de Rohan pour Necker et pour sa femme.

« Leurs mœurs étaient pures », si pures, qu'en plein Paris du dix-huitième siècle, leur ménage était, au dire de Sainte-Beuve, « un autel dressé au bon et pudique mariage »...

Mme Necker avait fondé à Paris un hôpital en opposition à celui que la Reine entretenait à Versailles.

Et tous les ans, les dépenses de la bonne œuvre s'étalaient dans un compte rendu, autre « conte bleu », qui permettait aux ennemis de la Reine de sanglantes comparaisons entre ses générosités et celles de la financière.

Cette comparaison n'était pas faite pour laisser Henry indifférent.

De tout temps, l'infortune avait eu pour lui quelque chose d'aimanté, et le déshérité de ce monde le fascinait... en attendant qu'il subît cette autre fascination des déshérités d'un trône, qu'il attaquait encore sans pitié.

Si Necker ne faisait pas, et tout de suite, les miracles attendus, la faute en était au Roi, qui imposait au grand homme « un néfaste entourage »... Il fallait, à tout prix, chasser du ministère cet autre criminel qu'était Lamoignon.

« Deux coupables ministres, écrivait Henry, ont bouleversé le royaume.

« Brienne a déjà payé le tribut à sa scélérate folie, mais Lamoignon subsiste encore. Le sage administrateur des finances ne réussira à rien tant que le Roi maintiendra l'homme qui est un déshonneur pour la patrie. Il a, de plus que Brienne, un mélange de dureté et d'infamie qui le rend exécrable... Le mépris que la magistrature a pour lui dépasse, sans mesure, la haine qu'inspirait Maurepas... Il faut donc chercher à le renverser au plus tôt, si l'on ne veut pas que son voisinage souille la réputation de l'homme vertueux, dont il cherche à s'appuyer... »

Une chanson disait alors :

« Faites B... (1) cardinal,
L... (2) pair de France,
A votre pouvoir sans égal,
Tout est soumis d'avance.
Mais si de ces deux garnements
Il vous prend fantaisie
De faire deux honnêtes gens,
Sire, on vous en défie... »

Les chansons, comme les trompettes de Jéricho, avaient raison de toutes les défenses.

Lamoignon s'écroulait comme son collègue Brienne, au milieu des mêmes scènes scandaleuses. Son cadavre à son tour exhaussait le piédestal de l'homme dont on a dit « qu'il avait eu toutes les suffisances et toutes les insuffisances »...

III

Necker en était encore à la suffisance, lorsque, sur son ordre contresigné par le nouveau garde des sceaux, M. de Barentin, tous les parlements reprirent séance.

Les Dauphinois voyaient leurs plus chers vœux exaucés. Ils retrouvaient leurs parlements, et on les autorisait à se réunir à Romans.

Pompignan, l'archevêque de Vienne, était nommé

(1) Brienne.
(2) Lamoignon.

président des États, Mounier en devenait le secrétaire, tandis que Virieu continuait à en être l'ambassadeur extraordinaire auprès de la Cour.

On s'était habitué, en Dauphiné, à regarder Henry comme une sorte de paratonnerre, à l'abri duquel se pouvaient tenter les plus hasardeuses entreprises.

Dans leur première session, les États de Romans ne firent qu'affirmer les revendications de Vizille.

Puis, ils s'étaient ajournés, pour se réunir de nouveau en décembre 1788. Cette fois, il s'agissait de nommer les députés qui devaient aux États généraux défendre le programme arrêté.

Virieu était nommé au troisième tour de scrutin et le quinzième sur la liste.

Quelle moisson de douleur peut faire germer toute semence confiée à la destinée, et que le semeur est loin de la prévoir! La nouvelle de l'élection de Henry apportait une grande joie à l'hôtel de Rohan. De toutes les provinces, le Dauphiné était la première à avoir nommé sa députation. Le nom de Virieu apparaissait ainsi tout en haut du feuillet, sur lequel allait s'écrire une grande histoire.

Henry, alors, avait à peine trente-quatre ans. Une grande aisance de manières, depuis qu'il se trouvait mêlé aux affaires de son pays, remplaçait sa sauvagerie première. Et même, pour tout dire, un peu trop d'aplomb était venu couronner son succès.

Mais, seule parmi ceux qui l'admiraient à l'hôtel de Rohan, sa femme songeait à s'en faire une inquiétude pour l'avenir.

Peut-être, en effet, s'affranchirait-il trop désormais de la tutelle de la duchesse. Mme de Virieu sentait que, de plus en plus, la soumission devenait lourde à Henry. Il est si doux de n'avoir à compter qu'avec l'éloge !

Or, pour Virieu, la popularité grandissait. Il appartenait à cette école qui pousse l'ignorance des hommes jusqu'à imaginer qu'il existe, en politique, des dévouements, des louanges, des affections désintéressées. Henry ne voyait pas qu'en le couvrant d'éloges, les partis, qui, dans sa province, en venaient déjà aux mains, ne cherchaient qu'à se faire un appui de son influence à Paris.

C'est qu'au lendemain des États de Romans, le paradis terrestre, tant promis aux Dauphinois, n'était plus qu'un champ clos, où gentilshommes dégainaient, où évêques et curés s'excommuniaient, où enfin, pour ne pas demeurer en reste avec les ordres privilégiés, Messieurs du Tiers se querellaient sans merci.

Rappelé à Grenoble pour morigéner la Liberté qui, si bruyamment, prenait ses premiers ébats, Henry la trouvait précisément qui mettait aux prises l'archevêque d'Embrun et le comte de La Blache. Évincé par le scrutin, le premier criait à tue-tête « que noblesse et clergé étaient f... »...

A quoi le second répondait : « Que, du moment où l'évêque parlait en capitaine de dragons, lui n'avait plus qu'à opiner en prélat... »

Un mois de parlementarisme avait à jamais compro-

mis la paix parmi ces hommes qui, pour devenir libres, marchaient, depuis tant d'années, la main dans la main.

A ce spectacle, Henry, si optimiste qu'il eût été jusque-là, semble avoir eu, pour la première fois, la sensation d'un terrain mouvant. Ses lettres reflètent je ne sais quelle appréhension, que venait doubler bientôt une poignante inquiétude de cœur.

Il trouvait, en revenant à Paris, sa femme presque mourante. Elle fut mourante ainsi pendant près de trois mois, trois mois où Mme de Rohan et Henry firent pour l'arracher à la mort les suprêmes efforts de l'affection.

Ils y réussirent enfin. En voyant Henri et sa femme rendus l'un à l'autre, la duchesse espérait retrouver dans ce bonheur sa part d'autrefois.

Elle pouvait l'espérer. Nos enfants n'ont qu'à être heureux pour n'être pas ingrats!

CHAPITRE VIII

Mésaventure d'un bon chevalier. — Députés et spectateurs le 5 mai 1789. — La duchesse de Rohan et la comtesse de Virieu pendant le défilé des députés aux États généraux. — Le comte de Mirabeau. — Portrait de Louis XVI. — Necker. — Virieu au Jeu de paume. — Petits moyens de M. le comte d'Artois pour empêcher la réunion des Ordres. — Impressions de Mme de Rohan pendant les premiers jours des États généraux. — Ses griefs contre Henry. — Sensations de vieillesse. — Encore Madame Victoire et Madame Adélaïde. — Le comte de Narbonne. — Henry chez le roi Louis XVI. — Les femmes élégantes et les députés du Tiers. — Mme de Genlis. — Henry et Barnave à Bellechasse. — Conspiration orléaniste. — Menaces de Henry. — Il est nommé membre de la Commission chargée d'élaborer la Constitution.

I

Qu'on ferait donc bien, avant de rêver le renouvellement du genre humain, de méditer ce vieux conte :

Un chevalier tout contrefait, mais plein d'esprit, voulant embellir sa race, épousa une fille belle à ravir, mais plus bête encore qu'elle n'était belle. Il avait compté que ses enfants seraient ainsi spirituels comme lui et beaux comme sa femme.

Mais il en arriva tout autrement. Les enfants du chevalier furent un peu plus laids que leur père et un peu plus bêtes que leur mère.

On pouvait rire encore, en 1789, de la mésaventure du bon chevalier, car on n'avait pas l'expérience que, surtout en politique, certaines alliances ne sont pas pour améliorer les races.

Le 5 mai 1789, le Roi et la Nation s'en allaient cependant à l'église de Notre-Dame, à Versailles, appeler sur leur union, désormais consacrée, les bénédictions de Dieu. Et l'on vit ce jour-là le dernier épanouissement de la fleur de lis, qui pour toujours allait se flétrir.

D'admirables tapisseries tendaient les rues que devait traverser le cortège. Les régiments y faisaient la haie; les fenêtres, les balcons, les toits eux-mêmes s'émaillaient de jolis visages et de toilettes éblouissantes, tandis que les orchestres alternaient leurs marches triomphales avec le chant des prêtres. Tout ce que la France avait de grandeur et de scélératesse se confondait dans l'immense défilé des députés aux États généraux.

A l'une des fenêtres des Petites Écuries, non loin de celle où se tenait accoudé le Dauphin malade, Mme de Rohan et la comtesse de Virieu regardaient, quoique avec des sentiments bien différents, cette pompe telle qu'on n'en avait jamais vu à Versailles.

Et voilà que tout à coup des applaudissements éclataient. C'étaient les députés dauphinois qui défilaient, excitant au plus haut point l'enthousiasme et la curiosité de la foule. On se les montrait comme les premiers champions qui avaient combattu pour

la liberté. Ce passé les faisait confondre avec le Tiers dans les applaudissements qui saluaient l'avenir.

La vivacité de ces applaudissements contrastait singulièrement avec les maigres vivats qui se faisaient entendre sur le passage du Roi. Mais ces vivats mêmes s'étaient tus quand la Reine, à son tour, passa. On n'avait pas inventé encore la formule que le silence des peuples est la leçon des Rois. La leçon n'en était pas moins éloquente et moins comprise de tous.

Les rancunes de Mme de Rohan semblaient flattées. Mais pour la femme de Henry, dont le cœur n'était capable que de tendresse, il y avait dans ce silence comme une douleur personnelle cruellement ressentie. Elle voyait quelque chose de son propre avenir dans l'avenir que la haine prédisait ainsi à Marie-Antoinette.

Ce pressentiment empoisonnait pour la comtesse de Virieu l'orgueil qu'elle avait de voir son mari s'avancer si séduisant sous ce costume de député de la noblesse, qui ne fut pas la moindre faute de cette journée.

Mais cette faute même flattait la duchesse de Rohan. Si elle voulait des réformes, elle les voulait telles qu'elles laissassent chacun à sa place.

Or, ce chapeau à plumes blanches, ce manteau de soie brodée, que portait si galamment la noblesse, marquaient bien, à côté des rabats unis et des manteaux noirs de Messieurs du Tiers, l'infranchissable distance qui devait à jamais classer en artistes et en gens de métier les ouvriers employés à l'œuvre commune.

La Révolution, cependant, que la duchesse personnifiait dans Henry empanaché, se personnifiait pour la foule dans l'homme dont en vain la noble femme essayait de détourner son regard.

Que faisait-il là, ce gentilhomme déclassé ?

Il faisait peur.

On a dit de Mirabeau qu'il était l'homme du monde qui ressemblait le plus à sa réputation, car il était affreux. On a dit encore qu'il avait la petite vérole jusqu'à l'âme; mais la définition qu'il donnait alors de lui-même était la plus vraie. Il était « le chien enragé dont la morsure devait faire mourir le despotisme et les préjugés... »

Mirabeau marchait confondu dans les rangs du Tiers; sa tête monstrueuse rapetissait encore sa taille épaisse. Et cependant, le peuple ne voyait que cet homme dont les yeux étaient pleins de feu, la bouche pleine d'audace, l'allure pleine de mépris. La poussière que soulevaient ses pas voilait, pour la foule, toutes les splendeurs du cortège royal. Il était le démolisseur attendu pour jeter à bas de leurs chevaux ces pages, ces écuyers, ces fauconniers ridicules qui défilaient l'oiseau au poing.

Tout était à craindre d'une telle apothéose. La femme de Henry ne s'y trompait pas. Elle craignait que son mari n'en fût étourdi, qu'entre Mirabeau et lui ne s'établît une solidarité qu'une vague similitude d'idées, d'opinions, rendait possible.

Eh bien! non, si haut qu'elle portât dans son cœur l'estime de son mari, elle le méconnaissait. Mirabeau

fut pour Henry, dès ce jour-là, l'esclave ivre de l'antiquité. Inoubliable, en effet, fut pour lui le contraste de la « terrible hure » et du débonnaire visage qui souriait à la portière du carrosse royal. Ce contraste aujourd'hui annonçait toutes les révoltes de demain.

La monarchie, tant que dura cette cérémonie, on pourrait dire funèbre, fit pitié au comte de Virieu.

Louis XVI était bien pour en mener le deuil. Incapable d'une volonté personnelle, méfiant de lui-même autant que de personne, sans cesse trahi par son cœur qui le livrait à tout venant, myope en amitié comme en politique, ne distinguant jamais, tant il avait l'oreille fausse, le bruit de son écho, il croyait entendre la voix de la France, quand c'étaient Maurepas, Calonne, Brienne et enfin Necker qui parlaient.

Necker, dont on a dit qu'il avait l'hypertrophie du moi, partageait en cela et de bonne foi l'erreur royale. Il se croyait, sinon la France, du moins son cœur, son esprit, sa volonté. Il croyait pouvoir jongler avec les passions d'un grand peuple, sûr de les arrêter d'un mot, de les conduire d'un geste, de les charmer d'un sourire. Pour essayer sa puissance, il jetait, dès le premier jour, la question de la vérification des pouvoirs comme une pomme de discorde entre les Ordres.

Puis, après avoir ainsi mis en présence tant d'intérêts contraires, il les abandonnait à eux-mêmes, sûr d'obliger ainsi Noblesse, Clergé et Tiers à reconnaître Necker comme l'homme nécessaire.

Mais au bout de vingt jours, l'homme nécessaire en

était réduit à reconnaître son impuissance, et si complète qu'il rêvait, au dire d'un contemporain, « de faire s'écrouler la salle des Menus » pour échapper au ridicule (1).

La catastrophe cependant n'eût rien sauvé. Le Tiers, dès le 17 juin, se constituait en assemblée nationale, sommait, sans plus de succès qu'auparavant, la Noblesse et le Clergé de se joindre à lui; puis, à propos d'impôt, se mettait à légiférer.

C'était par le plus formidable échec au Roi que s'engageait « cette partie d'échecs, où, comme le disait Mirabeau, il était le plus fort ». Louis XVI le comprenait tout à coup.

Sortant comme en sursaut de son rêve bienfaisant, le Roi ordonnait une séance royale, c'est-à-dire une sorte de lit de justice, qui eût fait rétrograder toutes choses à cent ans en arrière. Puis, avec cette insouciance, ou plutôt avec cette indifférence du danger, qui est un trait caractéristique des Bourbons, Louis XVI partait tranquillement pour Marly, tandis que, sous prétexte d'arrangements à faire à la salle pour le lit de justice, le marquis de Brézé en interdisait l'accès aux députés des communes.

On sait le reste.

Pressé, bousculé, haletant, Virieu, qui, dès le 6 mai, avait, dans une première réunion de la noblesse, nettement déclaré qu'il ne reconnaissait d'autre juge de ses pouvoirs que les trois Ordres réunis, entrait un

(1) Malouet, *Mémoires*, t. I, p. 261.

des premiers au Jeu de paume, pour prêter ce serment fameux que Mounier, repentant, qualifiait plus tard d' « attentat contre la monarchie ».

Au château, le Roi demeurait atterré.

La Reine écrivait : « Au combat près, c'est la guerre civile qui est déchaînée. »

Quant au comte d'Artois, il apportait son ridicule grain de sable à l'encontre de la vague furieuse, en faisant savoir au maître du Jeu de paume « qu'il jouerait le lendemain ».

Si une faute est pire qu'un crime, une sottise est pire encore qu'une faute. A peine cet enfantillage est-il connu, que Messieurs du Tiers, respectueux des ébats princiers, se précipitent vers l'église Saint-Louis pour y tenir leur séance.

Quoique attaché à la Cour, le curé Jacob ose d'autant moins interdire l'accès de son église au Tiers, qu'à sa tête marchent quelques évêques et cent soixante curés.

Évêques et curés demandent à soumettre leurs pouvoirs à une vérification commune.

Et puis voilà qu'en éclaireurs, on voit s'avancer deux députés de la noblesse dauphinoise, le marquis de Blacons et le vicomte d'Agoult. Ils ne précédaient que de six jours le comte de Virieu et quarante-sept autres députés de la noblesse qui, le 25 juin, se réunissaient solennellement au Tiers.

II

Pendant que se jouaient ces scènes enfiévrées, Henry ne quittait guère Versailles. Ses journées se passaient, soit chez l'archevêque de Vienne, où se réunissait la députation dauphinoise, soit au club « du Potager ». Là, il retrouvait Mounier, Lally-Tollendal, Noailles, Bergasse, Clermont-Tonnerre, tous ces gentilshommes et bourgeois fusionnés qui allaient décider de l'avenir.

Vainement la duchesse de Rohan, inquiète d'une absence dont elle ne soupçonnait que trop le motif, mandait Henry près d'elle. Lui, trouvait mille prétextes pour ajourner une rencontre qu'il redoutait.

L'horloge de la duchesse, on l'avait bien remarqué depuis quelque temps à l'hôtel de Rohan, retardait maintenant sur celle de Henry. Et voilà qu'elle s'arrêtait tout à fait, précisément au moment où Henry poussait le plus audacieusement l'aiguille sur son cadran.

Comment le libéralisme de Mme de Rohan aurait-il pu tenir devant les déceptions que, coup sur coup, lui apportaient la faiblesse de Necker, la capitulation de la noblesse, l'entraînement du clergé, l'attitude enfin de tous ces inconnus, en qui elle espérait trouver des réformateurs, et qui n'étaient que des factieux ?

Son libéralisme avait pris la fuite, comme s'était enfuie la philanthropie de Mme la maréchale de Beauvau le jour où, discutant je ne sais quelle question humanitaire, elle voyait tout à coup les doigts noirs du philanthrope, son interlocuteur, plonger dans la boîte d'or qu'elle tenait à la main. . . . .

. . . .

Entre Versailles et la rue de Varenne, c'étaient donc ces grondements qui passaient alors sur la France entière. Ils annonçaient, là comme partout, des déchirements, déchirements qui devaient être une inconsolable douleur pour la jeune femme demeurée le trait d'union entre Henry et sa mère adoptive.

Mais alors, la comtesse de Virieu pouvait encore espérer qu'une explication suffirait à prévenir une rupture. Sa douce nature n'était pas faite pour les rigueurs inflexibles ou les faux points d'honneur. Sans partager les illusions de sa femme, Henry consentit à écrire.

« J'écrivis deux lettres à Mme de Rohan, — a raconté Henry dans ses notes intimes, — au moment du passage au Tiers, mais elle ne voulut pas les lire. Hélas ! ses yeux étaient comme fermés sur moi, et à partir de ce jour, elle vécut à mon égard dans la plus déchirante erreur. Cependant, personne au monde n'eut peut-être avec elle de plus complets rapports d'âme et de caractère. Là où les autres échouaient, je sentais que je parvenais, moi, à son âme... J'espérais y parvenir encore... Vaine fut mon espérance... »

L'âge, hélas ! ride même le génie. Mais bien doulou-

reuse est la découverte de ces premières rides : elle vous laisse le sentiment d'une irrémédiable déchéance.

L'écroulement du vieux monde dont elle était comme une des assises avait réveillé en sursaut la duchesse de Rohan, pour lui donner la terrible sensation qu'elle se survivait.

Elle se survivait, car elle n'entendait plus les mots qui maintenant passionnaient les hommes et lui arrachaient Henry.

Et elle ne se résignait pas. Elle s'indignait, la grande dame! La première plainte qui monte aux lèvres habituées à commander est violente; la première larme qui mouille un regard qui jamais ne s'est abaissé est indiciblement amère.

Vaines sont d'ailleurs les plaintes du vieillard et stériles ses regrets. Il demeure toujours quelque rayon de soleil pour sécher les pleurs de la jeunesse; mais quand les larmes ne sont plus que les dernières rosées de l'automne, l'hiver est trop proche pour qu'en se glaçant sur le cœur, elles ne l'endurcissent pas.

Si, moins intraitable, la duchesse de Rohan eût consenti à lire les lettres de Henry, elle y eût trouvé que, loin de se montrer rebelle en se joignant au Tiers, il n'avait jamais témoigné plus de déférence aux volontés royales.

Ici encore, Madame Victoire devait avoir sur la destinée de Virieu une singulière influence. A mesure que le courant révolutionnaire s'accentuait, Mesdames, à l'inverse de la duchesse de Rohan, se sentaient moins princesses. Elles avaient quitté Bellevue pour venir

faire de la politique à Versailles. On rencontrait, il est vrai, dans leurs salons, les plus violents députés de la droite. Mais on y voyait aussi quelques champions des idées à la mode, et primant sur tous les autres, ce séduisant comte de Narbonne, honoré par Madame Adélaïde des mêmes bontés que Madame Victoire avait pour Henry.

Narbonne, alors, était aux pieds de Mme de Staël et ne s'en relevait guère que pour venir chez les Princesses se faire l'apôtre des théories de son idole. De communes aspirations le liaient bientôt avec Virieu. Jeunes, séduisants, et surtout convaincus tous deux, ils s'attaquaient, non sans succès, aux préjugés, aux effrois de leurs vieilles bienfaitrices. Et pourquoi ne pas le dire? ils s'en prenaient aussi à leur curiosité. Si bien que, pour avoir la vraie pensée du Roi sur la réunion des Ordres, Mesdames poussèrent un jour Henry dans le cabinet de Louis XVI.

Voilà comment l'« adversaire du despotisme », l'ennemi convaincu des « habitués d'antichambres royales », se trouvait, un matin du mois de juin 1789, en tête-à-tête avec Sa Majesté.

III

« Mon père, a écrit Mlle de Virieu, n'avait jamais été homme de Cour, n'y allant que par nécessité.

« Ce ne fut donc pas sans un peu de cette raideur qu'il mettait dans son attitude vis-à-vis du pouvoir, comme dans ses paroles, qu'il aborda le Roi... Quelle ne fut pas sa surprise d'entendre Louis XVI non seulement approuver pleinement sa conduite, mais lui donner l'ordre formel de se réunir au Tiers (1)!... Et pourtant, ajoute Mlle de Virieu, cette démarche a été bien amèrement reprochée à mon père... comme elle le fut d'ailleurs à ses amis... »

Amer, presque cruel, était maintenant le blâme de la duchesse, lorsqu'elle jugeait non seulement Henry, mais ceux qui, comme lui, avaient cru plus généreux de donner aujourd'hui ce qui leur serait infailliblement arraché demain.

(1) Cette déclaration est d'ailleurs en tous points conforme à ces lettres qu'à la fin de juin 1789 le Roi écrivait, au cardinal de La Rochefoucauld, président de l'ordre du Clergé, et au duc de Luxembourg, président de l'ordre de la Noblesse, pour leur enjoindre la réunion des trois ordres :

« ... J'engage mon fidèle clergé à se réunir sans délai aux deux ordres, pour hâter l'accomplissement de mes vœux paternels... »

« ... D'après l'acceptation volontaire de ma déclaration du 23 mai, j'engage ma fidèle noblesse à se réunir sans délai aux deux autres ordres... »

Jamais Mme de Rohan n'avait connu la délicatesse des sous-entendus...

« Elle s'emportait, raconte Henry, contre les circonstances, avec la même passion qu'elle mettait auparavant à les approuver. Aussi peu à peu son salon, jadis si peuplé, devenait désert, et elle s'en prenait à tous, sauf à elle-même, de sa solitude. »

Les amitiés, d'ailleurs, sont des ombres qui suivent le crédit, le succès, le bonheur, et rien de tout cela ne se trouvait plus rue de Varenne.

Un petit nombre de vieux amis demeuraient seuls fidèles à la duchesse, parce qu'ils pouvaient se permettre quelque allusion à sa conversion soudaine, ou quelque résistance à son humeur. Mais les hommes et les femmes trop jeunes pour prendre de telles libertés avaient discrètement déserté l'hôtel de Rohan pour ces salons où, entre gens enthousiastes des principes nouveaux, on faisait comme la veillée des armes de la Révolution.

Ces jeunes femmes qui, hier encore, s'entouraient de savants, de philosophes, d'artistes, s'arrachaient maintenant Messieurs du Tiers.

Elles se disputaient leurs bonnes grâces, comme jadis elles se fussent disputé celles du Roi.

L'âpre rudesse de ces nouveaux venus avait une étrange saveur dans le milieu affadi de la Cour. Elle désennuyait ces ennuyés en y introduisant des mœurs, des mots nouveaux.

Tous les principes, pour ne pas dire toutes les vertus, grimacés autrefois, tombaient comme des masques. On s'en plaquait d'autres, masques encore, mais

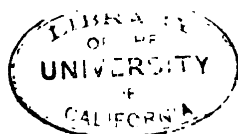
bien différents. On s'était plâtré de pédantisme philosophique. On se plâtrait maintenant de pédantisme révolutionnaire dans ces salons « devenus démocrates comme des antichambres » ...

Les premières, Mmes de Simiane, de Tessé, de Coigny, étaient parties en guerre. Mais pas une ne menait le branle d'un train plus audacieux que Mme de Genlis.

Se souvient-on qu'au début de ce récit, elle troublait à Bellechasse les dévotions de Mme de Virieu? Mais qu'étaient les diablotins de ce temps-là près des diablotins politiques qui lui faisaient cortège aujourd'hui ? ... « Bien hargneux, bien ergoteux, bien chamailleux, dit un contemporain, ils jetaient, chaque matin, à travers le monde politique, une pomme de discorde sur laquelle était écrit : « Question du jour. »

Or, cette pomme, Mme de Genlis la ramassait avec une rare adresse, pour l'offrir à qui ? Vous le savez. L'astucieuse femme s'efforçait de fusionner à Bellechasse, au profit de M. le duc d'Orléans, les éléments les plus divers. Lauzun y coudoyait Barrère, l'évêque d'Autun Barnave, Laclos la comtesse de Gontaut. Que sais-je encore ? Volney heurtait là son impiété à la foi ardente de Henry de Virieu.

Celui-ci s'était naïvement demandé la raison de l'étrange empressement qu'avait mis Mme de Genlis à l'attirer à Bellechasse. Le prétexte allégué était le cher souvenir des vieilles relations nouées avec la comtesse de Virieu. Mais l'insistance mise par Mme de Genlis à rappeler que M. le duc d'Orléans était gou-



verneur du Dauphiné dissipa bientôt le mystère. Il devint évident pour Henry que l'on cherchait à l'enrôler avec ses collègues dauphinois au service du Prince. Eût-il d'ailleurs gardé quelque doute à cet égard, que l'attitude de Barnave à Bellechasse en aurait eu raison.

Barnave y vivait comme un commensal attitré. Toujours ruminant les mêmes vengeances, caressant les mêmes ambitions : « Monsieur Mounier, avait-il dit à son collègue, lorsque tous deux quittaient ensemble Grenoble, vous avez votre réputation faite, j'ai la mienne à faire. »

Et Henry retrouvait l'homme de la journée des Tuiles, prêt à tout pour se tenir parole. Froid comme son orgueil, sans souci d'élégance, vêtu d'un gilet écourté, d'une longue lévite, les cheveux roulés, sans poudre, sous un chapeau rond, il eût semblé déplacé dans ce milieu brillant de Bellechasse, sans son air d'intelligence sournoise avec les gens, on pourrait dire avec les choses de l'endroit.

« ... Sans s'en douter, a écrit Mlle de Virieu, mon père se trouvait en pleine conspiration orléaniste, car Bellechasse et ses hôtes en étaient comme le foyer. Or, à mesure que la conviction s'en faisait dans son esprit, la colère montait dans son cœur.

Elle éclata enfin violemment le jour où M. de Genlis crut le moment venu de lever le masque devant lui (1). »

(1) On sait que le mari de Mme de Genlis porta successive-

Sillery, ce jour-là, avait à sa table Virieu avec quelques amis. Tout en déjeunant, il se plaisait à énumérer les avantages d'un changement de dynastie. Et se penchant à l'oreille de Virieu : « Vous comprenez bien, ajouta-t-il, ce dont il s'agit... Vive M. le duc d'Orléans... »

C'était sans doute le cri de ralliement, car personne ne sourcillait, lorsque Henry, suffoqué d'une telle révélation, s'emporta, — nul n'était plus violent :

« Sachez, monsieur, s'écria-t-il, que si quelqu'un ici était assez téméraire pour appeler au trône M. le duc d'Orléans au préjudice du Roi, ce serait moi qui le poignarderais de ma main... »

Et ce n'était pas là un vain mot. Soldat de la Révolution qui lui était apparue comme une grande et noble idée, Virieu voulait l'être; mais complice de ses attentats, jamais !...

Je ne sais, — car Mlle de Virieu, à qui j'emprunte ce récit, n'en dit mot, — quel effet la sortie de son père produisit sur les convives de Bellechasse. Mais on peut juger par leurs votes qu'elle creusa un abîme entre Henry et le parti de ses hôtes.

Il était devenu à ce point suspect aux orléanistes, que ce fut malgré eux que, le 6 juillet, il se voyait

ment les deux noms de Genlis et de Sillery. — Il prenait alors alternativement l'un et l'autre. Sa femme resta toujours Mme de Genlis, et lui périt avec les Girondins sous le nom de Sillery.

nommé membre de la commission chargée d'élaborer la Constitution.

Henry, néanmoins, acceptait avec enthousiasme, convaincu qu'il allait sauver la monarchie et régénérer la France. Ah ! qu'il devait chèrement payer cette espérance !

CHAPITRE IX

Désarroi de l'Assemblée. — Singulière question d'un député poltron. — Analogie entre Necker et l'ampoule de saint Janvier. — Variété d'aristocrates. — La bonne de Mlles de Virieu. — Henry pendant la nuit du 12 au 13 juillet. — Séance orageuse à l'Assemblée. — Lally en appelle aux larmes vertueuses de ses collègues. — Premier discours de Virieu. — Événements de Paris. — L'Assemblée requiert le Roi d'éloigner les troupes. — Algarade du comte d'Artois à Necker. — Mme de Rohan rompt avec Henry. — Le 14 juillet à Versailles. — Nouvelle rencontre de Henry et de Barnave.

I

Quelques jours après, c'est-à-dire le 8 juillet, Henry trouvait, en arrivant à Versailles, la salle des Menus dans la plus violente agitation. Le Roi, disait-on, avait derechef abdiqué entre les mains du comte d'Artois et de la Reine. Necker venait d'être congédié, et son renvoi présageait une réaction qu'affirmaient les ordres donnés au maréchal de Broglie, de réunir trente régiments entre Versailles et Paris.

Mirabeau, aussitôt, se faisait à la tribune l'interprète de l'indignation générale. « Le sanctuaire de la liberté va être souillé par l'appareil du despotisme... », s'écriait-il.

Mais, en dépit de si grands mots, les députés qui, naguère, juraient insolemment de ne quitter leur salle que la baïonnette aux reins, semblaient peu rassurés. Ces baïonnettes, ces canons, dont l'inoffensif Louis XVI paraissait vouloir tout à coup s'entourer, convertissaient aujourd'hui en terreurs folles les superbes bravades d'hier.

Comme Henry cherchait à gagner sa place, un de ses collègues le saisit brusquement par le bras... « Des canons sont braqués contre nous, l'Assemblée est minée... ne sentez-vous pas déjà la poudre? » disait le malheureux, blême d'effroi.

« Attendons d'avoir sauté pour nous prononcer sur ce point », répond Henry en s'asseyant tranquillement.

Cependant, tout en persiflant ainsi la poltronnerie de son collègue, Henry ne se méprenait pas sur la gravité de la crise provoquée par le renvoi de Necker.

Il lui semblait aussi dangereux pour Louis XVI de renvoyer le Genevois, qu'il l'eût été, comme disait Rivarol, « pour le Roi de Naples de jeter à la mer l'ampoule de saint Janvier ».

Les lazaroni, en effet, n'auraient pas crié au sacrilège de meilleur cœur que les bandits qui, précisément alors, promenaient à travers Paris les bustes de Necker et du duc d'Orléans.

Ce jour-là était un dimanche. — L'Assemblée ne siégeant pas, Henry en avait profité pour venir à Paris. Il y trouvait la duchesse de Rohan fort calme

malgré les nouvelles qui parvenaient d'heure en heure rue de Varenne. Parmi les aristocrates, — le mot devenait à la mode, — qui peuplaient encore son salon, chacun les commentait d'après les nuances de son esprit. On en était encore aux bons mots alors, et ces nuances se traduisaient par les surnoms dont s'affublaient entre eux les rares amis encore fidèles à la duchesse.

C'est ainsi que son cousin, le bailli de Crussol, qui ne pouvait froidement raisonner des événements, était un *aristocrache.* C'est ainsi qu'à cause de sa vaillance, M. d'Epreménil s'appelait un *aristocrâne*... C'était ainsi, enfin, que les opinions tantôt noires, tantôt blanches, de M. d'Entraigues, en avaient fait un *aristopie.*

Quant à Henry, il était simplement un aristocrate, mais à la façon de cet étrange aristocrate dont l'histoire circulait.

Le Dauphin aimait tendrement, racontait-on, un lapin blanc qui, en jouant avec lui, l'avait cruellement griffé.

« Ah! puisque vous faites ainsi l'aristocrate, s'était écrié le petit prince, eh bien! vous serez enfermé... »

Henry, de même, griffait inconsciemment la Monarchie, en jouant avec elle à la Constitution. Et ils étaient nombreux à jouer ce jeu-là, ou plutôt à penser, comme Virieu alors, que la Constitution sauverait la France et le trône!... A voir Target, Mounier, Malouet et tant d'autres se préparer à être victimes de leurs utopies, on admire que les idées fausses aient

leurs martyrs comme les idées justes. Tous ces hommes n'auraient pu se sacrifier plus généreusement au salut du trône, qu'ils ne se sacrifièrent à sa destruction.

Henry allait laisser Paris en feu, sa femme grosse, ses enfants exposés à mille dangers, pour travailler à Versailles au bien de gens qui, quelques heures plus tard, promenaient dans les rues les premières têtes coupées.

« ... Mes plus anciens souvenirs sont ceux des horreurs que chacun courait voir en juillet 1789, a écrit Mlle de Virieu. Je me rappelle, entre autres, la fantaisie de la jeune fille qui me servait de bonne. Au moment de la prise de la Bastille, on lui dit que l'on portait des têtes au bout des piques. Elle courut les voir et voulut m'y mener aussi...

« C'était bien juste, disait-elle encore quelques jours plus tard, qu'on coupât le cou à Foulon... Ce méchant homme voulait faire manger du foin au peuple.

« L'honnête fille croyait à toutes ces absurdités, et n'était point révoltée par toutes ces scènes horribles... »

Qui sait si, tout bas, elle ne récitait pas les fameuses litanies de la lanterne?...

« ... Sois bénie entre toutes les lanternes, lanterne parisienne...

« Vengeresse de la nation, venge-nous.

« Effroi des aristocrates, écoute-nous... »

Heureusement, chacun n'était pas aussi naïf à l'hôtel

de Rohan que la bonne des enfants. Henry avait été prévenu de ce qui se préparait par son valet de chambre Dupuis, à qui le vitrier de l'hôtel de Rohan, nommé Tilleur, révélait le 12 juillet au matin que quarante-neuf de ses amis et lui venaient de recevoir un louis pour se porter vers les faubourgs.

Dupuis était un Dauphinois, haut de six pieds, fort comme un Hercule, dont le dévouement pouvait seul égaler la bravoure.

Venant d'un tel homme, l'avertissement n'était pas à dédaigner. Quelque chose de terrible se préparait. Serait-ce au profit de l'Assemblée menacée, ou seulement du ministre banni, voilà ce que Dupuis ne pouvait dire. Dans tous les cas, une véritable armée populaire se soulevait contre la Cour.

I

Virieu passa debout toute cette sinistre nuit où les barrières flambèrent, servant de phares au va-et-vient des faubourgs. Puis, dès que le jour parut, il s'élança à travers les bandes qui, de toutes parts, sillonnaient Paris, hurlant et vociférant. Quelques voix criaient : « A Versailles! »... toutes demandaient des armes.

En rejoignant son banc de député, Henry ne quittait l'exaspération de la foule que pour retrouver

l'Assemblée plus exaspérée encore. De groupe en groupe, Mirabeau et ses amis allaient, venaient, donnant ici un mot d'ordre, là un encouragement, plus loin glissant à voix basse quelque nouvelle terrible. Pour Mirabeau, le « grippe-sou genevois », comme il appelait d'ordinaire Necker, était devenu tout à coup un fétiche. Et « ce n'était qu'avec terreur que l'on devait envisager l'abîme où le renvoi du grand homme plongeait la patrie... »

La journée ne pouvait être, à l'Assemblée comme dans la rue, qu'une journée de bataille. Dès la première heure, Mounier, Target, Lally, dénoncent l'attentat :

« Ah! s'écrie celui-ci dans son larmoyant langage, dites, membres des communes, lorsque vous l'arrosiez (Necker) de vos larmes vertueuses, dites si c'est avec un visage de factieux qu'il recevait vos hommages... »

. . . .

Vraiment, c'était bien d'attendrissement qu'il s'agissait! Devant le larmoiement du « plus gras des hommes sensibles », Henry ne put se contenir. Il bondit à la tribune. En quelques mots, il raconte l'effervescence où il vient de laisser Paris :

« ... Le sang a coulé cette nuit, s'écrie-t-il; nous marchons entre deux écueils également dangereux : la fougue du peuple et les entreprises des ennemis du bien public... L'appareil de violence dont on nous environne ne peut nous ébranler. Mais l'effervescence populaire ne doit pas non plus être capable de nous entraîner...

« Nous ne pouvons méconnaître le droit qu'a le Roi de nommer ses ministres. Quelques raisons que nous ayons de regretter ceux qui partent... nous ne devons pas gêner l'exercice du pouvoir royal... Quoi! entendrions-nous porter la main sur le sceptre?... »

C'était une noble parole. Armé de sa fiction constitutionnelle, Henry croyait en imposer à toutes les révoltes, calmer toutes les colères. Mais si d'un côté les applaudissements éclatent, de l'autre les murmures grondent. Les cris, les interpellations se croisent. Henry n'a rien apaisé. Il a, au contraire, déchaîné toutes les passions de cette Assemblée qui ne sait ni ce qu'elle veut, ni où elle va.

Le sait-il bien lui-même quand il conclut par la plus révolutionnaire des péroraisons?

« Réunis par un Roi que nous aimons, pour régénérer le royaume, resserrons les liens qui nous unissent en demeurant irrévocablement fidèles à la résolution du 20 juin, qui nous attache tous à des devoirs communs...

« Oui, jurons... jurons, tous les ordres réunis, d'être fidèles à ces arrêtés qui, seuls aujourd'hui, peuvent sauver le royaume... ». . . . .

. . . .

C'était une réédition du Jeu de paume que proposait Virieu. Tandis que M. de La Rochefoucauld se jetait entre ses bras, que Clermont-Tonnerre s'écriait : « La Constitution se fera, ou nous ne serons plus... »; tandis que le Clergé et la Noblesse murmuraient, que le Tiers applaudissait frénétiquement, un courrier entrait

porteur de cette lettre qui coupait court à toute discussion :

« ... La foule est immense au Palais-Royal... dix mille hommes y sont armés... Ils annoncent qu'ils vont se rendre à Versailles... Toutes les barrières sont saccagées... celle du Trône est en feu... chacun a pris la cocarde verte... on dit que toutes les prisons vont s'ouvrir. »

Imagine-t-on que pour parer à ce terrible danger, les députés ne trouvèrent alors rien de mieux que d'envoyer quarante des leurs au Roi pour le supplier d'éloigner les troupes... « dont la présence irrite le désespoir du peuple... » ?

Si le Roi cède, une autre députation ira en grande hâte en porter à l'émeute « la consolante nouvelle »... Le mot est au *Moniteur*.

Henry, qui ne faisait pas partie de la députation, avait ainsi devant lui quelques heures de liberté. Le voilà donc qui accourt à Paris, dévoré d'inquiétude pour sa femme et ses enfants. Mais quelle n'est pas sa stupeur de ne trouver, rue de Varenne, que des gens absolument gais !

Seule, peut-être, la duchesse ne riait pas de la belle façon dont M. le comte d'Artois venait de traiter Necker :

« Où vas-tu, traître d'étranger ? Est-ce ta place au conseil, f... bourgeois ?... Retourne dans ta petite ville, ou tu ne périras que de ma main... », s'était écrié le prince en essayant de barrer au Genevois la porte du cabinet du Roi.

L'algarade de M. le comte d'Artois montrait à quel diapason montaient les ennemis de Necker. Son renvoi, pour eux, donnait le signal de toutes les réactions. D'un même coup, l'Assemblée et la canaille parisienne allaient être balayées, le pouvoir absolu reconstitué, le déficit comblé. Déjà M. l'évêque de Pamiers imaginait certain papier-monnaie pour opérer le prodige.

Et voici que le Roi, par son attitude, semblait justifier ces chimères. La députation de l'Assemblée, introduite après une longue attente, se voyait fort sèchement reçue. Non seulement elle n'obtenait pas le renvoi des troupes, mais Louis XVI ordonnait aux députés de ne pas quitter Versailles, où leur présence était indispensable aux importants travaux dont... « je ne cesse, messieurs, avait ajouté ironiquement le Roi, de vous recommander la suite »...

Henry ignorait cette réponse; ce qu'il savait cependant, c'est que ni l'Assemblée, ni la rue, ne se contenteraient de la parole de Louis XVI, quelle qu'elle fût.

« La Révolution, a-t-il écrit, était faite dans la nation, et il fallait bien que Mme de Rohan sût que quand même la réaction eût triomphé un instant, il y avait une telle répulsion contre le retour au passé qu'on allait au-devant de nouveaux déchirements... »

Mais entre l'orateur de tout à l'heure et ces fidélités irrémédiablement aveuglées, que pouvait-il rester de commun?...

Henry parla, il parla longtemps. « Personne, dit-il,

ne parut m'entendre... » Encore moins daigna-t-on lui répondre. Ce n'était plus la colère d'autrefois..., « c'était le mépris qui jaillissait des yeux de Mme de Rohan... »

Entre la duchesse et Henry se déroulait en un clin d'œil « cette désolante distance qui, à jamais, les faisait étrangers l'un à l'autre ». Elle se rejetait dans le passé, lui s'élançait vers l'avenir. C'était, chez sa bienfaitrice, comme la soudaine volte-face d'une statue qui se retournait tout d'une pièce. Henry comprenait que désormais entre ce marbre et lui il n'y aurait plus rien. . . . .

. . . .

Sa fille a achevé cette douloureuse histoire.

« ... A peine mon père savait-il ce qu'il faisait en reprenant la route de Versailles... Dédaigneux, à son tour, des supplications de ma mère, il partit. Il partit sans presque lui répondre, car elle sentait, elle aussi, que tout le passé s'écroulait, et elle voulait fuir avec mon père. Mais il fut impossible de le fléchir.

« Impuissant désormais à acquitter la dette de tout ce passé heureux, il voulait que nous l'acquittions pour lui. Les soins de ma mère étaient indispensables à Mme de Rohan... L'emmener eût été pour mon père une vengeance dont son noble cœur eût rougi. » . . .

. . . .

Et l'hôtel de Rohan ne revit plus dès lors Virieu que de loin, et comme à la dérobée. Celui qui avait été le fils de la maison s'y introduisait furtivement pour embrasser sa femme et ses enfants... Une fois

encore, il devait y revoir la duchesse... cette fois, pour une dernière scène d'agonie.

III

L'Assemblée, quand Henry revint à Versailles dans la nuit, était en pleine révolte. Pour accentuer son impertinence à l'égard du Roi, elle venait de nommer M. de La Fayette pour son vice-président. L'homme qui, quelques jours plus tard, devait dire à M. Frochot : « J'ai vaincu le Roi d'Angleterre dans sa puissance et le Roi de France dans son autorité », était digne de présider une assemblée de révoltés.

Ceux-ci s'étaient déclarés en permanence, et passaient ainsi, sous prétexte de délibérer, la nuit du 13 au 14 juillet. En réalité, ils ne restaient là que pour se mettre à l'abri du coup d'État que les amis de la duchesse de Rohan espéraient si fort.

Mais ils présumaient trop de Louis XVI. Indécis comme toujours, il avait remis au lendemain toute action, comme si, en temps de révolution, un Roi pouvait être sûr de son lendemain.

Virieu, en revenant à Versailles, n'avait fait que traverser la salle pour gagner le pied-à-terre qu'il occupait aux Petites Écuries. Mais ce logement était trop près de l'avenue de Paris pour qu'on pût y demeurer longtemps étranger à ce qui se passait.

Dès la pointe du jour, tout était en mouvement

autour de l'Assemblée. On voyait un va-et-vient de gens curieux, effrayés, auxquels se mêlaient les députés, pour commenter les moindres bruits, pour épier la moindre nouvelle. Quelques-uns prétendaient entendre le canon, d'autres en étaient sûrs : ceux-là allaient jusqu'à « s'étendre dans la poussière et passaient de longs instants l'oreille collée à terre »...

Plus que jamais, d'après ses notes, Henry se sentait dégoûté de ces apeurements. Mais il y a une terrible manière d'être supérieur aux événements, c'est de les dominer du haut d'un immense chagrin. Pour Virieu, le drame n'était ni à Paris ni à Versailles, il était dans son cœur; lui-même l'avoue, il songeait bien autrement à ses propres malheurs « qu'aux dangers courus par la chose publique »... Autour de lui, d'ailleurs, tous se contredisaient. Les uns parlaient de « trois cent mille citoyens armés à Paris, et décidés à s'ensevelir sous les ruines de la cité... »; d'autres, d' « une Saint-Barthélemy des patriotes »...

Parmi toutes ces émotions, la journée s'était écoulée. Vers le soir, enfin, on voyait arriver le vicomte de Noailles tout poudreux.

Il descend de cheval à la porte des Menus. La foule cherche à pénétrer avec lui dans la salle. Pressé, entouré, questionné de toutes parts, Noailles raconte « que le peuple, commandé par les gardes françaises, s'est emparé des Invalides, de la Bastille; que le gouverneur Launay a été tué, et qu'à l'heure où il parle, la tête du malheureux est promenée dans Paris, au bout d'une pique »...

Un mot, un seul mot s'était dégagé de toutes ces horreurs pour Henry. La populace avait pillé l'hôtel des Invalides ! De l'hôtel des Invalides à l'hôtel de Rohan, il n'y a qu'un pas. Quelle proie tentante pour l'émeute !...

Mais non, l'émeute ne se soucie pas encore de pillage. Traînant les canons, brandissant les sabres et les fusils dont elle vient de s'emparer, elle a passé... Derrière elle, Dupuis, envoyé en hâte par sa maîtresse à Versailles, trouve la route libre.

Il a l'ordre d'aller chercher Virieu où qu'il soit, de le rassurer sur le sort de sa femme, de ses enfants, et de venir les rassurer eux-mêmes.

Courant de porte en porte, de l'Assemblée aux Petites Écuries, Dupuis finit par trouver Virieu chez l'archevêque de Vienne.

Après soixante heures de séance, l'Assemblée s'était émiettée en petits groupes où se discutaient les terribles événements de la journée. Le sentiment qui dominait dans le salon de l'archevêque était la stupeur.

Seul, parmi tous les députés dauphinois, Barnave paraissait radieux; son sourire était comme une provocation, comme une insulte à l'inquiétude de tous.

Moins patient que ses collègues, Henry crut y voir, sa femme l'a raconté, les tragiques espérances de Bellechasse.

« Oui, monsieur, dit-il en se rapprochant brusquement de lui, toutes ces horreurs sont le fait d'une conspiration dont le but est le remplacement du Roi

sur le trône. Vous en êtes. J'en appelle à vous-même pour me démentir si vous l'osez. »

Mme de Virieu ajoute que Barnave recula sans répondre, mais qu'il se couvrit le visage de ses mains. « Et tout le monde put remarquer, à travers ses doigts écartés, l'extraordinaire rougeur dont s'empourpra son front. »

Était-elle un aveu? Venait-elle déjà d'un repentir? Non, elle ne trahissait qu'un regret.

Le coup était manqué pour ce jour-là. Il fallait songer à couvrir la retraite. Sillery s'en chargeait, en apportant dès le lendemain à la tribune un projet d'Adresse plein d'amour passionné pour le Roi :

« Les Français, y était-il dit, Sire, adorent leurs Rois, mais ne veulent jamais les redouter. Venez au milieu de l'Assemblée nationale... Le moment le plus glorieux de votre vie sera celui où Votre Majesté y recevra les marques d'amour et de respect dont elle est pénétrée pour votre personne sacrée... »

Il eût peut-être été imprudent de se fier à ces paroles. Mais il l'était bien autrement d'y répondre par la rudesse avec laquelle Louis XVI accueillait, ce jour-là même, M. le duc d'Orléans qui était allé lui offrir ses services à Versailles : « ... Je n'ai pas besoin de vous, monsieur... ; retournez d'où vous êtes venu... »

CHAPITRE X

Capitulation du Roi. — Sceptre et main de justice au ruisseau. — Virieu fait partie de la députation qui accompagne Louis XVI à Paris le 17 juillet. — Naïve confiance de Henry dans le peuple. — Ses entretiens avec d'honnêtes citoyens de la milice bourgeoise. — Vision de Mounier. — C'était le régicide qu'il aurait dû voir. — Meurtres de Foulon et de Berthier. — Lally et Virieu le 22 juillet. — Discours indigné de Virieu sur les tribunaux d'exception. — Il définit le vrai sens de la Révolution. — Folie de l'Assemblée au 4 août. — Le moineau de Lesbie. — Le tocsin des provinces. — Pillage de Pupetières. — Mme de Rohan se décide à quitter la France. — Elle veut que ses enfants la suivent. — Scènes violentes. — Départ de la duchesse pour l'émigration.

I

Comme tous les gens faibles, Louis XVI ne persévérait pas plus dans une faute que dans une bonne action. Virieu et ses amis ne se trompèrent pas à la violence du Roi. Ils prévirent justement qu'une réconciliation avec la faction orléaniste, sinon avec le duc d'Orléans lui-même, suivrait l'algarade que le Prince venait d'essuyer.

Dès le lendemain, en effet, à pied, sans escorte, le chapeau à la main, Louis XVI faisait amende honorable à la salle des Menus. Le voilà debout et découvert :

« ... Aidez-moi, dit-il aux députés d'une voix embarrassée, aidez-moi à assurer le salut de l'État... Je l'attends de l'Assemblée nationale... Comptant sur la fidélité de mes sujets, j'ai donné aux troupes l'ordre de s'éloigner... Je vous invite à faire connaître mes dispositions à la capitale... »

En même temps qu'il laissait ainsi tomber sa main de justice, le Roi laissait tomber son sceptre. De l'Assemblée de Versailles, sceptre et main de justice allaient rouler dans le ruisseau de Paris.

Rien, en effet, ne subsistait plus des résolutions de la veille. Les nouveaux ministres se voyaient congédiés, Necker et ses partisans rappelés, le maréchal de Broglie licenciait ses régiments, et Louis XVI s'acheminait, le 17 juillet, vers l'Hôtel de ville où l'émeute l'avait mandé à sa barre.

Devant l'humiliation de la royauté, la joie de l'Assemblée touchait au délire. Elle voulut que 300 de ses membres allassent à Paris comme témoins de son triomphe. Virieu, que son récent discours mettait fort en vue, fut choisi l'un des premiers pour faire partie de cette députation.

Que de chemin parcouru depuis un mois! Les folles utopies de quelques-uns, aidant la méchanceté de quelques autres, avaient eu raison de la vieille monarchie. Rien n'en survivait que ce Roi ligotté qui rentrait à Paris.

Quel voyage! Il préludait à celui du 6 octobre. Le carrosse royal marchait entouré de la nouvelle milice bourgeoise de Versailles. Elle semblait bien plutôt

faite pour courir au pillage que pour escorter le roi de France. Le comte d'Estaing commandait à ce ramassis de gens. Vu sa popularité, on l'avait fait monter auprès du Roi. Comment n'eût-il pas été populaire? Il dînait, disait-on, chez son boucher. Et encore, cette popularité avait-elle fort à faire avec les 150,000 hommes à travers lesquels nageait, si l'on peut ainsi dire, la voiture du Roi.

Après deux ou trois heures d'une marche incessamment arrêtée, le cortège touchait enfin la barrière de Paris. Là, le décor était digne de la pièce qui allait se jouer. C'était bien le dimanche des Rameaux de la royauté.

Les choses elles-mêmes dont on sent parfois l'âme s'animaient sur le passage de ce peuple, de ces députés qui amenaient le Roi, ou plutôt le traînaient à leur remorque. Cette âme des choses a des vibrations si puissantes qu'elles dominent celles de l'âme humaine.

C'est ainsi que, chez Henry, les vibrations révolutionnaires de la grande ville étouffaient l'immense pitié qui, partout ailleurs, eût fait frissonner son cœur monarchique. Ces terribles effluves populaires appelaient chez lui, à fleur de cœur, tout son libéralisme. Ses instincts démocratiques se trouvaient à l'aise dans cette mise en scène étrange, où la bigarrure de la foule s'harmonisait avec la bigarrure des murailles.

Mille affiches, mêlées d'enseignes, devenues tout à coup politiques, s'y étalaient, confondant leurs allégories avec les vivats du peuple. .. « Au grand

Necker... » ... « A l'Assemblée nationale... » ... « Au patriotisme... » ... « A l'humanité... » Dans l'universel ébranlement, Henry ne voyait même pas ce qu'il y avait de ridicule dans le délire de ces hommes ... « qui s'embrassaient les yeux mouillés de larmes », et portaient jusqu'à la folie ce que Mounier appelait « l'ivresse du sentiment »...

Or, pendant que Bailly tombait en extase parce que... « les voix innocentes des enfants trouvés ajoutaient au spectacle quelque chose de céleste »... pendant surtout qu'il débitait au Roi sa fadaise légendaire : « Sire, Henry IV a reconquis son peuple, le peuple aujourd'hui reconquiert son Roi... » Virieu allait attendre le cortège sur la place Louis XV (1).

Là, tout « à la délicieuse sensation du sourire des foules »,... comme disait La Fayette, il s'émouvait avec l'un, il s'attendrissait avec l'autre et s'abandonnait avec tous, au point qu'il trouvait un sens consolant aux plus étranges découvertes.

Voici, par exemple, c'est Henry lui-même qui le raconte, un officier de la milice bourgeoise qui le

(1) Tout ce récit se trouve dans la déposition du comte de Virieu dans l'enquête sur les journées des 5 et 6 octobre. (*Procédure criminelle instruite au Châtelet de Paris sur les faits arrivés à Versailles dans les journées des 5 et 6 octobre.* V. 2, p. 213.)

« ... Persuadé, dit le comte de Virieu, que les faits du 5 octobre dernier ont eu nécessairement des rapports avec des faits antérieurs qui m'avaient frappé, je crois devoir, pour rendre à la vérité l'hommage complet que j'ai juré, reprendre de plus haut le récit de ce qui est venu à ma connaissance. Le 17 juillet..., etc... »

touche tellement par... « son honnêteté, sa simplicité et sa modestie »... qu'il lie conversation avec lui.

Plein d'une « confiance réciproque », celui-ci déclare à Virieu « qu'il est prêt à détrôner le Roi et à proclamer protecteur M. le duc d'Orléans »... Mais c'est pour l'amour de l'Assemblée. Comment en vouloir à cet homme simple et modeste ?...

Plus loin, c'est un ancien soldat du Royal-Limousin que Henry retrouve travesti en capitaine de la garde nationale. Le capitaine en veut à M. le comte d'Artois... Il est même chargé de l'arrêter et ne répugne pas trop à cette besogne...

Là-dessus, Henry, toujours plein d'admiration pour la droiture et les bonnes intentions du peuple, explique à ses interlocuteurs, qui n'y comprennent rien, toute la théorie de la responsabilité ministérielle. Le mot n'existait pas encore. Mais je n'en sais pas d'autre pour résumer le long discours que Henry tint à cette occasion (1). Si on ne le comprit pas, on l'écouta du moins avec une complaisance qui le rassura pleinement sur le sort de la monarchie. Car il paraît avoir continué sa route, tout à la séduisante vision qui hanta Mounier ce jour-là : ... « La statue de Louis XVI s'élevant sur les ruines fumantes de la Bastille, et glorifiant le Roi restaurateur de la liberté française »...

Quelle hallucination pourtant ! N'était-ce pas déjà le régicide qui planait sur ces rues, ces places, ces car-

(1) « Je fis des observations sur la fidélité due au Roi, que les erreurs des ministres ne peuvent empêcher d'être notre seul

refours, où passait le cortège? Pourquoi cette foule qui étouffait les députés de ses tendresses, marchait-elle en armes? Depuis le fusil à rouet jusqu'au bâton ferré, tout avait été bon à ces hommes, à ces femmes, à ces moines, qui hurlaient : « Vive la nation!... » Et puis, un coup de fusil partait de l'autre côté de la Seine. La balle venait tuer une femme à la porte du carrosse royal qui traversait la place Louis XV. On arrivait enfin à l'Hôtel de ville, et il fallut que le Roi gravît les marches, çà et là encore rouges de sang, sous la voûte d'acier que formait la maçonnerie triomphante.

C'est à Notre-Dame que les députés et la foule se ruaient enfin pour célébrer cette victoire, tandis qu'exténué, à bout de forces, de son rôle d'*Ecce homo*, la cocarde tricolore sur la poitrine, le malheureux Louis XVI regagnait Versailles.

II

Une première vague avait passé. La paix semblait faite. Mais la vague du lendemain allait rouler les cadavres de Foulon et de Berthier. En se retirant, elle

légitime souverain. Il (l'officier) y parut sensible, mais surtout à ce que le Roi venait de céder au vœu public en se jetant dans les bras de la nation. »

. . . .

emportait, pour quelques-uns, une première illusion.

Le 22 juillet laissa une trace ineffaçable dans la vie de Henry. Il causait avec Lally, son ancien condisciple au collège d'Harcourt, quand le fils du malheureux Berthier accourut à Versailles pour conjurer l'Assemblée d'arracher à la mort son père, déjà prisonnier du peuple. « Haletant, éperdu, a raconté Virieu, l'infortuné embrassait les genoux de Lally en criant : ... Vous, du moins, ayez pitié de moi... vous qui savez ce que c'est que de voir égorger son père... »

Mais, à l'heure même, on apprenait le meurtre avec ses horribles détails de tête coupée, de cœur arraché, de lambeaux de chair dévorés...

Mirabeau fut cynique. Ces crimes pour lui n'étaient que « les pustules de la liberté »... Barnave se contentait d'analyser le sang répandu. Virieu, outré, protestait par un véritable cri d'indignation.

« La France a des lois », s'écriait-il à quelques jours de là, comme l'Assemblée requérait l'établissement d'un tribunal d'exception, tout à l'avantage des bourreaux et au préjudice des victimes... « la France a des lois, des magistrats, une puissance exécutrice... Tout réunir dans les mêmes mains, c'est rétablir le despotisme... Le premier devoir que m'ont imposé mes commettants, c'est d'établir la liberté... Or, le despotisme de la multitude, voilà le plus funeste de tous les despotismes (1)... »

Tout d'un coup, Henry avait l'intuition de ce

(1) Séances des 23 et 28 juillet 1789.

qu'allait être la Révolution. Sa droiture l'emportait. Le naïf de la veille devenait le prophète de l'avenir. Il le résumait d'un mot.

Mais la lumière ne pouvait encore être qu'intermittente pour lui, comme pour tant d'autres honnêtes gens de cette Assemblée, qui croyait avoir perdu sa journée quand elle n'avait pas détruit quelque chose...

On sait cette folle séance du 4 août que Mirabeau lui-même appelait « une orgie ». Il fallait que tout, alors, fût orgie : orgie d'imbécillité brutale dans la rue, orgie d'imbécillité chevaleresque ailleurs.

Imaginez l'ivresse du désintéressement, le délire de la générosité, la folie de l'abnégation, le vertige de la popularité. Appelez toutes ces démences des plus grands noms de France et concluez avec Gouverneur-Morris que ces parlementaires « ... n'étaient qu'une volée d'oiseaux effarés, se posant où on pouvait le moins s'y attendre, ou voltigeant à la débandade »... Justices seigneuriales, droits féodaux, vénalité des charges, droits de chasse, dîmes, annates, pensions, privilèges, casuels, bénéfices, tout est prétexte à immolation. « Ah! qu'il est beau, dit quelqu'un, de voir le clergé et la noblesse se venger ainsi du peuple! »

Et le feu de reprendre à toutes les têtes.

« Levez la séance, crie Lally-Tollendal, personne n'est plus maître de soi... »

Virieu lui coupe la parole.

« Comme Catulle, s'écrie-t-il, — car il ne veut être en reste ni avec le vicomte de Noailles, ni avec le duc

d'Aiguillon, ni avec l'évêque La Fare... — comme Catulle, je viens offrir mon moineau sur l'autel de la patrie... Je propose la suppression des colombiers (1)... »

« Il est plus d'une Lesbie prête à accepter l'offrande », répond une voix.

Le mot est acclamé. Il fait fureur, et d'un vote unanime l'Assemblée proscrit la race entière des pigeons.

Après les privilèges des particuliers, ce sont les droits des provinces. Les villes imitent les provinces. On jette tout, furieusement, éperdument, dans le torrent qui passe... Bientôt ce ne seront plus qu'épaves et débris sur lesquels l'archevêque de Paris va chanter un *Te Deum*, auquel répondra le tocsin de tous les clochers de France.

III

Ce glas du vieux monde ne sonnait nulle part à coups plus pressés qu'au pied des Alpes. Soixante-dix

(1) Les pigeons avaient, paraît-il, d'irréconciliables ennemis. « Que vous proposez-vous de demander aux États généraux ? » demandait M. de Coigny à un de ses tenanciers, élu député dans le bailliage présidé par lui. — « La suppression des pigeons, des lapins et des moines. » — « Voilà un rapprochement bizarre. » — « Il est fort simple, monsieur : les premiers nous mangent en grain, les autres en herbe, les troisièmes en gerbe... »

(*Correspondance de Grimm*, t. V, p. 94-95.)

châteaux flambaient en Dauphiné. C'est ainsi que les paysans, là-bas, entendaient reconnaître les chevaleresques folies faites en leur faveur le 4 août.

A ce titre, Pupetières devait payer les sacrifices que son maître avait consentis, de si bon cœur, à ses vassaux.

Pour tenir tête aux bandes incendiaires et pillardes, Henry n'avait laissé dans la vieille demeure que le régisseur Journet et sa femme. Journet avait succédé à Perrin, et, comme lui, se fût fait hacher pour défendre le seuil de ses maîtres.

Une troupe hideuse apparut, un soir, aux environs de Pupetières, et bientôt ce peuple enfiévré, « Robespierre à mille têtes », comme l'appelait Balzac, s'engageait dans l'étroit et caillouteux lit de torrent qui menait au château.

« Au milieu des cris et du tumulte, on distinguait, raconte Mlle de Virieu, les plaintes et les gémissements d'un malheureux curé, vieil ami de la famille, que l'on traînait à l'assaut du château. Le moyen avait paru piquant pour pénétrer dans la place. Le curé ferait un sermon sur les droits du peuple, pendant que les assaillants enfonceraient la porte. »

Les voilà au pied du mur d'enceinte. En fait de défenses, ce mur ne présentait que les têtes béantes de vieilles gouttières qui, depuis des siècles, vomissaient l'eau boueuse amassée derrière la muraille. Quant aux armes, elles consistaient en quelques épées, l'une à deux mains, qui gisaient dans la tour sous un monceau de brassards rouillés.

Il y avait bien le fusil et le couteau de chasse de Journet. Dieu sait s'il s'en fût servi volontiers! Mais le malheureux, bouleversé par les derniers événements, était étendu paralysé sur son lit.

Aussi brave que lui, sa femme accourt au premier bruit. Elle traverse la petite cour qui sépare le château du mur percé par la grande porte à clous. A travers le guichet grillé, elle demande ce qu'on veut. Au même moment, un pistolet armé est mis sous le menton du curé... « Réponds qu'il faut ouvrir, ou je te tue! » crie l'un des misérables. Le malheureux prêtre tombe évanoui. Sans répondre aux assiégés, la horde se rue alors contre la porte. Le bois résiste. Mais voilà le maréchal ferrant du village que l'on a amené aussi, malgré lui. Il faut qu'il force la serrure. Elle saute. Mais à peine la porte a-t-elle tourné sur ses gonds, qu'on se trouve en face de Mme Journet. La vaillante femme barre le seuil. Les coups, les injures pleuvent sur elle. On la pousse vers un fossé pour la jeter à l'eau. — « Ah! je m'y jetterai plutôt moi-même, s'écrie l'héroïque gardienne, si je ne puis sauver le château. »

« Et la voilà, raconte Mlle de Virieu, qui monte sur le mur de la serre, et veut se jeter à l'eau en voyant tous ces gens-là entrer chez nous. » Heureusement, le curé, revenu à lui, la retient.

Mais pendant cette scène, la cour est envahie, la chapelle profanée, le christ arraché (1), la porte des archives forcée, la cave enfoncée.

(1) Le voleur de ce christ eut, au dire de Mlle de Virieu, un

Là, ce fut à qui boirait davantage et se gorgerait le plus cyniquement de tout ce qu'il fut possible de dévorer. Puis, pêle-mêle, on jeta tableaux, livres, terriers, parchemins, titres, chartes, papiers de famille, dans un brasier, autour duquel les brigands dansèrent jusqu'à ce que, ivres morts, ils tombassent dans les cendres, en vomissant un dernier cri de : « Vive la liberté ! ». . . . .

. . . .

Grâce à cette bacchanale, le château avait échappé à l'incendie. Mais le lendemain, le malheureux curé mourait. Quant au maréchal ferrant, il devenait fou. Dans ses accès de délire, il se croyait toujours devant la porte de Pupetières et se débattait contre ceux qui l'y avaient traîné!... « Non, non, criait-il,... ce n'est pas moi... ce sont eux... Ah! les voilà encore... » Et il se jetait à genoux, demandant pardon à ses maîtres qu'il s'imaginait entendre, jusque sur son lit de mort, lui reprocher son ingratitude...

Virieu avait raison. Le plus hideux des despotismes est le despotisme de la multitude.

---

remords. Après la Révolution, il voulut le restituer. Mais tant de crucifix avaient été volés, qu'il ne reconnut pas celui de Pupetières, et en renvoya à Mme de Virieu un beaucoup plus beau. « Ah! madame, s'écriait, en le voyant, le vieux Ritter qui était revenu mourir au service de ses maîtres, si nous avons perdu avec les hommes, il faut convenir que nous avons bien gagné avec le bon Dieu... »

IV

Depuis la fusion des ordres, Mme la duchesse de Rohan suivait avec une indignation croissante l'invasion de ce nouveau despotisme. Volontiers, elle eût dit, comme cette autre grande dame à un député des nobles avant la lettre (1) : « Depuis le passage au Tiers, je ne gronde plus mes gens... »

Après la terrible déception du 14 juillet, ce fut bien pis. Non seulement cette populace victorieuse lui faisait horreur, mais elle eût voulu draper jusqu'aux glaces de son carrosse, pour ne pas la voir.

Les maisons où tout est disposé pour le soleil semblent inhabitables lorsque la bise les surprend. La France, maintenant, était cette maison, pour Mme de Rohan. La quitter à tout prix devint son unique pensée.

D'autres déjà, et plus voisins qu'elle du Trône, s'étaient acheminés vers la Belgique et l'Allemagne. Le prince de Condé, le comte d'Artois, Mme de Polignac avaient donné l'exemple d'une désertion qui devait être si funeste. Au gré de la duchesse de Rohan, eux seuls avaient raison. La France méritait d'être

(1) On appelait ainsi les députés qui avaient passé au Tiers avant la lettre du Roi.

châtiée, et la faiblesse du Roi, les scènes hideuses des provinces, les révoltes partout latentes ou triomphantes, appelaient impérieusement l'intervention étrangère. Le seul vrai moyen de sauver la monarchie, c'était de provoquer cette intervention.

Un matin, donc, du mois d'août, la duchesse entrait chez Mme de Virieu, et d'un ton qui rappelait à la fois les tendresses du passé et les raideurs du présent :

« Il faut partir, ma petite, dit-elle.. ; ce ne sera pas pour longtemps, du reste... Tout ceci ne peut durer... Ah ! si M. de Virieu (c'est ainsi qu'elle appelait maintenant Henry) comprenait son devoir ! .. »

Mme de Rohan était emportée par ses idées comme par ses passions. Il fallait que Henry comprît comme elle le devoir. Il fallait qu'il jugeât, comme elle, que l'honneur avait passé la frontière, et que tout gentilhomme devait l'y suivre.

Mais la duchesse avait compté que le vieux mot gardait sa signification primitive. Or, en révolution, les mots changent de sens. Tandis que, pour les hommes qui se groupaient autour du Roi, l'honneur était à Versailles, tandis qu'il était à l'Hôtel de ville pour les révolutionnaires de Paris, l'Émigration en faisait son apanage exclusif.

Pour Henry, cependant, le doute ne pouvait exister. L'honneur était au poste où les convulsions de sa patrie l'avaient jeté, et non pas dans l'aventure chevaleresque que le Roi et ses frères conseillaient. De là le courage qu'il eut de résister, courage héroïque,

car il s'épanouit sur la plus infinie douleur de sa vie. Mme de Rohan se disait prête à oublier le passé, si ses enfants l'accompagnaient en exil.

Ce fut Mme de Virieu qui avoua à la duchesse la détermination prise par Henry. Le cœur en sang, les yeux en larmes, elle représenta à sa bienfaitrice que Henry préférait « les horreurs d'une lutte suprême et son fatal dénouement à ce qu'il regardait comme une désertion ».

Par son essence même, la force est sans nuance et ne perçoit pas les sentiments délicats, raffinés, timides, où le devoir et l'affection se confondent. Mme de Rohan ne vit qu'une révolte de plus dans l'attitude de la jeune femme...

« Ce jour-là, dit Henry, j'eus la suprême douleur de voir cette fille adoptive que je laissais à ma bienfaitrice au prix de mon propre bonheur, confondue avec moi dans les mêmes dédains... »

Pas une plainte, cependant, ne semble avoir échappé alors à l'admirable femme. Dans cette lutte de deux âmes, plus l'une se raidissait, plus l'autre pliait... Mais rien ne pouvait donner à Mme de Rohan le calme qu'il eût fallu pour juger sainement ses enfants.

D'un trait de plume, elle modifiait son testament à l'égard de Henry et de sa femme. Et dans ce testament que j'ai sous les yeux elle ajoutait :

« ... Je suis au moment d'entreprendre un long voyage. Je le crois dans l'ordre de la volonté de Dieu... Si Dieu dispose de ma vie, je remets mon

âme entre ses mains. » . . . .

. . . .

Cela fait, Mme de Rohan parut plus calme. Mais, au dire de la comtesse de Virieu, le « raidissement de son âme n'en était que plus terrible »...

Henry, cependant, guettait une détente suprême. Il espérait dans le dernier adieu. Tout ce qui restait d'aimant dans ce grand cœur de femme, qui n'avait connu la maternité que pour lui, se réveillerait... Il ferait à ce cœur un appel désespéré. Dût-il se traîner aux pieds de la duchesse... dût-il la forcer à marcher sur lui, il ne la laisserait pas partir, le maudissant.

Mais voilà qu'on ne parlait plus de départ à l'hôtel de Rohan.

Un jour cependant, vers la fin d'août, que Henry s'était glissé furtivement rue de Varenne pour voir sa femme, il trouva la chaise de poste de la duchesse attelée dans la cour.

Aidés de Bragon, le vieux suisse, les laquais Flamand et Richard descendaient les malles qui devaient être bouclées sur la voiture. Tout en larmes, le pauvre Bragon apprenait à Henry que le duc de Rohan avait déjà quitté Paris, et qu'il attendait sa femme en Bourgogne, chez sa meilleure amie, la comtesse de Jaucourt. Sans lui laisser ajouter un mot, Henry, comme un fou gravit l'escalier.

Il traversa ces salons, jadis si brillants, maintenant déserts. Tout au fond, Mme de Rohan, impassible, donnait ses derniers ordres. Henry voulut lui baiser la main. Elle la retira... « Vous voulez rester, dit-

elle... C'est irrévocable?... » Henry ne répondit pas.

L'indignation, si longtemps contenue chez la duchesse, éclata alors en termes d'une inconcevable violence. Elle accusa Henry de livrer le Roi, de le sacrifier à son ambition, de ne demeurer à l'Assemblée que par des vues toutes personnelles... de mendier, comme ses amis, une honteuse popularité... d'être un sujet déloyal et un enfant indigne...

Comment put-il demeurer calme? Comment il le put? Lui-même le raconte :

« ... C'est que je croyais qu'un jour, elle me saurait gré de lui avoir résisté... C'est qu'après ces heures d'indicibles souffrances, je la voyais me rouvrir ses bras... et m'avouer que céder à sa prière eût été me rendre indigne de sa tendresse... »

Pendant cette scène terrible, la femme de Henry entrait et se jetait aux pieds de la duchesse, pour demander grâce, ou du moins pour lui demander la grâce de l'accompagner. D'un geste impérieux, celle-ci releva la jeune femme :

« ... Non, dit-elle, vous vous devez à votre mari... Restez dans cette maison..., j'entends qu'elle soit toujours la vôtre... »

Et ce fut fini.

Mme de Rohan partit, l'âme ulcérée jusqu'à en mourir et laissant le désespoir derrière elle.

« Mère infortunée, écrivait Henry..., ses erreurs lui ont coûté la vie... à nous, elles ont coûté le bonheur... »

CHAPITRE XI

Petits côtés et ridicules de la Révolution. — Première discussion sur les droits de l'homme. — Henry introduit l'Être suprême dans le préambule de la Constitution. — L'autel de la patrie. — Ce qu'on y offre. — Don du maréchal de Mailly, d'un cordonnier poitevin, d'un mari et de quelques jolies femmes. — Mot de M. de Ségur. — Une guillotine en acajou. — Contradictions d'un cœur de femme. — Ce que l'on pensait chez le comte de Jaucourt. — La chambre hantée du château. — Henry pendant la discussion du *veto*. — Trop d'énergie dans ses expressions. — Faiblesse du Roi. — Un mot de Rivarol. — A qui reviendra la couronne de France? — Heureux hasard qui fait trouver le traité d'Utrecht dans la poche du marquis de Sillery. — Conversation de Henry et de Mirabeau. — Le complot de Bellechasse s'accentue. — Jolie réponse du marquis de Mirepoix aux conclusions de Sillery.

I

On a étudié la Révolution par ses côtés terribles, misérables ou glorieux. Mais a-t-on jamais songé à la regarder sous son angle ridicule? Pour ne parler que de ses orateurs, du moins du plus grand nombre, je ne crois pas qu'à aucune époque il se soit trouvé personne qui les ait surpassés en emphase grotesque et en sensibilité pleurarde. Jamais on n'a parlé une aussi pauvre langue.

Les discours de Lally sont ... « plus joufflus encore

que sa personne... ». Bailly, « l'Aristide qu'on ne se lasse pas d'appeler Juste (1) »; Chapelier, « des Castors le digne président », comme l'appelle Rivarol, rivalisent de pédantisme classique. Et l'on serait aujourd'hui grandement de l'avis de Mirabeau, qui, outré d'entendre appeler Clermont-Tonnerre « le Pitt de la France »... se demandait... « si Pitt serait charmé de s'entendre appeler le Clermont-Tonnerre de l'Angleterre »... Barnave avouait que ses amis et lui « ne savaient que filer des idées en périodes ».

Virieu, lui aussi, parlait cette langue amphigourique, amalgame des théories pastorales de Rousseau et de la bruyante éloquence de Rome ou d'Athènes. Mais chez lui, ces violences, ces emphases, cette sensibilité, n'arrivaient pas, comme chez la plupart de ses collègues, à voiler l'idée. Cette idée perce toujours, même lorsque la parole est confuse, parce que cette idée était grande, si grande qu'elle dominera toutes ses erreurs, et vaudra à sa vie le plus admirable couronnement.

Le voilà, par exemple, aux prises avec Sieyès, à propos du préambule de cette fameuse Constitution qui « n'est si profonde, disait un homme d'esprit, que parce qu'elle est creuse et qu'il n'y a rien dessous ». Sieyès, qui ne le cède en rien aux plus verbeux et aux plus bouffis de ses collègues, a délayé en d'innombrables articles cette trouvaille : « Que l'homme est

(1) Discours d'une délégation de l'Académie française à M. Bailly, maire de Paris

de sa nature soumis à des besoins, mais que par sa nature aussi il possède les moyens d'y pourvoir (1). »

Aussitôt, sans sourire, Mounier, Rabaud Saint-Étienne, Target s'enflamment d'ardeur pour la déclaration des Droits de l'homme, et répondent à Sieyès par des harangues « sur la nécessité de créer un gouvernement qui ait pour but la félicité générale »...

Tout ce verbiage finit par impatienter Henry. Il ne s'oppose pas à la reconnaissance des Droits de l'homme, mais il « réclame la priorité pour ceux de Dieu ». Une voix crie « qu'il faut mettre la Constitution sous les auspices de la Nature »...

Ardent, violent même, comme il l'est, Virieu, qui s'est flatté d'avoir sauvegardé « les prérogatives de la Divinité »... se précipite à la tribune.

« Qu'est cela ? s'écrie-t-il... Qu'est-ce que la nature ?... Quel est ce mot vide de sens ?

« Si c'est au nom de tout un peuple que vous voulez contracter des engagements... c'est en présence de l'Être suprême que nous, les représentants de ce peuple, devons consacrer ses droits imprescriptibles... »

Les philosophes s'insurgent. Les croyants même crient de toutes parts que ... « la présence de l'Être suprême étant partout, il est inutile de l'énoncer dans le préambule de la Constitution »...

Mais Virieu veut l'affirmation de sa foi dans l'acte

(1) « Des Droits de l'homme et du citoyen... », projet lu les 20 et 21 juillet 1789 au comité de Constitution par M. l'abbé Sieyès.

fondamental de la Révolution. Ce qu'il faut « au grand pacte que va faire la nation, c'est l'estampille de Dieu ». Et Virieu adjure, interpelle, objurgue si bien, qu'il impose cette sorte d'acte de foi à l'Assemblée constituante.

Grâce à lui, elle se déclare chrétienne (1).

A ceux qui entrent dans la bataille, la chance fait toujours un don de joyeux avènement. Henry était, dès lors, classé parmi les orateurs de la droite. Son talent, contestable aujourd'hui, s'imposait par un premier succès. Et l'homme que la duchesse de Rohan avait flétri comme un transfuge devenait le défenseur de la plus noble cause.

Mais si, un instant, Henry avait ainsi échappé au ridicule révolutionnaire, c'était pour en subir bientôt à son tour les plus grotesques éclaboussures. L'Assemblée qu'il venait d'entraîner malgré elle, en quelque sorte, à un si haut vol, s'en vengeait le lendemain en le déléguant pour recevoir les dons patriotiques.

Il lui faut s'asseoir derrière une petite table couverte d'un tapis chamarré... Et le voilà pontifiant, car cela s'appelle « l'autel de la patrie ». Sur l'autel de la patrie, le vieux maréchal de Mailly vient immoler, le premier, ses boucles d'or... Un cordonnier de Poitiers le suit : « Ces boucles, dit-il, ont servi à tenir les tirants de mes souliers... Elles doivent servir maintenant à combattre les tyrans ennemis de la liberté (2). »

(1) Séance du 20 août.
(2) Goncourt, *La société pendant la Révolution.*

Tel autre citoyen, meilleur patriote encore, déclare en défilant « au bras de son épouse » que « ne devant que son quart, il offre sa moitié »... Enfin, Henry pouvait admirer discrètement la générosité de ces citoyennes qui, « ayant un cœur fait pour aimer, apportaient à leur patrie le prix de leurs amours ».

C'est à M. de Ségur que devait appartenir le dernier mot de cette bouffonnerie révolutionnaire : « Tout le monde, oui, tout le monde a voulu de cette Révolution. L'un lui a permis d'avancer jusqu'à la boucle de ses souliers, l'autre jusqu'à la jarretière, celui-là jusqu'à la ceinture. D'autres enfin ne seront contents que lorsqu'ils y auront passé la tête... »...

II

Au galop de ses quatre chevaux et brûlant le pavé du Roi, la duchesse de Rohan, entre temps, gagnait la Bourgogne. L'éloignement ne faisait qu'ajouter à sa haine de la Révolution.

La duchesse fuyait sans regarder derrière elle. Elle fuyait jusqu'à ses regrets. Mme de Wall, qui l'accompagnait, avoua plus tard que, pendant ce long voyage, elle n'osa prononcer ni le nom de Henry, ni celui de sa femme.

Ce fut bien pis encore lorsque Mme de Rohan eut passé quelques jours chez le comte de Jaucourt. Le

royalisme de ses hôtes achevait d'exaspérer ses colères.

« Non seulement, écrivait Henry, la distance matérielle est venue accroître la distance morale... mais il ne peut me rester d'illusion sur l'état de son âme en apprenant ses épanchements avec ceux qui maintenant lui sont chers... »

Et puis, douloureusement, il ajoutait : « L'esprit de parti tue à la fois la vertu et le jugement... » ...

N'en a-t-il pas toujours été ainsi? La partialité transforme en attentats les actes les plus généreux, tandis qu'elle travestit en héroïsme jusqu'à l'imprudence et à la sottise.

Pour se mettre, alors surtout, à l'unisson de certains milieux, il fallait excommunier ou maudire. Il fallait se faire proscripteur... presque exécuteur des hautes œuvres.

Voici, en effet, ce qui se passait pendant certain souper, à la veille de l'émigration :

On y avait persiflé, ridiculisé les actes de l'Assemblée, quand quelqu'un se mit à discuter les mérites de la nouvelle invention « si pleine d'humanité » du docteur Guillotin.

Tout de suite, on envoie chercher un petit modèle de la machine. Il est en acajou. On veut l'essayer.

En même temps, on a apporté de petites poupées qui figurent Bailly, Lameth, La Fayette... De jolies mains poussent les poupées sous le couperet. Il tombe. La tête roule. Du corps décapité on voit jaillir quelque chose de rouge. Chacun, en riant, y trempe son mouchoir.

La poupée n'est qu'un flacon, et le sang une eau parfumée (1).

On guillotinait ainsi avant d'être guillotiné, et l'on jouait à l'exil avant d'être proscrit.

Il n'est pas à dire, ici, que Mme de Rohan ne partageait pas plus ces folies que l'aveuglement du parti de l'émigration. Pour elle, rien n'était plaisant dans ce qui se passait. Si du fond de la Bourgogne, comme du haut du mont Aventin, elle eût voulu entraîner toute la noblesse française à sa suite, c'est qu'à ses yeux les dernières chances de la Monarchie étaient dans cet exode.

Voyez, cependant, quelles contradictions peuvent exister dans les âmes les plus fortes. Sous l'intérêt si puissant qui poussait la duchesse hors de France, un sentiment intime, profond, vivait qui la retenait sur cette terre maudite, où restaient ses enfants.

Le visage altéré de la fugitive trahissait, au dire de Mme de Wall, une lutte qui la tuait.

« ... Quelle torture fut la sienne! a écrit Henry. La profonde tendresse et la longue intimité de tant d'années étaient indispensables à sa vie... Quoi qu'elle fît, l'une et l'autre redevenaient, à toute heure, l'objet de ses désirs inavoués!... Elle croyait avoir broyé toute sensibilité... il n'en était rien... »

Il n'en était rien, à cette heure-là du moins chez la duchesse de Rohan. Elle gagnait du temps, prolon-

(1) Voir Goncourt, *Histoire de la société française sous la Révolution*, p. 461.

geant, de journée en journée, son séjour chez la comtesse de Jaucourt, comme si le lendemain eût dû lui apporter le miracle qui lui permettrait de retourner en arrière.

N'est-ce pas le propre des gens qui souffrent que d'espérer un miracle, comme c'est trop souvent le propre du miracle de les laisser souffrir? Six semaines se passèrent ainsi. Et ce fut bien un peu miracle si l'on partit.

J'ai déjà dit l'influence du surnaturel sur cette société sceptique. Pour beaucoup d'émigrés, les légendes et les présages remplaçaient maintenant les momeries de Cagliostro. Or, dans le château du comte de Jaucourt, la duchesse de Rohan rencontrait une de ces légendes bien faites pour impressionner.

Peut-être avez-vous lu cette curieuse histoire dans les *Souvenirs* de Mme de Genlis.

Le chevalier de Jaucourt avait douze ans, lorsque son père, avant de l'envoyer à l'armée, le mandait près de lui, dans ce même château de Bourgogne où se trouvait alors Mme de Rohan. Le soir venu, il enfermait son fils dans une grande chambre dont les murs étaient recouverts d'une merveilleuse tapisserie.

Il y avait là un temple, et devant les portes fermées du temple se tenait un prêtre vêtu d'une longue robe blanche. Sa main droite était armée d'une poignée de verges. Dans l'autre, il tenait une clef.

Minuit sonne, et voilà que le petit chevalier, à moitié mort de peur, voit le prêtre se mouvoir et s'ap-

procher de son lit. Sa grande figure blanche s'arrête. Elle parle :

« ... Ces verges, dit-elle, fustigeront un grand nombre... Quand tu les verras s'agiter, n'hésite pas à prendre la clef que voilà. Ouvre, va, et tu feras de grandes choses... »

A ce mot s'évanouit la vision que, de père en fils, tous les Jaucourt avaient eue.

L'enfant fut le dernier à la voir, car dès le lendemain la tapisserie fut détendue et brûlée.

Au moment où la duchesse de Rohan débarquait chez lui, le chevalier, devenu le comte de Jaucourt, se souvenait sans doute de la terrible vision d'autrefois. Les verges prophétiques s'agitaient. Il n'y avait plus qu'à partir. C'est ainsi que M. de Jaucourt devint un des agents les plus actifs de l'émigration (1).

C'est aussi pourquoi, à la fin de décembre 1789, Mme la duchesse de Rohan, passant en quelque sorte

(1) Deux Jaucourt ont joué un rôle important à la fin du siècle dernier :

Arnail-François, né en 1757 et mort en 1852, à l'âge de quatre-vingt-quinze ans, arrière-petit-fils de l'ami de Henri IV, Duplessis-Mornay, et neveu du fameux chevalier de Jaucourt, l'un des auteurs de l'*Encyclopédie*, était député à la Législative. Il y défendit la monarchie pied à pied. Arrêté le 10 août, il fut jeté à l'Abbaye et échappa au massacre à grand'peine. Réfugié en Angleterre, puis en Suisse, il fut nommé sénateur en 1803, chambellan de Joseph Bonaparte, puis pair de France et ministre des affaires étrangères sous la Restauration.

L'autre Jaucourt, l'ami de la duchesse de Rohan, était un officier de grand mérite. Il suivit des premiers les princes dans l'émigration et fut sur la terre étrangère le ministre de la guerre de Louis XVIII.

sur son cœur, quittait la France et arrivait à Nice, où elle voulait attendre la fin de la tempête.

III

Que n'avait-elle tardé quelques semaines encore à partir! Il y a toujours comme une fatalité dans tout dénouement tragique. Ce qui aujourd'hui eût été le salut n'arrivera que demain. Et le hasard, parfois si bien inspiré, n'amènera que de douloureuses coïncidences.

Mme de Rohan était partie juste à l'heure où Henry allait faire preuve d'un loyalisme qui, sans doute, l'eût absous.

Car, pendant que les oreilles de la duchesse s'offensaient, pour la première fois, d'une langue inconnue, celle qu'on parlait à Versailles, autour de Henry, n'était pas moins étrangère pour lui.

Le Roi s'appelait maintenant « l'Exécutif »...

Henry ne comprenait pas plus le mot que le rôle auquel on voulait désormais ravaler la Monarchie. Le royaliste se retrouvait tout entier.

« Avant tout, s'écrie-t-il le 19 août, il faut consacrer l'autorité royale... »

Mais c'est précisément cette autorité dont on ne veut plus. Il faut la remplacer par « le gouvernement de la Nation ».

De toutes parts arrivent des adresses qui réclament la permanence de l'Assemblée. De là à proclamer sa souveraineté, il n'y a qu'un pas.

« J'avoue, s'écrie Henry le 7 septembre, que tous les pouvoirs émanent du peuple... Mais il y a erreur dans l'application que l'on veut faire de ce principe... Que les représentants fassent des lois... mais que le Roi ait le droit de leur refuser sa sanction... Voilà ce que je demande... Le peuple, qui ne médite pas, peut être séduit par des factions... J'entends que le Roi ait le droit de *veto*... et j'entends que ce *veto* soit indéfini... »

En réclamant ainsi les droits imprescriptibles de la royauté, Henry va à l'encontre non seulement de l'Assemblée, mais de la France, de la France passionnée, effrayée, soulevée par ce mot de *veto* qu'elle ne comprend pas.

Le *veto,* c'est le retour des privilèges... c'est la famine... c'est le despotisme... c'est l'égorgement du peuple (1)...

Aussi « quinze mille hommes se disposent à éclai-

(1) « ... Savez-vous, disait Virieu en pleine Assemblée, ce qu'est le *veto* pour le peuple de Paris? Il le prend pour un impôt. . » Quant aux populations des campagnes, elles sont plus aveuglées encore. « Deux habitants du Dauphiné, ajoute-t-il, parlaient du *veto*. Sais-tu ce que c'est? dit l'un. — Non. — Eh bien! tu as ton écuelle remplie de soupe; le Roi te dit : Répands ta soupe, il faut que tu la répandes... » C'est ainsi que le peuple de Paris et de toutes les provinces est égaré... (Archives parlementaires. — Séance du 7 septembre.)

Bertrand de Molleville va plus loin encore : il dit que les paysans croyaient que le *veto suspensif* était, pour le Roi, le droit de pendre qui bon lui semblerait.

rer maisons et châteaux de quiconque osera défendre l'infâme *veto* à la tribune, telle est du moins la nouvelle que donne le président ».

Virieu a de plus reçu d'innombrables lettres anonymes. Mais ces menaces ne font que redoubler son énergie.

Mirabeau s'en prend à lui. N'importe :

« Faut-il donc, lui répond Henry, que l'Assemblée soit emportée par des démagogues... »

A ce mot, la salle entière se dresse contre lui.

Henry reprend sa phrase, l'accentue et l'achève enfin par un f..... tel que jamais les Menus n'en avaient entendu.

Le tumulte ne connaît plus de bornes.

On accuse Henry, — le mot est au *Moniteur,* — « d'avoir souillé sa bouche par un juron ».

On insulte le président. On lui reproche sa faiblesse, sa partialité, et telle devient la scène que l'évêque de Langres finit par abandonner le fauteuil.

Quatre jours plus tard, Henry n'en est pas moins à la tribune pour s'expliquer plus énergiquement encore sur la sanction royale.

« Les droits du Roi, dit-il, sont écrits dans le cœur de tous les Français... ils y sont écrits autant que dans nos cahiers... Il faut les reconnaître... Si quelqu'un s'y oppose, qu'il se lève... qu'il se montre!... »

Tout le monde est debout. Tout le monde hurle à la fois. Clermont-Tonnerre qui préside est insulté comme l'avait été l'avant-veille l'évêque de Langres.

« Quant au noble que l'on connaît pour s'emporter jusqu'à laisser échapper des « foutre », dit le procès-

verbal de la séance, il se comporte comme un furieux... et ses voisins ont toutes les peines du monde à le retenir... »

C'est qu'en effet, Henry ne désespère pas encore de ramener à l'assaut les troupes constitutionnelles débandées. Vain espoir !

Une de ces faiblesses que Mirabeau appelait « les *nolontés* du Roi », allait achever de déconcerter ses défenseurs.

Necker, en effet, faisait savoir à Virieu et à ses amis qu'ils devaient abandonner le *veto* absolu, que Louis XVI se contenterait du droit illusoire du « *veto* suspensif ».

C'est ainsi, disaient le lendemain les *Actes des Apôtres*... « que le maître de vingt-quatre millions de sujets devenait volontairement le sujet de vingt-quatre millions de rois... »

IV

Le mot de la situation devait cependant appartenir à Rivarol. « L'Exécutif, disait-il, porte maintenant son véritable nom, puisqu'il vient de s'exécuter lui-même... »

Virieu, quand même, continuera la lutte, ne serait-ce que pour ne pas laisser le cadavre de la Monarchie aux mains de l'ennemi.

Deux jours se passent, et l'ennemi reparaît à la tri-

bune, sous les traits du marquis de Sillery. Sillery brandit le traité d'Utrecht que, « par hasard, il vient de trouver dans sa poche »...

La question de la succession au trône de France se pose tout aussitôt au milieu des rires de l'Assemblée.

On veut savoir qui, de la Maison d'Espagne ou de la Maison d'Orléans, recueillerait l'héritage, en cas de déshérence.

Virieu, qui a vu le piège, demande « l'ajournement à trois siècles »...

On rit encore.

Mais le lendemain, Henry ne riait plus lorsque, s'approchant de lui dans un couloir, Mirabeau, le saisissant par le bras, lui soufflait à l'oreille qu'il importait de résoudre immédiatement la question soulevée la veille.

A se sentir saisir ainsi, Virieu semble avoir éprouvé l'impression que ressentit Chateaubriand, un jour que Mirabeau lui mit la main sur l'épaule... « il crut sentir la griffe de Satan »...

Diaboliques, en effet, étaient les insinuations du tribun... « Le Roi était pléthorique. Monsieur ne le paraissait pas moins. La santé du Dauphin, dont le frère aîné venait de mourir, ne pouvait être que chancelante. Il fallait à tout prix pourvoir à l'avenir, car M. le comte d'Artois et ses enfants venaient de quitter le sol de la France, et par là même, concluait Mirabeau, ils s'étaient mis hors la loi... »

Comme disait son père, le marquis de Mirabeau,

celui qui parlait ainsi avait bien « toutes les propriétés des renards de Samson... Il mettait le feu partout où il passait. »

Quel embrasement ne devait pas résulter, le 5 octobre, de ces perfides propos?

Sous une forme nouvelle, renaissait le complot antidynastique de Bellechasse. Mirabeau, après Mme de Genlis, cherchait à enrôler Henry dans la faction d'Orléans.

Mais pourquoi Mirabeau osait-il s'adresser à Virieu? Entre eux, jusque-là, qu'y avait-il eu de commun (1)?

. . . .

Désormais, il y aura la haine, la haine qui jaillit de leurs âmes, dès l'heure où elles se furent toisées. Elles s'étaient trouvées trop dissemblables pour l'oublier jamais. Le tribun, dès lors, regarda Virieu comme un ennemi. Et Henry n'appela plus le tribun que « Mirabeau le scélérat ».

Pendant que « dans un couloir à gauche, derrière le fauteuil du président », se passait la scène que je viens de rapporter, Sillery reprenait son discours de la veille sur la déshérence éventuelle du trône de France. Plus audacieux que Mirabeau, Sillery concluait.

(1) On sait que, hautement désigné par l'opinion publique comme fauteur, sinon auteur des crimes des 5 et 6 octobre, Mirabeau prit le parti de réclamer lui-même l'enquête sur les faits. Cette enquête, confiée au Châtelet, dura près de neuf mois. Plus de deux cents témoins furent entendus. La déposition du comte de Virieu, qui contient cette conversation, est une des plus importantes. (Voir pièces de la procédure du Châtelet, déposition CXL.)

« Je demande, s'écrie-t-il en finissant, que l'on constate l'absence de M. le duc d'Orléans pendant toute cette délibération... »

... « Et moi, je demande, répond aussitôt le marquis de Mirepoix, je demande que l'on constate l'absence de S. M. le roi d'Espagne. »

. . . .

C'était là encore du vieil esprit français. Le drame finissait en comédie, sur un bon mot.

CHAPITRE XII

Mme de Tourzel. — Son arrivée à Versailles. — Les enfants de Henry. — La petite servante auvergnate à la Cour. — Une omelette chez M. le Dauphin. — Le chevalier de Cocherel pris pour Henry de Virieu à Sèvres. — Propos d'assassins. — Propos de députés et de grandes dames à l'Assemblée. — Arrivée des poissardes à Versailles. — Leur chef, Maillard. — Revanche des Sabines. — Citoyennes et députés. — « La patte d'un chien » et « le petit moineau ». — Mounier conduit en députation au palais Louison Chabry et la bouquetière Rollin. — Offrande patriotique des forçats de Toulon. — Mounier arrache au Roi la sanction des Droits de l'homme. — Gilles-César de La Fayette. — Il inspire au Roi et à l'Assemblée son envie de dormir. — Jupons et culottes crottées aux Menus. — Mme de Virieu à Versailles, le 5 octobre. — Retour du Roi à Paris. — Mme de Virieu y revient dans une des voitures de suite. — Elle pense mourir en rentrant rue de Varenne.

I

Mais la gaieté, elle aussi, émigrait. Et si morne demeurait l'atmosphère, que les enfants eux-mêmes en avaient l'asphyxiante impression.

« ... Je me souviens encore, a écrit Mlle de Virieu, de la tristesse dont j'étais glacée, malgré mon petit âge, lorsque nous nous trouvâmes seuls, avec deux ou trois domestiques, dans l'immense hôtel que Mme de Rohan venait de quitter. On n'y entendait plus d'autre

bruit que les vociférations de la rue. Personne n'y venait plus. Mon père seul, parfois, nous rejoignait après les séances de Versailles. Je revois encore son visage si profondément altéré par le chagrin et l'inquiétude...

« Un jour, cependant, il y eut une éclaircie dans notre ciel. Mon père, ce jour-là, nous annonça que notre grand'tante, Mme de Tourzel, venait d'entrer en fonction, comme gouvernante de Mgr le Dauphin... Tout de suite, ma mère voulut aller la voir et nous emmena avec elle.

« ... Le visage de Mme de Tourzel était un mélange de gravité et de douceur que je n'ai jamais vu ailleurs. Elle inspirait, comme Mme de Rohan, un grand respect, mais en même temps une confiance que nous n'avions jamais éprouvée envers la duchesse.

« Celle-ci s'imposait, on allait à l'autre tout naturellement... »

Plus experte, la petite Stéphanie eût remarqué encore cette autre différence que Mme de Tourzel, dans son universelle indulgence, regardait ses affections comme au-dessus de toute discussion.

Depuis si longtemps, d'ailleurs, elle vivait étrangère à l'ambition, à l'intrigue, qu'elle ne savait rien, ni des regrets, ni des espérances du jour.

Pour lui faire accepter cette charge si enviée de gouvernante des enfants de France, il avait fallu un ordre absolu du Roi. Et encore, si la marquise avait obéi, c'est que la mission qu'on lui imposait n'était pas sans péril...

Elle arrivait à Versailles sans bruit, sans apparat, y apportant son dévouement, son amour, sa vie, s'il le fallait, à l'enfant dont elle prenait la charge. Dès le premier jour, on peut dire qu'elle fut ce qu'elle devait être aux jours mortels à la Monarchie.

L'appartement que la marquise occupait au château se trouvait entre celui de Madame Royale et celui du Dauphin. La nuit, on dressait son lit dans la chambre même du petit prince. Et comme si le dévouement de Mme de Tourzel n'eût pas suffi, elle le doublait de celui de sa fille, cette Pauline qui apparaît après bientôt cent ans comme une des plus charmantes figures d'alors. Pauline occupait au-dessus du cabinet de la Reine un petit entresol, d'où l'on pouvait entendre, quand les fenêtres étaient ouvertes, ce qui se disait au-dessus d'elle. La marquise aussitôt en prévint la Reine... « Mais qu'importe ! répondit Marie-Antoinette ; que puis-je craindre, quand même mes plus secrètes pensées tomberaient dans le cœur de notre chère Pauline ?... »

Il y a des cœurs créés pour recevoir toutes les confidences douloureuses. Qu'elles eussent à consoler la reine de France ou la pauvre petite comtesse de Virieu, Pauline et sa mère trouvaient dans leur tendresse l'adorable baume qui endort la souffrance. Chez elles, la femme de Henry pouvait pleurer quand son cœur étouffait. Sans irriter, comme sans lasser, elle y pouvait adorer son mari et parler de ses enfants.

Ces enfants étaient charmants : Aymon avait alors deux ans ; Stéphanie, sa sœur aînée, pétillait d'intelli-

gence; Émilie, la cadette, enchantait chacun par son bon cœur. Pas plus les défauts que les qualités de ce petit monde n'échappaient à Mme de Tourzel, car elle avait, au plus rare degré, le tact de l'enfant, ce tact exquis qui est pétri d'autant de tendresse que de fermeté.

D'instinct, les enfants aiment ces femmes doublement mères. Ils semblent comprendre qu'à côté de l'amour qui les berce, ils trouvent chez elles la force qui les soutient. Et leur inconscience, bien souvent, préfère aux alanguissantes caresses une sévérité plus saine. Ils en arrivent bientôt, du moins on le croirait, à s'appuyer sur celle-ci et à dédaigner celle-là.

La Reine avait beau écrire à la duchesse de Polignac « que le chou d'amour rêvait d'elle (1) »... Marie-Antoinette était forcée de convenir qu'entre les mains de la marquise de Tourzel « le Dauphin n'était plus colère »...

Un peu effarouché d'abord, l'enfant avait appelé la marquise « Mme Sévère »... Et puis, il ne voulait plus qu'elle au bout de quelques jours, à son chevet, à sa prière, à son travail, à ses jeux. Avec elle, tout était joie pour le royal enfant. Et d'autant plus vives étaient ses joies, que sa gouvernante en bannissait d'ordinaire l'étiquette.

Témoin cette aventure :

(1) « Le *chou d'amour,* écrivait Marie-Antoinette à Mme de Polignac, est charmant... Je me plais à l'appeler comme cela pour lui rappeler vous et les vôtres... Je lui demande quelquefois s'il se rappelle de vous, s'il vous aime. Il me dit : oui; et

Mme de Tourzel s'était fait suivre à Versailles d'une petite servante auvergnate. Malgré les grandeurs de sa maîtresse, celle-ci gardait son bonnet haut monté et son fichu croisé aux vives couleurs. A la voir aller et venir autour de lui, le Dauphin s'était épris de la petite servante.

Or, il arriva un jour que la marquise de Tourzel raconta à son élève qu'une bonne fée, rencontrant dans une cabane de bûcheron un petit prince qui mourait de faim, lui avait fait une merveilleuse omelette.

« Oh ! madame, s'écria l'enfant, que ce doit être amusant de faire une omelette ! »

Rien ne semblait plus facile. Mais avoir à Versailles, dans l'appartement de M. le Dauphin, du beurre, des œufs, un poêlon surtout, devenait un insoluble problème. Les huit femmes de chambre et les cinq valets de service couraient effarés, sans parvenir à le résoudre, quand Mme de Tourzel pensa à sa petite Auvergnate.

Quelques instants après, le Dauphin battait des mains en la voyant entrer, apportant dans son tablier les introuvables objets.

Mme de Tourzel cassa les œufs, l'enfant les battit dans le poêlon avec un plaisir infini, le plus grand de sa vie, sans doute !

---

alors, je le caresse davantage. Il se porte bien... et n'est plus colère... » (Lettre de la Reine à Mme de Polignac, 29 décembre 1790. — Collection Feuillet de Conches, vol. I, p. 405.)

Peut-être, s'en souvenant, disait-il le lendemain avec regret à sa gouvernante ce même mot qu'au lendemain du 6 octobre il lui disait avec tant d'effroi : « ... Oh ! madame, est-ce que c'est encore hier?... »

II

On était à la fin de septembre, et hier, aujourd'hui, demain se confondaient dans une même menace. Celle-ci allait du Roi aux hommes qui, comme Virieu, refusaient aujourd'hui d'obéir à la populace qu'ils avaient déchaînée hier. Parmi ces hommes, Henry était, au dire de sa fille, celui peut-être que la haine populaire poursuivait alors le plus violemment.

On n'en était plus aux lettres anonymes, comme au temps où Henry discutait le *veto*. Après les menaces venaient les actes. Les premiers jours d'octobre, le chevalier de Cocherel entrait bouleversé à l'Assemblée. On l'avait pris « pour l'infâme Virieu ». Et au milieu d'une indescriptible émotion, Cocherel racontait à la tribune comment, à Sèvres, il venait de mettre l'épée à la main pour se défendre contre une bande d'assassins.

Seul, Virieu parut, au dire de sa fille, absolument indifférent à ce récit. Dès longtemps, il savait sa vie menacée. Mais il en savait d'autres, et mille fois plus précieuses, qui ne l'étaient pas moins.

A cette heure, en effet, deux bandits, les mêmes peut-être, faisaient, attablés à Sèvres, de la politique au goût du jour :

« Non, non, disait l'un, je ne puis me résoudre à tuer le Roi... Mais elle... (il s'agissait de la Reine) je la tuerais volontiers (1)... »

A l'Assemblée, dès le lendemain du repas des gardes du corps, les haines n'étaient pas moins explicites.

« Orgie indécente », glapissaient Grégoire, Duport, Barrère.

« ... Il est indigne, répond Virieu, d'appeler crime une fête où s'est montré le plus juste enthousiasme... »

« ... Insulte à la misère, riposte Mirabeau, et d'autant plus imprudente qu'il se peut qu'on se venge avant peu de ceux qui l'ont provoquée... »

MM. d'Ambly et de Monspey somment le tribun de dire à qui il fait allusion...

« C'est la Reine que je dénoncerai... » répond à demi-voix Mirabeau.

« ... Comment, la Reine? » reprend quelqu'un dans la tribune où était Mme de Genlis avec les enfants du duc d'Orléans.

« ... Et pourquoi pas? ... » dit une voix partie de cette même loge, où l'on semblait se mettre à l'unisson de la place de Grève...

Car voilà, en effet, M. de Croy qui a quitté Paris

(1) Ces détails et la plupart de ceux qui suivent sont empruntés aux dépositions de l'enquête faite au Châtelet sur les événements des 5 et 6 octobre.

vers une heure, et qui annonce que l'Hôtel deville est au pouvoir de la canaille.

Target suit de près son collègue et ajoute, tout hors de lui, qu'une bande de poissardes et de bandits, criant la faim, sont sortis de Paris et arrivent derrière lui.

Ils sont là sept mille, déguenillés, hideux. Car plus les torrents humains grossissent, plus ils écument. Les femmes y paraissent les plus nombreuses. Mais dans ce monstrueux mardi gras, sont-elles toutes femmes ? De plus d'un fourreau de mousseline, on voit émerger des souliers à gros clous.

Çà et là les corsages s'échancrent sur des poitrines velues. Et on eût trouvé sous plus d'un fichu rebondi ce qu'on n'y rencontre pas d'ordinaire : des crosses de pistolets.

Alourdi par ses canons, le cortège se déroule depuis trois heures entre Paris et Versailles, sous la houlette de l'huissier Maillard. La horde marche à la façon d'un troupeau, qu'un citoyen sans chapeau, sans col à son habit, harcèle sur ses flancs comme un chien de berger. On a recruté le citoyen à Sèvres tout à l'heure, où on voulait le pendre. La corde lui traîne encore au cou. A travers la brume froide, les chants avinés arrivent par bouffées à l'Assemblée. Là on se demande quelles mesures sont prises, et si seulement les ministres ont prévenu le Roi.

Au château, rien ne bouge. Dévoré d'inquiétude, n'y tenant plus, Henry s'échappe de l'Assemblée et se fait annoncer chez la marquise de Tourzel.

Peut-être pourra-t-elle le faire arriver jusqu'au Roi.

Vain espoir... Depuis une heure, Louis XVI est parti pour les tirés de Meudon. Vraiment, comme disait Rivarol, « la couronne du malheureux prince tombait de son front sur ses yeux »...

A la hâte, M. de Saint-Priest écrit quelques lignes dont il charge M. de Cubières. Celui-ci part au galop et arrive à Meudon pour trouver le prince, fort contrarié de voir la chasse interrompue. Pourtant, il remonte à cheval, suivi du duc d'Ayen. Comme Louis XVI arrive au palais, son capitaine des gardes lui demande quels ordres il donne...

« ... Mais aucun! contre des femmes? Vous vous moquez, monsieur de Luxembourg... »

Voilà où en était le Roi à l'heure où Paris attentait à sa liberté, où les poissardes en voulaient à la vie de sa femme, et où l'Assemblée mettait la main sur sa couronne.

Comment, au moins, ce refrain de « Vive Henry IV! » que chantaient à tue-tête les mégères, en insurgeant son régiment de Flandre, ne réveillait-il pas le malheureux Louis XVI? Les Sabines de Paris prenaient leur revanche sur leurs ancêtres de Rome.

« ... Ah! voilà les Parisiennes, disaient les soldats en se laissant emmener, nous allons avoir un plaisir de mâtins... » Et, l'un après l'autre, ils suivaient les ribaudes.

Soldats et citoyennes pratiquaient ainsi la gaieté que Maillard avait recommandée en arrivant à Ver-

sailles. Gaiement aussi toute cette canaille demandait maintenant à entrer à l'Assemblée.

Mounier, qui présidait, donne l'ordre d'ouvrir les portes à une députation des citoyennes et à leur orateur Maillard.

Maillard s'avance, sa maigre personne vêtue d'un méchant habit qui n'est pas fait pour elle. Il brandit une rapière, tandis que son porte-fanion, la portière du marquis d'Aligre, le suit avec un tambour de basque embroché sur une perche.

« Nous venons vous demander du pain ! » crie Maillard en se redressant dans ses loques. Puis, sans se soucier de la transition : « ... Nous exigeons, crie-t-il encore plus fort, que vos gardes du corps prennent notre cocarde tricolore... »

De violents murmures accueillent cette insolence.

« Et que veut dire ceci ? reprend Maillard... Ne sommes-nous pas tous frères ?... »

Le famélique, le râpé, qui rappelait ainsi, à tous ces grands seigneurs révolutionnaires, la fraternité de Caïn, était plein d'à-propos.

Pleine d'à-propos aussi, cette femme qui répondait à certain évêque libéral lorsqu'il lui tendait son anneau à baiser : « ... Qu'elle n'était pas f... de baiser la patte d'un chien... »

Pendant cet échange de procédés, raconte Henry, la troupe entière des femmes forçait les portes et inondait la salle de toutes parts. « J'étais, ajoute-t-il, spécialement désigné à leur haine. »

Tout le long de la route, ces femmes s'étaient juré

« de jouer aux boules avec la tête de Virieu ». Le nom de « petit moineau » lui était resté depuis sa fameuse phrase sur le moineau de Catulle. Et beaucoup de ces femmes qui n'avaient rien de commun avec Lesbie demandaient à grands cris « le petit moineau » pour le pendre. Celles à qui Virieu était indifférent s'installaient, pendant ce temps-là, sur les genoux des députés, et selon que leur visage leur était plaisant ou déplaisant, criaient : « ... Parle, député », ou : « Tais-toi, député. »...

La voix glapissante de Maillard, cependant, poursuivait sa harangue contre les gardes du corps. Mais voilà qu'à l'instant où il fulminait ses dernières invectives, un huissier entrait, apportant précisément, de la part de MM. les gardes du corps, une large cocarde tricolore, en hommage aux femmes de Paris.

Oh ! alors, ce fut de la part de celles-ci une ivresse dont l'Assemblée tout entière subit le patriotique débordement. Elles se ruent sur les députés, les embrassent, arrachent leurs cocardes pour en orner leurs corsages, leurs coiffes, leurs jupons...

Maillard, stupéfait, essaye d'une diversion : « Il faut aller demander du pain au château... » hurle-t-il. Toutes les femmes alors se lèvent, se bousculent aux portes. Mounier, pour empêcher l'invasion du palais, s'offre à conduire une députation des citoyennes au Roi.

Aussitôt, il offre le bras à la bouquetière Françoise Rollin ; le docteur Guillotin donne le sien à Louison

Chabry, et à travers la crotte et la pluie qui tombe à torrents, on se met en marche... Dans les rues qu'il faut traverser, ce ne sont que chants obscènes, ponctués çà et là par des coups de fusil... Dans les groupes, on ne parle que d'assassiner la Reine.

A peine deux cent cinquante députés, en proie à plus de six cents femmes, sont restés dans la salle, sous la présidence de l'évêque de Langres qui a remplacé Mounier.

« ... Mets tes pouces sur la table, calottin... », lui crie tout à coup l'une d'elles. L'évêque obéit au milieu d'un effroyable éclat de rire. « ... Maintenant, embrasse-moi... »

Le scandale va ainsi grandissant, éclaboussant tout de ses baves.

Pour l'endiguer, enfin, l'évêque-président annonce aux citoyennes la lecture d'une nouvelle liste de dons patriotiques. Il faut Virieu. On le cherche. Il paraît à la tribune, un long papier à la main. Au dire d'un témoin, son émotion est profonde. On sent que son cœur se soulève devant une telle besogne.

C'est à peine si le dégoût permet à Henry d'achever sa lecture, quand il en arrive à l'offrande des forçats de Toulon, qui, à défaut d'argent, proposent « leurs bras pour la défense de la Constitution (1) ».

Les forçats et les filles publiques s'appropriaient le rêve de toute sa vie...

(1) Voir Archives parlementaires. — Séance du 5 octobre 1789.

III

Vers dix heures du soir, Mounier reparaissait aux Menus. Hélas! les quelques instants qu'il venait de passer auprès du Roi durent peser sur la conscience de cet honnête homme jusqu'à la fin de sa vie. Abusant de la situation où se trouvait Louis XVI, il lui avait arraché la sanction que, jusque-là, le Roi s'était refusé à accorder aux Droits de l'homme. Le malheureux prince, après avoir longtemps hésité, voulait tout d'abord engager sa parole. Mais qu'était maintenant la parole royale? Il fallait un écrit. Mounier le tenait à la main en rentrant à l'Assemblée (1).

Son regard déconcerté n'y rencontre plus que des femmes. Elles ont envahi jusqu'à son fauteuil présidentiel.

Vaincu par la fatigue, l'évêque de Langres a rompu la séance. Chacun a fui les mégères, si bien qu'il faut rappeler les députés à son de caisse pour leur faire entendre la lecture de la déclaration royale.

Ils arrivent l'un après l'autre, se glissant dans la nuit, rasant les murailles.

(1) « ... f..., dit une des citoyennes en sortant du cabinet du Roi et en montrant le papier... nous avons forcé le bougre à sanctionner... » (Procédure du Châtelet, déposition 168.)

Le Roi, leur dit-on, les mande au palais. Mais à peine sont-ils engagés sur la place d'Armes, qu'un contre-ordre leur arrive. M. de La Fayette vient de rassurer Louis XVI. Le général veut, à leur tour, rassurer les députés. Le voilà au milieu d'eux. Il est bien toujours le « Gilles César » de M. de Choiseul, aussi niaisement confiant dans sa réelle bravoure que dans sa popularité malsaine.

Éloquent, rassurant, persuasif, il réussit, dit un contemporain, à inspirer à l'Assemblée « la prodigieuse envie de dormir qu'il éprouve lui-même », et va tranquillement se livrer à ce fameux sommeil qui, pour sa gloire, aurait dû être le dernier. Après dix-huit heures de séance, Mounier, Lally, Clermont-Tonnerre, Virieu quittent l'Assemblée en même temps que le héros des deux mondes.

« Nous accompagnâmes M. de La Fayette jusqu'à sa porte, raconte Henry. Il nous parut très affecté des projets qu'il avait découverts contre la Reine; mais, toujours plein de confiance en lui, il semblait ne rien craindre, ne rien prévoir des excès auxquels allait se livrer le lendemain cette populace que nous laissions derrière nous. »

A peine, en effet, le dernier député quittait la salle des Menus que l'on voyait les citoyens et les citoyennes demeurés maîtres du champ de bataille... « ôter, pour les faire sécher, les uns, les jupons crottés qu'ils portaient sur leurs culottes; les autres, les culottes en guenilles qu'ils avaient sur leurs jupons... »; et pendant le reste de la nuit, ajoute l'officier de garde dans sa

déposition au Châtelet, « il se passa entre ces gens-là des scènes peu décentes »...

C'était un premier commentaire de ces fameux Droits de l'homme que Louis XVI venait de sanctionner.

IV

Le lendemain, dans une des dernières voitures qui ramenaient le Roi à Paris, on voyait la pauvre petite comtesse de Virieu, étendue presque mourante entre deux femmes de la marquise de Tourzel... C'est que tout à l'heure, en sortant de chez sa tante, elle a heurté du pied le cadavre d'un garde du corps, dont la tête était « nouée à côté dans une serviette »...

Mais comment la pauvre femme se trouvait-elle là à cette heure terrible? Qu'était-elle venue faire à Versailles?

Hélas! elle y était venue chercher son mari, dont elle ne savait rien depuis deux jours, sinon que sa vie était menacée, et que chaque minute pour lui pouvait être mortelle. Si elle avait pu arriver jusqu'au château, c'était miracle.

Guidée par le fidèle Dupuis, il lui avait fallu faire un immense détour par la forêt de Saint-Germain. Elle arrivait à Versailles juste à l'heure où Maillard et son cortège débouchaient sur la place d'Armes. Comme

rendre aux Tuileries, et l'Assemblée venait de décréter qu'elle l'y suivrait. Plus d'illusions à se faire. Les hurlements dont étaient saluées les voitures royales à leur entrée, vers midi, dans la cour de Marbre, célébraient une condamnation sans appel. C'était bien la Monarchie condamnée que, deux heures plus tard, la populace traînait derrière elle, vers Paris.

A l'aide de son déguisement, la comtesse de Virieu avait pu, sans être reconnue, monter dans une des voitures de suite. Dupuis, travesti, lui aussi, en garde national, s'était mis à la portière et réglait son pas sur la marche du carrosse.

Le trajet entre Paris et Versailles dura plus de sept heures.

« Je savais quelle était la haine de la populace qui m'entourait contre Henry, a écrit la comtesse de Virieu dans une des rares notes qu'elle a laissées. Je m'attendais à chaque instant à voir sa tête au bout d'une des piques que l'on promenait autour de moi. Cette torture a dépassé en douleur tout ce qui se peut imaginer... »

Aussi, les forces de la malheureuse jeune femme étaient à bout, lorsqu'elle arriva rue de Varenne. Un long évanouissement, qu'une fausse couche suivit, pensa lui coûter la vie.

Elle n'eut pas le bonheur de mourir. Elle n'avait pas encore payé à son mari son immense dette de dévouement et d'amour.

CHAPITRE XIII

Un mot de Lamartine. — Henry et ses amis au lendemain du 6 octobre. — Désertion générale. — Lettres de Henry à Mounier. — Le club des Impartiaux. — Henry et La Fayette. — Les couches de M. Target. — Séance du 13 avril. — Nomination de Henry comme président de l'Assemblée. — Sa chute du fauteuil. — Défaite des modérés. — L'enquête du Châtelet. — Mirabeau et Virieu.

I

« ... Pour prendre la responsabilité d'une révolution, il faut être un fou, un scélérat, ou un Dieu... » Le mot est de Lamartine, qui aurait pu justement ajouter : ou un poète.

Il y avait du poète chez Henry. C'est en poète qu'il s'était donné à la Révolution, entendant comme de mystérieuses harmonies de plaintes et d'espérances.

Noble et belle lui était apparue l'Égalité, parce qu'elle rendait justice à tous. Il avait vu la pensée et la parole reconquérir un libre essor, et l'idée chrétienne dominer le monde sous le nom de Fraternité.

Mais nul autant que le poète ne pâtit de ce mal qui est l'éternelle contradiction entre l'idéal et la réalité. Plus le cœur du poète a d'essor, plus la vie prend à tâche de rabaisser son vol.

Les plus chères théories de Virieu, ses plus chères espérances s'abîmaient dans les fatales journées du 5 et du 6 octobre. L'éternité séparait maintenant, pour lui, les cris de joie qui avaient salué les députés à leur entrée dans Paris après la Bastille, des propos infâmes qui venaient d'escorter le retour du Roi. Pour Virieu, dès lors, la désillusion fut la plaie de son cœur et la ride de son front. Elle lui montrait qu'il avait à expier, qu'il devait rendre témoignage, fût-ce au péril de sa vie, à la vérité qui lui était apparue.

Tandis que le désenchantement rabaissait soudain tant de caractères, Virieu grandissait ainsi sous la trahison de ses espérances. Il apparaissait, prêt à tout, dans une réunion à laquelle Mounier, au lendemain du 6 octobre, convoquait le groupe constitutionnel.

Là, Bergasse, Lally, Clermont-Tonnerre et leurs amis se demandaient s'ils devaient plus longtemps « sanctionner par leur présence les crimes qu'ils avaient vu commettre... ».

Regrets et remords siégeaient sans doute parmi ces hommes réduits à s'avouer les auteurs d'irréparables catastrophes. Il n'était à comparer à leur découragement d'aujourd'hui que leur suffisance d'hier. La plupart en venaient à conseiller une démission en masse... « C'était le moyen infaillible d'insurger la province contre Paris. » Ces hommes imaginaient encore que le grand nombre peut embrasser la cause des vaincus !

Seul ou presque seul, Henry osa appeler de son

vrai nom, du nom de « désertion ... », l'abandon du champ de bataille.

Avait-il le pressentiment du 21 janvier lorsqu'il parla de Charles Ier, lorsqu'il dit « qu'en désertant le Parlement, les fidèles du malheureux souverain l'avaient envoyé à l'échafaud... » ?

Véhémente fut la conclusion de Henry... « Dussions-nous être emportés par un coup de mer, notre devoir est de rester ici. Pour moi, le souvenir de l'abandon des communes d'Angleterre et de ses suites désastreuses dictera ma conduite... »

Mais ces paroles demeurèrent sans écho. Virieu voyait avec désespoir les demandes de passeports se multiplier. Mounier et Lally partaient les premiers... « Ils se regardaient, dit Malouet, dans le langage emphatique du temps, comme souillés de rester sur le théâtre de tant d'atrocités... »

Pour continuer la métaphore, on pourrait dire que c'étaient les comparses qui disparaissaient, parce que le drame allait s'accentuer. A ce drame, le décor champêtre de Versailles ne suffisait plus. Il lui fallait, pour atteindre le paroxysme de sa terreur, Paris, ses rues, ses foules, ses places ensanglantées.

La salle du Manège aux Tuileries recevait les députés. C'est sur ce coin de terre, aujourd'hui sillonné par l'indifférence, que la Constituante tua la Monarchie, ne laissant autre chose à faire à la Convention que de tuer le Roi.

Dès le premier jour, ces hommes livrés à eux-mêmes, par le départ de plus de deux cents monar-

chistes, se mettaient si ardents à leur sinistre besogne que Henry sentait s'évanouir toute confiance, même, il faut le reconnaître, toute indulgence.

« Soyez sûr, écrivait-il à Mounier, que j'entre dans la situation de votre âme... Elle doit être douloureuse. Vous devez être profondément abattu d'avoir quitté l'Assemblée... Plus on a eu de part, en effet, aux choses passées dont le présent abuse, moins on a le droit d'abandonner ceux que l'on a égarés. »

« Pourquoi dites-vous que vous ne pouvez revenir sans Lally ? Ne retourne-t-on pas au combat parce qu'on a eu son frère d'armes tué à ses côtés ? »

Mounier reconnaissait à ses dépens la justesse de cette noble parole. Que lui avait servi de fuir? Dès son arrivée à Grenoble, on le pendait en effigie.

II

En province, comme à Paris, partout, la France était en proie à une sorte de génération spontanée du crime. Elle s'en allait au régicide en passant par l'ignoble. Sous le pinceau de David, le supplice des fils de Brutus devenait une allusion sanglante à l'avenir de la famille royale. Au théâtre, chaque soir, la canaille du 5 octobre applaudissait dans *Charles IX* l'outrage aux rois. Tels étaient les applaudisseurs qu'il fallait à la porte du spectacle une affiche « pour les

engager à ôter leurs bonnets gras et à ne pas..... dans les loges (1) ».

Voilà les tenants de cette démocratie, naguère souveraine élégante et gracieuse des boudoirs de Paris et de Versailles. Du salon, elle avait passé à l'antichambre; de là, dans la rue. Et de la rue, elle était tombée dans le ruisseau. Maintenant, elle s'en relevait souillée, déshonorée. Elle n'avait plus d'esprit, elle bavait l'injure. Dans cette éhontée, sous ce casaquin d'indienne, Henry ne reconnaissait plus l'idole adorée sous le galant déshabillé de la grande dame. « L'atmosphère où il vit lui semble empestée. Les crimes et les scélérats qui surgissent de toutes parts souillent ses yeux, répugnent à sa raison, révoltent son cœur (2). »

Elle était devenue hideuse, cette démocratie, jusqu'à faire reculer Mirabeau lui-même.

« ... La guerre civile vaudrait mieux, disait-il, que la boue dans laquelle on se noie... »

Et cependant, comme suprême ressource à l'heure où Mirabeau parlait ainsi, on songeait à le faire jaillir de cette boue pour le nommer ministre. De tous les dégoûts de cette crise décisive dans la vie de Virieu, celui-là fut le plus grand.

« ... Imaginez, écrivait-il, que M. le duc de Liancourt ne semble plus occupé, en ce moment, que de faire Mirabeau ministre... Imaginez ministre celui qui est soup-

(1) Voir *Histoire de la société française pendant la Révolution*. — GONCOURT.
(2) Lettre à Mounier.

çonné d'avoir poussé à assassiner la Reine et qui est en tout cas... le comte de Mirabeau !... J'ai eu à m'expliquer l'autre jour au Châtelet sur la conversation que j'eus avec lui lors de la discussion de la succession au trône, et que je vous rapportai en son temps...

« Hier, aussi, Menou dénonça le duc d'Orléans et voulait le faire revenir d'Angleterre pour se justifier. Mais l'Assemblée délibéra qu'il n'y avait pas lieu... Tout demeure en suspens. Le pays se décompose, et le sang coule.....

« Il y a deux jours, écrivait-il encore le lendemain, on promena la tête d'un boulanger au bout d'une pique. Son massacre fut horrible...; la mort de ce malheureux a produit que la loi sur les émeutes a été portée sur-le-champ et sanctionnée dans la journée... »

Mais qu'importaient les sanctions de l'Assemblée aux assassins qui coupaient en morceaux M. de Barras, à ceux qui massacraient M. de Belsunce à Caen, à ceux qui jetaient dans un étang M. de Montesson et sa femme, à ceux de toute la France dont le club des Jacobins (1) devenait l'âme?

De leurs tentacules, les Jacobins enlaçaient maintenant Paris et la province, pour y provoquer, selon l'heure, l'émeute, l'incendie, le pillage, l'assassinat. On faisait aux Jacobins « une politique de caverne », comme disait Sieyès... « L'attentat n'y était, disait-il

(1) Peu après l'arrivée de l'Assemblée à Paris, le club des *Amis de la Constitution* prenait le nom de club des Jacobins.

encore, qu'un simple expédient. » Qui s'attaquait à une si formidable puissance se vouait, en quelque sorte, à la mort.

Mais c'est encore un trait frappant du caractère de Henry que le poète disparaissait chez lui à l'heure de la lutte.. On ne retrouvait plus, alors, que l'homme d'action.

Certain soir donc que chez le duc de La Rochefoucauld, Malouet, La Tour-Maubourg, Boufflers se désespéraient de leur impuissance à paralyser l'infernale propagande des Jacobins, Virieu, tout à coup, rompant avec les stériles récriminations de ses collègues, déclarait qu'il fallait fonder un contre-club, dont le but serait de combattre sur tous les terrains, à Paris comme en province, les machinations de Robespierre et de ses affidés.

En quelques mots, Virieu développe la façon dont il entend organiser l'association. Elle sera calquée sur l'organisation que Weishaupt a donnée à ses illuminés et qui multiplie l'action par le carré des hommes sur lesquels elle s'exerce.

La proposition de Henry, après une discussion passionnée, ralliait tous les suffrages. Le nouveau club recevait le nom de « Club des Impartiaux ».

Quant à son programme, il se résumait dans ces mots : « Sauver le royaume en évitant tout excès. Et plutôt que de céder, s'ensevelir sous les ruines du trône... » Un manifeste partait aussitôt de Paris, pour donner ce mot d'ordre à la province.

Hélas! nul ne le comprit. Virieu, Clermont-Ton-

nerre, Malouet étaient usés pour la foule. Sous leur programme, ils n'ensevelirent que ce qui leur restait d'espérances (1). Le Club des Impartiaux, dans sa courte carrière, n'eut qu'un beau jour, celui où La Fayette et Virieu échangèrent le serment : l'un, de conserver la Monarchie; l'autre, de ne jamais demander le rétablissement d'aucun abus. Mais encore qui les crut sincères ce jour-là ?

Les modérés ont toujours eu ce grand tort, de ne faire peur à personne. Déjà au temps de Montaigne, on les voyait « pelaudés de toutes mains » comme devaient l'être Virieu et ses amis. A gauche, ils trouvaient le poignard; à droite, l'épigramme. Dieu sait si, avec Rivarol, Champcenetz, Suleau, ils avaient affaire à forte partie (2)!

C'était surtout Target, le président de la commission constitutionnelle, que visaient les rédacteurs des *Actes des apôtres*. La « fausse couche » qu'allait faire M. le président d'une Constitution mort-née, servait de thème chaque jour à leurs plus spirituelles variations. C'est ainsi que tantôt ils envoyaient sous les fenêtres de Target des charretées de paille pour que le bruit des voitures ne nuisît pas au travail de l'accouchement..., tantôt ils publiaient le bulletin de l'événe-

(1) Le 27 janvier 1790, le club monarchique fut menacé une première fois, et Bailly parvint à dissiper l'attroupement. Mais le 28 mars il fut assiégé, dispersé, et la populace poursuivit à coups de pierres le président Clermont-Tonnerre.

(2) Voir *Actes des apôtres*, t. VII. — « La Chanson des Impartiaux. »

ment, l'accompagnant d'une estampe soi-disant venue de Londres, où chacun des constitutionnels jouait son rôle (1).

On y voyait... « M. Target étendu sur son lit de misère. A ses pieds se trémousse M. le duc d'Aiguillon, vêtu en sage-femme; le duc est charmant sous son jupon de pinchina, son casaquin d'indienne; et que son joli bonnet à la Marly lui sied bien! M. l'évêque d'Autun soutient avec componction l'accouchant dans ses bras pastoraux... Voilà tout auprès de lui M. Malouet qui joue de l'harmonica, cherchant à charmer ainsi le travail, tandis que M. de Clermont-Tonnerre l'assiste dans cette pieuse besogne... »

Pour Virieu, « il a vainement offert son bureau des dons patriotiques comme lit de misère à M. Target, on n'en a pas voulu; et il s'est rassis tristement devant sa petite table pour recevoir, au profit de l'enfant qui va naître, les vieilles boucles, les vieux chapeaux, enfin toute la friperie que la foule vient déposer sur l'autel de la patrie... (2) ».

(1) *Actes des apôtres*, t. VII. p. 38.
(2) *Actes des apôtres*, *ibid*.

III

Tout était friperie, hélas ! à ce moment-là, pour les novateurs, même cette religion catholique qu'à la suite de dom Gerle, Henry, le 13 avril 1790, cherchait à faire reconnaître comme religion d'État.

« Il faut, a-t-on dit, aux hommes, les quatre murs d'une prison, ou les quatre Évangiles... » Virieu estimait que, délivrée de la Bastille, la France accepterait l'Évangile.

Il se trompait.

L'Assemblée, sur la proposition du duc de La Rochefoucauld, déclarait « qu'elle n'avait ni ne pouvait avoir aucun pouvoir à exercer sur les consciences », et refusait de délibérer. Pour la révolution, le moment était venu de « déclouer le Christ », comme disait Manuel.

Henry, cependant, ne se tient pas pour battu. Il veut en appeler à la Nation de l'indifférence de ses représentants. Mais voici précisément « la Nation » qui l'attend à la porte.

Les paroles qu'il vient de prononcer ont exaspéré la foule. D'odieux propos, des blasphèmes, des cris de mort l'assourdissent, les gourdins se lèvent sur lui. C'est une mêlée à laquelle il n'échappe que les vêtements en lambeaux, le visage en sang, et parce que,

intrépide à l'accoutumée, il a tenu tête à cette canaille « toujours prête à prendre des lanternes pour des lois (1) »...

Irrémédiable était, dès lors, la défaite des modérés. Une dernière aventure allait le prouver à Virieu et à ses amis.

Ce jour-là, c'était le 29 avril 1790, les centres, par un suprême effort, avaient obtenu la nomination de Virieu à la présidence de l'Assemblée. A gauche comme à droite, on enrageait de ce succès. Virieu était visé des deux côtés, et la lutte tout aussitôt s'engage hypocrite et perfide.

Elle a pour prétexte une misérable question de mots.

On demande à Virieu de jurer qu'il n'a jamais protesté contre un décret de l'Assemblée sanctionné par le Roi.

Virieu le jure.

Un cri de réprobation s'élève aussitôt de l'extrême droite comme de l'extrême gauche.

Ne protestait-il pas hier encore contre le décret qui refusait de reconnaître la religion catholique comme religion d'État?

Ce décret, reprend aussitôt Virieu, « n'était pas encore sanctionné par le Roi ».

Mais qu'importe d'avoir raison devant une Assemblée furieuse?

Les tribunes mêlent leurs cris à ceux des députés.

(1) Suleau.



On distingue le mot de parjure. Outré de ne pouvoir se faire entendre, indigné de voir sa loyauté mise en doute, Virieu cède à l'orage et descend du fauteuil. Cette fois encore l'honneur et la raison ont été à la merci des méchants et des sots.

« ... Mon éclat, écrivait-il le lendemain à Mounier, a été celui d'un météore. Il n'a duré qu'un instant. La bourrasque fondait sur moi des deux côtés... Du côté des aristocrates, parce que, dès longtemps, ils sont mécontents de moi... Du côté des enragés, parce que, pour la présidence, on m'avait préféré à Mirabeau... Ne voulant pas que l'on pût dire que j'avais biaisé pour garder ce fauteuil auquel mon manque d'ambition me faisait tenir si peu, j'ai donné ma démission... On l'a refusée... Je viens de la confirmer par une lettre dont je ne puis assez m'applaudir... »

. . . .

En effet, la dernière ambition qui demeurât à Henry était de relever les fleurons qui, un à un, tombaient de la couronne de France.

S'il est question de substituer un autre drapeau au drapeau blanc, Virieu demandera « que la couleur du panache de Henry IV soit conservée (1), et que l'on y joigne simplement, sur une bande, les couleurs de la liberté reconquise »...

A propos de l'éligibilité des juges, il veut « l'investiture du Roi (2) ». L'élection par le peuple va être

(1) 21 octobre 1790.
(2) 6 mai 1790.

votée grâce à Barnave. Virieu s'élance à la tribune, s'installe à côté de l'« opinant » et le fait taire.

« Sont-ce trois cents spectateurs, s'écrie-t-il à propos du pillage de l'hôtel de Castries, auquel applaudissent les tribunes, sont-ce trois cents spectateurs qui doivent être nos juges? Je demande qu'on réprime ces applaudissements qui sont une insulte (1). »

Hélas! par-dessus la tête de Virieu d'autres applaudissements devaient bientôt plus cruellement encore insulter à la morale et à la justice!

Une année environ s'est écoulée depuis les événements d'octobre. Le député Chabroud a déposé son rapport sur l'enquête qu'ils ont motivée. De toutes les dépositions, celle de Virieu a été la plus compromettante pour Mirabeau (2).

Dès les premiers mots de sa justification, on voit Mirabeau se retourner vers Henry.

« ... Il est étrange, ce monsieur de Virieu, s'écrie-t-il de sa voix tonnante... Qu'importe que j'explique cette scène de confidences, qu'il suppose avoir reçues de moi, et qu'il révèle avec tant de loyauté?... Mais fut-il donc jamais un zélateur si fervent de la Révolution actuelle? S'est-il, en aucun temps, montré l'ami si sincère de la Constitution, qu'un homme dont on a tout dit, excepté qu'il fût une bête, l'ait pris pour son confident?... »

(1) 10 octobre 1790.

(2) On se souvient que dans une conversation avec lui, le tribun avait exclu de la succession au trône tous les membres de la branche aînée, au profit de M. le duc d'Orléans.

d'un danger, que ce soit ce danger lui-même qui se soit éloigné? En comparant le calme qu'elle retrouvait au bruit laissé derrière elle, Mme de Virieu éprouvait la bienfaisante impression du contraste.

Quant aux enfants, ils étaient pleinement heureux. Ni le passé ni l'avenir n'existaient pour eux, tandis que le présent était ces découvertes charmantes qu'ils faisaient à tous les détours du chemin. Jamais ils n'avaient entendu ces chants d'oiseaux; ces fruits de haies, ces fleurs d'automne leur étaient inconnus. Le présent, enfin, c'était cette liberté qu'ils ne connaissaient plus et ces amis nouveaux dont ils n'avaient jamais soupçonné la tendresse.

Les récits de Mlle de Virieu nous associent aux joies de ce petit monde. « Mon frère Aymon, raconte-t-elle, avait alors trois ans. Il s'était particulièrement lié avec un frère convers de la Chartreuse voisine, tandis qu'Émilie avait donné son cœur au vieil Argout qui charbonnait dans les grands bois de Pupetières. »

« Argout s'était fait le chien fidèle de la petite fille. Il la suivait partout, et plus d'une fois on la vit, blanche comme un cygne, revenir à la maison, entre les bras de son vieil ami noir... »

Ce n'était pas, à vrai dire, sans un peu de pitié que celle qui racontait ainsi les ébats de son frère et de sa sœur voyait l'un « se couper les cheveux pour ressembler à son ami le Chartreux... et l'autre embrasser les joues noires du charbonnier ». A six ans qu'elle avait alors, Stéphanie annonçait déjà la femme supérieure que Lamartine, bien des années plus tard,

devait célébrer dans ses *Souvenirs*. Le poète, en effet, a illuminé d'un rayon d'or ces trois enfants.

Mais combien la pâle et ascétique figure de leur mère l'impressionna davantage ! De longues années s'étaient écoulées depuis la Révolution, quand il rencontra la comtesse de Virieu tout abîmée encore dans ses larmes. Son dernier bonheur avait été le temps où elle était si malheureuse à Pupetières...

II

Malgré ce quelque chose d'effrayant qui alors circulait dans l'air, qui passait à travers les portes closes, que les paupières fermées entrevoyaient, que les oreilles entendaient, même dans le silence, la femme de Henry gardait l'espoir de le voir revenir auprès d'elle.

Sous leur toit ruiné, ils pouvaient être heureux encore. Mais à chaque lettre qui arrivait, l'heure de cette réunion tant souhaitée semblait fuir. Les circonstances, toujours plus graves, retenaient Henry à Paris.

« ... Si je n'écoutais que mon désir et la fatigue de vivre au milieu de factieux, il y a longtemps que je ne serais plus ici, écrivait-il à Mounier. Mais il ne se passe pas trois jours que l'on ne coure le risque de quelque déclaration diabolique, et la crainte vous retient de ne pas être là où le devoir vous veut...

« Et puis, quand je considère la situation de cette infortunée famille royale, toujours sous le couteau, je n'ose m'éloigner. Malgré le décret qui a aboli les titres de noblesse, je me sens encore trop gentilhomme pour abandonner le Roi. »

Henry se retrouvait monarchiste d'autant plus ardent, qu'il se sentait démocrate plus dégoûté. Et précisément, il rencontrait pour l'encourager dans son évolution, l'ami qu'il lui fallait.

Peut-être n'a-t-on pas oublié ce baron de Gilliers, qu'en revenant de Wilhelmsbad, Henry trouvait un soir à l'hôtel de Rohan. Gilliers alors riait des craintes que Henry cherchait à lui faire partager. Mais lui aussi venait de trouver son chemin de Damas. La populace, en saccageant sa demeure, l'avait jeté bas de ses illusions (1) pour faire de lui le vaillant apôtre de la vérité.

« ... J'étais à bout de moyens, écrivait Henry à Mounier, à bout de moyens de faire le bien et d'éviter le mal, quand j'ai retrouvé Gilliers que la fédération avait ramené, il y a quelques mois, à Paris. Tout de suite, nous nous sommes rendu, l'un à l'autre, un peu de courage. Son activité, sa pureté, son esprit, vous sont connus... Vous pouvez comprendre que, sans marquer beaucoup, il n'est ici ni oisif, ni inutile... L'histoire s'étonnera peut-être de retrouver parmi ses matériaux secrets les détails du rôle qu'il joue... Il a obtenu de grands personnages une confiance étendue et bien méritée...

(1) Voir le siège du château de M. de Gilliers aux environs de Romans. (Rivarol, *Mémoires*, p. 867.)

« ... Ah! si certains caractères étaient moins faibles, Gilliers eût déjà fait changer la face des affaires... Dans tous les cas, il y a pour moi un nouvel avenir qui s'ouvre, et peut-être pour la patrie... »

Quand on a fait, comme Henry, le testament en quelque sorte de son passé, tout souffre, le cœur de s'être abusé, l'intelligence de s'être laissé éblouir. Il faut pour se reprendre qu'un nouveau devoir surgisse. Gilliers l'indiquait bientôt à Henry en l'associant à l'action du *Salon français* (1).

Là se retrouvaient quelques gens de cœur et de main qui n'entendaient pas que leur royalisme demeurât platonique, et bien moins encore qu'il se bornât à comploter avec l'étranger. Ils rêvaient d'une organisation politique et militaire qui, dans son réseau, embasserait le Lyonnais, le Forez, le Vivarais, et se relierait au camp de Jallez, qu'organisaient précisément alors l'abbé Claude Allier et son frère Dominique.

Parmi ses membres les plus militants, le *Salon*

(1) Montlosier rapporte dans ses *Mémoires*, t. II, p. 309, que la réunion monarchique appelée « Salon français » dut son origine aux dîners qui avaient lieu au Palais-Royal chez le restaurateur Masse, dîners auxquels assistaient le vicomte de Mirabeau et plusieurs membres de la droite de l'Assemblée. Ensuite, le Salon français se transporta aux Capucins. L'avocat Lavaux s'est attribué la fondation du Salon français, ce qui n'est guère vraisemblable. Il dit que cette réunion s'établit d'abord *rue Royale, butte Saint-Roch*... et ensuite au deuxième étage du Palais-Royal. Quoi qu'il en soit, en 1790, le Salon français était constitué régulièrement comme centre d'action d'un rassemblement de royalistes, et sa principale préoccupation était de sauver la famille royale... (Voir *Correspondance du comte de Vaudreuil*, vol. I, p. 227. — Note.)

français comptait M. de Jarjayes, le chevalier de Pommelles, le marquis de Chaponay, qui, comme Virieu et Gilliers, appartenaient aux provinces du Midi.

Le plan de cette organisation se retrouve dans les notes laissées par Henry; malheureusement, la plupart sont chiffrées, et le chiffre n'a pu être entièrement traduit. Mais de ce qui a pu être retrouvé, il ressort clairement que les membres du *Salon français* cherchaient à exercer leur action non seulement de concert avec le Roi, mais avec le concours d'une volonté qui s'imposerait au faible et vacillant souverain.

On avait espéré tout d'abord trouver cette volonté chez la Reine. Mais telle était l'adorable femme qui fut toujours, hélas! « plus près de son sexe que de son rang », qu'elle ne sut jamais que charmer, égarer et mourir.

Son peu d'entente avec les princes émigrés, ses correspondances toutes de contradiction avec ses frères de Vienne, ses paroles sévères toujours, blessantes parfois pour l'émigration, troublaient les plus fidèles serviteurs de la Monarchie. Tous désignaient maintenant une autre femme, dévouée, héroïque entre toutes, qui chaque jour prenait plus d'influence au Conseil.

« Vous êtes déjoué par la jalousie de la Reine, écrivait Vaudreuil au comte d'Artois, aussi bien que par la faiblesse du Roi, qui a au moins un œil ouvert sur le compte de la Reine... et n'a confiance que dans l'Ange que tous les honnêtes gens adorent... (1). »

(1) *Correspondance de Vaudreuil*, t. I, p. 398.

L'Ange dont le nom se retrouve écrit en clair dans les dépêches chiffrées de Virieu était Madame Élisabeth.

III

Personne jusque-là, et Madame Élisabeth moins que personne, n'avait songé qu'elle pût jouer un rôle politique. Tout à coup le comte de La Tour du Pin, ministre de la guerre, s'avisait pendant l'été de 1790 de faire de la princesse le conseiller intime du Roi.

Madame Élisabeth devenait grâce à lui l'intermédiaire le plus actif entre le Roi, les princes émigrés et les royalistes demeurés à Paris. Nul plus qu'elle ne partageait le désir qu'éprouvait le groupe dont Gilliers et Virieu étaient l'âme, de voir le Roi laisser là enfin cette conciliation qui lui devait être si fatale.

« ... Je regarde la guerre civile comme nécessaire, écrivait-elle à Mme de Bombelles. L'anarchie ne pourra jamais finir sans cela. Plus on retardera, plus il y aura de sang répandu. Voilà mon principe. Si j'étais Roi, il serait mon guide (1)... »

Cette appréciation était trop profondément partagée par les membres du *Salon français* pour que Madame Élisabeth ne devînt pas aussitôt leur chef accepté.

Une circonstance inespérée facilitait, d'ailleurs,

(1) Voir *Mémoires de l'abbé Gaillon*, vol. I, p. 67, note.

entre elle et eux des relations journalières. Lors du licenciement de sa maison, la princesse avait attaché Gilliers à sa personne.

C'est donc en quelque sorte comme ambassadeur accrédité du *Salon français* que Gilliers, peu de temps après la Fédération de 1790, avait eu à discuter avec Madame Élisabeth l'un des plans d'évasion les mieux combinés qui eussent été proposés jusque-là.

Sous prétexte de chasser à Fontainebleau, le Roi, une fois à cheval, devait pousser jusqu'à Avallon; d'Avallon on gagnerait Autun, où la Reine pourrait rejoindre son mari et se diriger avec lui et sa sœur vers le Lyonnais. Le chevalier de Pommelles, qui avait combiné ce plan, se croyait sûr des deux villes qui étaient à traverser, ainsi que de la fidélité des régiments qui y tenaient alors garnison. Il pensait que sous leur escorte il serait facile de gagner Lyon. Là on parviendrait sans peine à organiser une résistance.

Virieu garantissait le concours de ses amis du Dauphiné, auxquels devaient se joindre bon nombre de gentilshommes des provinces limitrophes.

M. de La Queille et M. de Sabran, évêque de Laon, s'étaient chargés de remettre le projet à Madame Élisabeth, qui l'avait fort goûté. Le Roi lui-même, tout d'abord, sembla s'y rallier; si bien que sa sœur écrivait à Mme de Raigecourt : « ... que la santé du malade s'améliorait... Ses jambes, disait-elle, reprennent de la vigueur... dans peu, il pourra peut-être marcher (1)... »

(1) Voir *Madame Élisabeth*, par la comtesse D'ARMAILLÉ, p. 235.

Est-il à dire que le malade s'appelait Louis XVI?

Mais, hélas! à quelques jours de là, une nouvelle lettre constatait que « le malade retombait dans son engourdissement ».

« ... Les médecins, écrivait douloureusement Madame Élisabeth, en voient des symptômes effrayants... »

Rien n'était pour décourager et pour jeter la division dans le parti royaliste comme les indécisions du Roi. Mais encore qu'était cette division auprès des dissentiments qui déchiraient la famille royale?...

« ... Dieu est bon, écrivait Madame Élisabeth; il ne voudra pas continuer à laisser subsister le peu d'accord qu'il y a dans une famille à qui l'ensemble et la bonne harmonie seraient si utiles... J'en frémis quand j'y pense, et cela m'ôte le sommeil, car ce désaccord nous tuera tous (1)... »

« C'est un enfer que notre intérieur, écrivait de son côté la Reine à Fersen : ma sœur (Madame Élisabeth) est si indiscrète et tellement dominée par ses frères, qu'il n'y a pas moyen de se parler, ou il faudrait quereller tout le jour (2)... »

On peut juger, par ces fragments de correspondance, de l'accueil fait par Marie-Antoinette à la nouvelle influence que sa belle-sœur venait tout à coup exercer sur Louis XVI. Ne fermait-elle pas, en quelque sorte, le cercle de contradictions où le Roi se débattait impuissant?

(1) Feuillet de Conches, vol. V, p. 273.
(2) *Fersen et la cour de France*, t. I, p. 207.

Sous chacun des voiles que l'on soulève, on retrouve ce mot fatidique : C'était écrit! Le plan d'évasion, d'abord accepté et auquel Louis XVI renonçait tout à coup, présentait pourtant de grandes chances de réussite.

Vingt mille paysans réunis autour de Jallez étaient prêts à marcher au cri de : « Vive le Roi! »... Le prince de Condé et le comte d'Artois devaient arriver à Lyon pour prendre le commandement de l'insurrection organisée par les affidés du *Salon français*. Les rapports envoyés à Virieu par Imbert Colomès, ancien échevin de la Ville et royaliste avéré, la disaient prête à éclater.

Imaginez que l'on était allé jusqu'à régler les détails de la réception des princes et à rédiger les formules administratives d'un nouveau gouvernement.

On a prétendu que les représentations du roi de Sardaigne et surtout celles de l'empereur d'Autriche avaient fait avorter le projet. La mauvaise volonté dont Léopold devait donner tant de preuves à l'égard de la famille royale ne saurait être contestée. Cependant, les indécisions qui, chez le Roi, résultaient des divisions de son intérieur semblent avoir été la véritable cause de ce nouvel échec infligé aux espérances des royalistes, décidés, comme Virieu et ses amis, à chercher le salut de la France par la France.

IV

Il fallait que ces hommes sussent, comme disait le prince de Ligne, « rudement manier l'espérance », car chaque heure était pour la dérouter davantage. Voilà que le Roi sanctionnait la Constitution civile du clergé.

« Cette sanction date du jour de la Saint-Étienne, écrivait Madame Élisabeth ; c'est qu'apparemment ce bienheureux martyr doit, maintenant, être notre modèle (1). » . . . .

On meurt mille fois à être lapidé. Ce brisement successif, qui ne vous achève jamais, est la synthèse de toutes les douleurs. L'Église et la Monarchie gisaient ainsi, sans mourir, frappées de toutes mains.

Des hurlements de triomphe célébrèrent la désolante faiblesse du Roi. On envahit les églises pour s'y battre, pour y faire danser, comme à Castelnaudary, prêtres et religieuses, arrachés à leurs presbytères et à leurs couvents.

A Grenoble, le scandale fut immense. Les nouvelles qui en arrivaient à Virieu portaient son désespoir au

(1) 26 décembre 1790.

paroxysme. C'était donc la dernière consolation, celle de prier, que l'on arrachait à la France. Mais comme toujours chez Henry, si l'impression était déchirante, elle n'avait rien d'accablant. Les circonstances ne lui eussent pas permis de s'abandonner.

A peine le honteux serment des prêtres avait-il été inauguré par Grégoire, le 1er janvier 1791, que l'Assemblée, mise en goût d'apostasie, demandait l'appel nominal.

Tous les députés, gens d'Église, sont sommés de jurer. On entend hurler : « A la lanterne, ceux qui ne jureront pas!... »

L'évêque d'Agen, Mgr de Bonnac, s'avance le premier. Il est oncle de Henry, par sa grand'mère (1). A voir ce petit homme bossu, à la mine infiniment spirituelle, déclarer « qu'il a trop bonne opinion de l'Assemblée pour croire qu'elle veuille le déshonorer... », les tribunes s'insurgent. L'évêque, sans paraître s'en apercevoir, conclut en refusant nettement de jurer. Le bruit aussitôt s'en répand, et les cris redoublent à la porte du manège. C'est le « régiment de Royale-guenille », comme dit un contemporain, qui manœuvre sur la terrasse des Feuillants, prêt à passer des huées au meurtre. Tandis qu'il rugit, Virieu, par un couloir secret, puis par une rue détournée, fait échapper l'évêque d'abord, et d'autres prêtres ensuite qui comme lui ont refusé le serment...

(1) Mme de Bonnac était nièce du maréchal de Biron, comme la comtesse de Sourches, mère de la comtesse René de Virieu.

Qu'il était loin, le temps où Henry rêvait d'une idylle populaire! L'idylle devenait drame. Et quel drame! Henry n'y remplissait plus son rôle qu'au péril de sa vie.

Le 19 février, les mégères d'octobre débordaient sur la route de Sèvres. Cette fois, il s'agissait d'empêcher Mesdames, tantes du Roi, de fuir à l'étranger.

Comment ces harpies avaient-elles su que les princesses, aussitôt la sanction donnée par le Roi à la Constitution civile du clergé, « s'étaient déclarées incapables de séjourner un jour de plus dans un pays schismatique »?

C'est ce qui importe peu. Mais le bruit s'en était répandu comme une traînée de poudre. On avait vu dans le propos une protestation contre les décrets de l'Assemblée. La municipalité s'exaspérait, et aussitôt les *dames de la nation* partaient, jurant « d'empêcher l'attentat ».

Les voilà, grisées d'eau-de-vie, entricolorées de rubans. Elles barbotent dans la crotte d'un dégel de printemps. On s'arrête à les regarder passer. « C'est, dit-on, Mme l'Enjambée qui va chez les princesses. »

Il est cinq heures. Henry, prévenu par Dupuis, a pu quitter l'Assemblée. Bientôt il rejoint la horde, qu'il contrepasse au galop de son cheval.

Mais les femmes l'ont reconnu. Elles devinent où il va. Une grêle de pierres l'éclabousse. Cette fois, « il ne s'envolera pas, le petit moineau ». Les mégères cherchent à saisir la bride du cheval, Henry se dégage,

et hors d'haleine pénètre dans la salle à manger de Bellevue, où Mesdames vont se mettre à table pour souper.

Les princesses sont fort inquiètes. Elles ne peuvent être sûres d'aucun de leurs serviteurs. La veille encore, le cuisinier s'est vanté de faire avaler le serment à deux prêtres réfractaires qui dînent à Bellevue, et les malheureux, en effet, ont avalé la formule pétrie dans de petits pâtés.

C'est avec stupeur, cependant, que chacun accueille les nouvelles apportées par Virieu.

Rien n'est prévu. Pas de chevaux. Pas de voitures. Les équipages sont à Meudon. Personne pour donner des ordres. Entre temps, la nuit est venue. De la terrasse on voit approcher une forêt de torches. C'est l'émeute. Ses blasphèmes deviennent distincts. Mesdames Adélaïde et Victoire s'embrassent comme si elles allaient mourir. Henry cependant avise une voiture qui attend attelée dans une cour écartée. Elle appartient à une visiteuse venue de Paris. Virieu y pousse les princesses et donne l'ordre au cocher de partir au galop par la grille de Meudon. Mais la grille est fermée, la clef introuvable. Harlebick, le suisse, a disparu. La serrure tient bon, malgré l'effort d'un serrurier et de deux aides. Mesdames perdent la tête, crient, veulent descendre. Henry s'adosse à la portière. La serrure saute... Il n'est que temps, car la populace s'engouffre dans la cour par la grille de Sèvres...

. . . .

En sauvant Mesdames, Henry acquittait une dette de reconnaissance vis-à-vis de celles qui avaient protégé son enfance. Que ne pouvait-il, fût-ce aux dépens de sa vie, payer sa dette d'amour à celle qui lui avait servi de mère!

CHAPITRE XV

Henry brise son épée. — Sa douleur après Varennes. — Fragments de lettres adressées par lui à Mme de Rohan. — Impassibilité de la duchesse. — Ses derniers jours à Nice. — Sa mort. — Un souvenir à la comtesse de Virieu. — Désespoir de Henry. — Fragments de lettres. — Maladie de M. le duc de Rohan. — Départ de la comtesse de Virieu pour Nice. — Son voyage. — Le comte de Digeon. — Henry après la dissolution de l'Assemblée. — Mot de la Reine à son propos. — La marquise de Tourzel. — Banquet national à Pupetières. — Correspondance de Henry et de sa femme. — Émigration de la comtesse. — Le vallon de Pupetières. — Lamartine.

I

Henry touchait à l'une de ces heures fatales où l'on dirait que toutes les blessures du cœur se lamentent et s'appellent l'une l'autre. Il apprenait à la fin de juin 1792 que Mme de Rohan se mourait à Nice. Cette nouvelle était d'autant plus cruelle pour lui, que ses lettres, maintenant humbles et pleines de douloureux aveux, demeuraient sans réponse. Pas une pourtant qui n'apportât à Nice le récit de quelque humiliation nouvelle, de quelque nouveau sacrifice.

Le 11 juin, Henry brisait son épée de colonel (1).

---

(1) Les termes de cette démission sont d'une grande noblesse, et je me reprocherais de ne pas les transcrire ici :

« Sire,

. . . .

« Un décret absurde et contradictoire [avec les principes consti-

Sa conscience, son honneur, l'obligeaient à répudier ce serment civique des troupes qu'un nouveau décret de l'Assemblée exigeait et que le Roi avait sanctionné. Puis survenait la fuite de Varennes, sans qu'on l'y eût associé. Le retour du Roi donnait enfin à Henry cette amertume extrême de voir Barnave chargé par Louis XVI de justifier sa fuite aux yeux de l'Assemblée.

Barnave après Mirabeau. Tels étaient donc les hommes à qui la royauté confiait son dernier soupir. Mirabeau, pour Virieu, avait toujours été l'homme du 5 octobre, et Barnave restait, pour lui, celui de Bellechasse.

« ... Ah! si jamais j'ai rêvé, disait une de ses lettres désolées, un rôle brillant dans cette régénération que mon cœur croyait désirable et possible, il ne me reste plus en perspective aujourd'hui que le rôle de victime, et c'est avec une inénarrable douleur que je

tutionnels fixés par l'Assemblée elle-même] est venu prononcer la privation d'état et de rang des signataires de la protestation contre un serment contraire à ma conscience et à mon honneur.

« Le régiment dont Votre Majesté m'avait confié le commandement va donc m'être ôté... Je m'en console en osant penser que Votre Majesté, forcée par les circonstances à faire exécuter ce décret, n'en conserve pas moins dans son âme la confiance la plus entière dans les serviteurs dont il la prive... Je me console encore en songeant qu'il me reste pour la servir des moyens que les factieux ne peuvent m'ôter. — Mon zèle pour son service et pour le bonheur du peuple n'a pas besoin de récompenses. Il faut les garder pour ceux dont l'attachement se paye. Quant à moi, je veux que les yeux du Roi puissent enfin se reposer sur un serviteur désintéressé, je ne lui demande que de compter sur moi. »

vois celle qui devrait encourager ma résignation, la traiter d'infâme ambition.

« Hélas! si j'ai à me reprocher trop d'efforts contre le gouvernement dans le principe, c'est que je croyais qu'il saurait se défendre. Il n'a fait que se livrer.

« C'est que voyant un noyau de résistance dans l'Assemblée, j'étais persuadé que le gouvernement l'appuierait. Il n'a fait au contraire que le trahir.

« Enfin, je pensais que le gouvernement aurait au moins l'adresse de se faire un mérite de ses faiblesses. Il n'a fait que les rendre éclatantes et avilissantes.

« J'étais venu pour attaquer le gouvernement sur quelques points, et avec quel douloureux étonnement n'ai-je pas vu que mon plus pressant devoir était de le soutenir sur presque tous, surtout contre lui-même!... »

Comme Vergniaud, montant dans la fatale charrette, Henry aurait pu ajouter : « ... En greffant l'arbre, nous l'avons tué... il était trop vieux. »

« J'avais à sauver des gens qui travaillaient à leur suicide, continue Virieu, et maintenant le désespoir s'empare de moi quand je vois le désaccord qui règne sur les derniers moyens de salut qui nous restent.

« On dirait que les brigands seuls comprennent la nécessité de l'union. Tout ce qui est honnête a pris à tâche de se diviser. Chacun anathématise les vues qu'il ne partage pas... »

S'il n'est pas en politique de repentirs utiles, il y a au moins des expiations rédemptrices; mais aux yeux de la duchesse de Rohan, l'expiation pour Henry semblait aussi inutile que son repentir.

Une vraie mère aurait eu pitié. C'est que l'amour maternel est une tendresse native, et non pas, comme ici, une tendresse d'alluvion. Elle tient aux fibres profondes du cœur, ou plutôt cette tendresse forme les fibres dont le cœur vit. Henry n'avait jamais connu ces tendresses-là. Celles dont l'avait bercé la duchesse étaient des tendresses d'adoption.

Les bras qui s'ouvrirent à l'enfant prodigue n'étaient pas des bras d'adoption.

Persuadée plus que jamais que sa dignité était dans son dédain, la duchesse laissait son enfant gémir sans l'entendre, sans voir son attitude si pleine de douloureux respect. Le caractère de cette femme était d'une imbrisable unité.

Les jours, les semaines, passaient sans apporter à son attitude le moindre changement. Elle s'enveloppait dans son infaillibilité comme dans une cuirasse qui la mettait à l'abri de toute pitié.

« Je remercie Dieu, écrivait-elle, de m'avoir inspiré de venir à Nice. Je lui rends grâce de tous les secours que j'y ai trouvés... »

Ce remerciement fait songer à la fois au pharisien superbe et au pauvre publicain qui se frappait si humblement la poitrine à la porte du temple qu'on ne lui ouvrait pas.

Il eût été temps pourtant de l'ouvrir. Combien un peu de pitié eût adouci les derniers jours de la duchesse! Entre Henry et sa femme, elle eût été moins héroïque peut-être, mais elle fût morte comme on meurt lorsqu'on laisse la paix et le bonheur derrière soi.

Car héroïque, elle le fut, et jusqu'au dernier jour. Assise dans son grand fauteuil, appuyée sur son métier à tapisserie, elle travaillait, bravant sa faiblesse croissante, comme elle avait bravé la rudesse des événements.

Fauteuil et métier étaient placés dans l'embrasure d'une fenêtre qui donnait sur la mer. Mais peu importait à la duchesse l'admirable spectacle! Elle n'avait jamais compris la nature que dans les théories de ses philosophes. La douce et tiède atmosphère qu'elle respirait ne la détendait pas plus que les tendres appels de ses enfants. On la voyait, impassible, tirer son aiguille. On la lui vit tirer aussi longtemps que ses doigts tremblants purent la soutenir. Comme l'on occupe encore les heures du soir, quand la journée est finie, elle modifiait, mais n'interrompait pas son travail. Un monde s'effondrait. Elle-même se mourait sans qu'elle eût l'air de s'en apercevoir.

Dans son salon, on ne parlait plus des nouvelles de France. Elles étaient trop tristes. La conversation tombait souvent. Chacun alors respectait le silence de la duchesse, comme le sommeil de ses souffrances et de ses regrets.

Elle allait cependant s'affaiblissant de jour en jour. C'était comme le départ successif de ses forces. Bientôt l'intelligence survécut seule, mais toujours admirable, rayonnante, illuminant les horizons lointains vers lesquels elle s'acheminait tranquille.

« A l'avance je me soumets, avait-elle écrit en tête de son testament, aux souffrances qui accompagneront la

destruction de mon corps. Je les accepte comme une expiation. »

A la dernière heure, l'expiation fut terrible. Mais la duchesse s'encourageait à souffrir par les admirables raisons qu'elle eût données à une amie, car elle les trouvait dans sa foi. Elle allait évitant les écueils, les ruines qui, si souvent, rendent infranchissable aux mourants le passage de leur vie à leur éternité.

Pour la duchesse il n'y avait, en travers de la route, ni regrets, ni remords; quand elle rencontra ses vieilles affections, elle passa en détournant la tête. Et si le nom de Henry vint à ses lèvres, elle le prononça si bas qu'on ne l'entendit pas...

Elle dut le prononcer cependant, car on en eut à Pupetières comme un écho d'outre-tombe. En ouvrant le testament de la duchesse, on lut à la première page ces deux lignes :

« J'ordonne qu'aussitôt après ma mort, on ôte de mon cou un petit crucifix d'or que j'ai toujours porté, et que le plus tôt possible on le remette à Mme de Virieu... »

Une dernière fois, la douce femme avait servi de trait d'union entre la mère et le fils...

II

Séparée comme elle l'était de son mari, Mme de Virieu ne pouvait cependant adoucir pour lui le cha-

grin que lui causait la mort de sa bienfaitrice, et moins encore pouvait-elle adoucir les reproches qu'il recevait de Nice. C'était, au dire de Mme de Wall, l'ingratitude de Henry qui avait causé la mort de la duchesse. Et, pour comble de maux, la jeune femme prédisait un second malheur que l'état de M. de Rohan ne faisait que trop prévoir.

Il faut parfois que le cœur se bronze ou qu'il se brise. Il en était ainsi de celui de Henry. Car, moins que jamais Virieu pouvait songer à quitter Paris, où la Constituante en était à ses derniers râles. Mais il pouvait envoyer sa femme à Nice. Le duc l'avait toujours tant aimée. Par le même courrier où il priait sa femme de partir, Henry répondait à Mme de Wall :

« Ah ! si elle m'avait vu au milieu des assassins qui chaque jour me menacent, celle dont vous m'accusez, Madame, d'avoir causé la mort, aurait compris qu'une lâcheté m'eût rendu indigne d'elle.

« Jamais je n'ai été plus fidèle aux principes qu'elle m'a donnés que lorsque j'ai eu la douleur de lui désobéir.

« Mon deuil sera éternel, et mon soulagement ne peut être que de m'isoler dans ma tristesse, mes larmes et mes regrets. »

Tristesses de cœur, regrets politiques, larmes sur le passé et sur l'avenir, tel était le bilan des deux années qui venaient de finir. De tout ce que Henry avait espéré, de tout ce qu'il avait fait, il ne lui restait rien... pas même la foi dans cette Constitution aussitôt démodée qu'achevée.

Hélas! n'était-ce pas en vertu de cette Constitu-

tion, véritable chef-d'œuvre, comme on l'a dit, « de raison spéculative et de déraison pratique »... que Virieu voyait maintenant « l'anarchie spontanée devenir l'anarchie légale »?... Et comme tous ses amis, il en était réduit à se croiser les bras devant son œuvre, sans espoir d'en atténuer les désastreuses conséquences. L'Assemblée s'effondrait en déclarant ses membres désormais inéligibles.

Pour les uns, une telle résolution était le comble « d'une chevalerie imbécile »... Pour les autres, celui de l'aveuglement. C'était enfin, pour ceux dont était Henry, un suprême aveu d'impuissance.

« ... J'ai vu, écrivait-il, la mode de crier la liberté, et les scélérats établir sous cette enseigne la plus affreuse anarchie. Mon âme se flétrit à ce tableau, et je désire, plus que jamais, un absolu éloignement de toute action publique. Il est cruel de se dire que l'on a pu être l'instrument inconscient de tant de maux, que l'on est solidaire, peut-être, des choses que l'on réprouve, de se dire enfin que tant d'efforts tentés pour détruire les abus n'ont abouti qu'à faire un abus de la royauté... elle-même. »

C'est au lendemain de la séance où Louis XVI était venu prêter, debout et découvert, serment à la Constitution, que Henry écrivait ainsi. Il avait vu pâlir le Roi, lorsque, dès ses premières paroles, l'Assemblée s'était insolemment rassise. Pour le témoin attristé d'un tel outrage, la monarchie parlementaire était morte. L'autre, la monarchie de Henry IV, reverdirait-elle jamais, sur un sol si profondément boule-

versé ?... En quittant l'Assemblée pour n'y jamais revenir, Virieu disait: Peut-être!

« ... Je me console de mon impuissance présente, écrivait-il, espérant que le Roi en appellera tôt ou tard au sang de ses sujets fidèles. Alors il retrouvera en moi le dévouement dont il aura besoin; de loin comme de près, je serai prompt à agir! »

III

Cependant, la lettre qui annonçait à Mme de Virieu la maladie du duc de Rohan était arrivée à Pupetières.

Sans même attendre son frère, le seul protecteur dont elle pût alors invoquer l'aide, la comtesse se mettait en route.

Ce frère, à peine entrevu au commencement de ce récit, était le comte de Digeon, le spirituel capitaine de dragons dont l'allure cavalière et la toilette négligée faisaient sourire jadis les habitués de l'hôtel de Rohan.

Digeon n'avait pas émigré, pensant n'avoir rien à changer à ses habitudes pour être à la mode égalitaire du jour. Depuis le licenciement de son régiment, il employait à parcourir le pays et à en étudier l'esprit les loisirs qu'il s'était faits.

Il pouvait seul tenter l'entreprise de conduire sans encombre sa sœur jusqu'à Nice.

Dès qu'il l'eut rejointe à Lyon, ils examinèrent l'itinéraire à suivre. Passer par le Midi était impraticable. On massacrait à Avignon, Marseille nageait en pleine anarchie. Le seul chemin qui présentât quelque sûreté passait par la Savoie. Encore fallait-il ne pas s'y risquer sans précaution.

Mme de Virieu, malgré sa santé si délicate, affrontait les cahots d'une charrette et acceptait tous les gîtes, tandis que son frère, un gros bâton à la main, dirigeait l'équipage, de l'air le plus citoyen du monde. Il jouait si bien son rôle que personne ne pouvait soupçonner ni le frère ni la sœur d'émigrer.

Telle était leur bonne mine qu'un soir, à leur arrivée dans une auberge, la servante demanda à deux rouliers s'ils consentiraient à laisser dîner un pauvre diable avec eux.

Ceux-ci refusèrent avec hauteur, et le comte de Digeon dîna son assiette sur ses genoux au bout d'un banc. Mais on n'est pas parfait! Le lendemain, quand Digeon eut rattelé sa charrette, il glissait un louis dans la main de la servante qui avait voulu, la veille, lui ménager l'honneur de dîner avec des charretiers...

Croyant à un gros sou, l'honnête fille avait mis le louis dans sa poche sans regarder. Mais voilà que comme Digeon, claquant de son fouet, était loin déjà de l'auberge, la servante tout essoufflée lui rapportait sa pièce d'or... bien sûr il s'était trompé!...

« — Eh! non, la belle, lui dit en riant Digeon, ce louis était pour ce que vous avez fait hier; en voici un autre pour ce que vous faites aujourd'hui... »

On était alors heureusement si près de la frontière, que l'aventure ne s'ébruita que lorsque les dangereux aristocrates l'eurent franchie.

De Chambéry à Nice, le voyage fut long, pénible, mais s'acheva sans encombre. Hélas! le duc de Rohan n'avait pas attendu la comtesse de Virieu pour mourir. Quelques semaines après la mort de sa femme, il l'avait suivie. Avec le duc de Rohan disparaissait l'un des derniers, le dernier peut-être, de ces grands seigneurs, aussi inintelligents du temps terrible qui commençait qu'inintelligibles pour lui. Le vieux gentilhomme était mort comme s'exhale un parfum qui n'est plus à la mode.

Il n'en devait rester à la comtesse de Virieu qu'un doux et touchant souvenir. Mais quel contraste entre ce souvenir et les rudes réalités auxquelles son frère la ramenait dès le surlendemain de son arrivée à Nice!

Digeon n'avait jamais été sentimental. Il regardait le sentiment comme une superfluité dans la vie, et à l'heure qu'il était les larmes lui semblaient aussi inutiles que les fleurs sur la tombe du pauvre duc.

Il ramena donc au pas de charge et sans trop d'aventures la femme de Henry à Pupetières. « En temps d'averses, disait-il plus tard, pris de remords peut-être de ce trop rapide voyage, il faut se mettre à l'abri dès qu'on n'a plus affaire dehors. »

Sans nouvelles de Henry durant ces semaines de voyage, la comtesse de Virieu avait l'espérance de le retrouver à Pupetières; mais seuls les enfants accoururent à sa rencontre. Une lettre que lui montra l'abbé

16

de Virieu dénombrait les raisons qui, malgré la fin de la Constituante, avaient retenu Henry à Paris.

L'Assemblée, il est vrai, n'existait plus; mais tels étaient les périls courus par la famille royale qu'une surveillance avait été organisée autour des Tuileries, par quelques-uns de ces hommes que « ... les réverbères ne voyaient jamais sans convoitise »...

Est-il besoin de dire que Henry était de ceux-là? Il allait, venait, passait et repassait si souvent, sous les fenêtres de la Reine, qu'elle avait fini par le remarquer.

« ... Tenez, dit-elle un jour à Mme de Tourzel, en lui montrant Henry. Vous voyez ce gentilhomme... C'est le comte de Virieu; il a été député... Vraiment, il s'expose trop pour nous.

« — Mais c'est mon neveu, répondait la marquise, et il ne fait que son devoir...

« — Dites-lui quand même, reprit la Reine, de se ménager davantage.

« Des dévouements comme le sien sont trop précieux, pour qu'ils se risquent inutilement. »

Sans doute la marquise transmit à Henry les ordres de la Reine. Mais elle était trop convaincue qu'il n'en tiendrait pas compte, pour insister beaucoup.

Quel dévouement aurait pu étonner l'admirable femme? A son rôle de consolatrice, elle ajoutait maintenant auprès de Henry et de sa femme celui de la bonne Providence qui sait tout et ne départ à chacun en fait d'inquiétudes que le pain quotidien.

Elle ne disait à Mme de Virieu que la moitié des

dangers que pouvait courir Henry, et rassurait de son mieux Henry sur ce que sa nièce lui mandait de Dauphiné. Il s'y passait de terribles choses.

Les paysans venaient encore de brûler quatre-vingt-quatorze châteaux, et ils avaient imaginé d'accuser la femme de Henry d'avoir voulu empoisonner des gens recueillis par charité après un incendie.

« ... C'était à nous faire massacrer, écrit Mlle de Virieu... Ma mère se crut donc obligée d'inviter la garde nationale de Chabons. Ce fut sous les trois gros tilleuls de la terrasse que la table fut dressée. Ma mère bien triste dut en faire les honneurs. C'est la première et la dernière fois que je la vis parée. Elle portait une robe blanche, de mousseline ou de gaze, avec une longue ceinture. Je me souviens encore de l'expression de sa figure si gracieuse et si triste...

« ... Quant à nous, cela nous amusa beaucoup... Ce qu'il y eut de particulier, c'est que la garde nationale arriva avec son drapeau roulé. On s'était aperçu en route qu'il avait pour ornement un aristocrate pendu à la lanterne, et on avait pensé que pour des gens qui allaient dîner chez une aristocrate, il était plus obligeant de ne pas lui offrir ce tableau. »

Peut-être n'est-ce pas la dernière fois que l'on ait vu des démocrates rouler leur drapeau pour s'asseoir à quelque festin.

IV

Mais la fête patriotique dont les enfants s'étaient si fort amusés avait eu pour l'abbé de Virieu de tristes conséquences. A quelques jours de là, il lui fallait payer d'une fièvre violente sa fière contenance autour des tables du banquet. Rien ne lui avait été épargné, pas plus les injures que les plaisanteries dont la Constitution civile du clergé faisait tous les frais.

Vers la fin de l'automne, le mal comme la situation politique ne faisant qu'empirer, l'abbé Bébé tombait tout à fait malade. « Ma mère était fort inquiète, raconte Mlle de Virieu, d'autant plus que l'on parlait partout de poursuites contre les prêtres réfractaires. Il fut donc décidé que l'on prendrait prétexte de la maladie de mon oncle pour aller consulter à Genève le fameux docteur Tissot. Il était sous-entendu que nous nous mettrions ainsi à l'abri de gens à qui l'idée pourrait bien revenir de dérouler leur drapeau.

« De Genève on pouvait facilement gagner la Savoie, où ma tante, Mme de Blonay (1), avait une petite habitation, nommée Vessy, tout près de la frontière.

(1) Lucrèce-Nicole de Virieu, dont il a été question au début de ce récit, était née le 2 février 1742 et avait été mariée au baron de Blonay, gentilhomme de la chambre du roi de Sardaigne, le 15 septembre 1763.

Mon père, consulté sur le projet, l'avait accepté avec empressement... »

C'était, en effet, pour Henry, comme s'il eût confié ses enfants à leur grand'mère. Mme de Blonay restait toujours pour lui la bonne tante Nicole qui l'avait élevé lui-même. Trente années écoulées laissaient la douce affection d'autrefois aussi vive, si elle ne se faisait plus vive encore depuis que Henry était si malheureux. Ne semble-t-il pas que notre tendresse consacre les êtres sur lesquels elle repose et détourne d'eux le danger?

Ainsi sentaient tous ces cœurs qui aimaient Henry.

Jamais Mme de Virieu ne lui avait tant écrit, ni ne l'avait prié avec tant d'affection de la rejoindre. Mais dans toutes ses réponses, Henry évitait de rien préciser de ses projets. L'exaltation des lettres qu'il écrivait à Vessy surprenait, effrayait même sa femme.

« ... Le plus obscur réduit avec toi ne me laisserait que du bonheur... Mon âme tressaille à cette idée... Mais pourquoi m'y attacher? Pourquoi dire je voudrais, quand je ne veux plus vouloir?... Je me délaisse, je m'abandonne, les yeux fermés, les mains jointes, à la Providence, en qui je résigne tout mon être... Qu'il est bon de penser qu'aucun point de cette terre, quel qu'il soit, ne peut être que le port voulu par l'infinie Bonté!... »

Le mystère ne masque-t-il pas toujours, pour le malheureux, quelque nouveau malheur? N'était-ce pas un adieu que Henry laissait entendre?...

Quand, enfin, une lettre vint, qui formulait l'ordre

formel de quitter Pupetières sans l'attendre, il n'était plus de doute à garder, Henry courait à quelque nouvelle et mystérieuse aventure.

On était en novembre, et le vent qui passait sur la vieille demeure, faisant gémir les toitures, désespérant les arbres, chiffonnant les dernières fleurs, murmurait de lugubres prophéties à ceux qui allaient affronter l'inconnu.

Triste départ que celui dont Mlle de Virieu rappelle ainsi le souvenir :

« Pour dérouter les soupçons, nous partîmes à pied comme pour une promenade, entourant notre oncle bien malade que l'on traînait à bras. Dès que nous fûmes un peu loin, nous nous mîmes à pleurer et à jeter les hauts cris, ce qui ne diminua pas l'embarras... »

Mme de Virieu poussait devant elle ses deux filles, tandis qu'à sa robe se cramponnait ce petit Aymon dont une destinée singulière allait faire l'ami du poète des désillusions et des ruines. La main dans la main, Aymon de Virieu et Lamartine devaient un jour parcourir ces chemins et ces bois, que l'enfant quittait en fugitif. Lamartine et Aymon étaient frères dès longtemps. L'inspiration qui, en plein dix-huitième siècle, jetait Henry dans l'idéal religieux et désabusé si inconnu de son temps, en avait fait l'ancêtre du grand poète... Les générations humaines ne sont-elles pas pareilles à ces générations de feuilles dont parle Homère ? Les feuilles tombées forment la sève de celles qui vont verdir...

. . . .

Lamartine devait rêver une de ses plus sublimes harmonies dans le vallon de Pupetières, mais Virieu y avait préludé en écrivant ces lignes :

« ... Les événements sont comme la montagne qui nous écrase et le précipice qui nous attire... Mais déjà j'entrevois la vallée hospitalière après la vallée de larmes. Le réveil que l'on appelle la mort est le dernier terme de ces sommets menaçants... et au delà, l'éternité radieuse, l'océan de lumière, attendent le voyageur confiant, emporté sur les ailes de l'éternel amour (1)... »

(1) Lamartine a dit :

« ... Élance-toi, mon âme, et d'essor en essor
Remonte de ce monde aux beautés éternelles
Et, toujours aspirant à des beautés nouvelles,
Crie au Seigneur : Encor, encor... »

CHAPITRE XVI

Confidences du baron de Gilliers. — L'empereur Léopold. — Sa politique. — Lettre de Vaudreuil. — Un mystérieux personnage. — Il dit se nommer Montalbano. — Propositions extraordinaires. — Gilliers prie Henry, au nom de Madame Élisabeth, de conduire Montalbano à Coblentz. — Conditions mises par l'inconnu au voyage. — Perplexités de Henry. — L'émigration à Coblentz. — Lettres du vicomte de Virieu-Beauvoir. — Voyage de Henry à travers le Brabant. — Arrivée à Bonn. — Lettre au comte d'Artois. — Arrivée à Coblentz. — Réception des princes.

I

Virieu devait avoir, avec la poésie des destinées inachevées, celle des mystérieux insuccès.

Un matin de novembre 1791, le baron de Gilliers entrait chez lui. Gilliers semblait plus préoccupé qu'à l'ordinaire. Il sortait de chez Madame Élisabeth et venait mettre Henry dans la confidence d'une négociation, pour laquelle il fallait un agent d'une discrétion et d'une fidélité absolues.

On avait prétendu l'année précédente que la mauvaise volonté de l'empereur d'Autriche avait fait avorter les plans du *Salon français*.

Dès lors les circonstances s'étaient modifiées et solidarisaient maintenant les intérêts de Léopold avec ceux de Louis XVI.

En s'épandant, la révolution menaçait tous les pays voisins de la France. C'était surtout du côté de la Belgique que les digues semblaient céder. Le danger devenait donc personnel à l'Empereur. Aussi le voyait-on, si indifférent qu'il demeurât aux infortunes de sa sœur, envoyer régiments sur régiments à Mons, à Liège, à Namur. Il n'était certes pas à s'étonner d'une telle mesure, à l'heure où, selon ce mot de Mirabeau, « toute femme accouchait d'un Masaniello ou d'un Artwelde ».

Mais, s'il n'était pas à s'en étonner, il y avait lieu, pour les royalistes français, d'exploiter une situation dont l'acuité frappait les plus légers.

« ... Ce qui se passe en Brabant, écrivait Vaudreuil au comte d'Artois, pourrait devenir bien intéressant et bien avantageux pour nous, si l'on voulait. Mais, à moins que la Providence ne s'en mêle et ne dise au diable de ne plus s'occuper de nos affaires, les conjurés ne trouveront d'obstacles que dans leur propre ouvrage. »

. . . .

En voyant entrer Gilliers chez Henry, on pouvait croire que la Providence exauçait la prière de Vaudreuil.

Comme évoqué par elle, un inconnu s'était, quelques jours auparavant, fait annoncer chez le baron de Gilliers, sous le nom du comte Montalbano. L'homme était d'allure hautaine; de nombreuses balafres sillonnaient son visage, sans lui rien enlever de sa grande distinction. Montalbano s'exprimait avec

force réticences qu'il dissimulait sous un assez mauvais français.

Si mal qu'il s'exprimât, Gilliers comprenait bientôt cependant que l'inconnu arrivait investi d'une mission d'où pouvait dépendre le salut de la famille royale. Si l'homme s'adressait au baron, c'est qu'il le savait fort avant dans la confiance de Madame Élisabeth, et qu'il n'ignorait pas la grande influence qu'exerçait la princesse sur ses frères émigrés.

C'étaient en effet Monsieur et M. le comte d'Artois que Montalbano avait mission de mettre en rapport avec un mystérieux personnage dont il se prétendait le représentant. Or, ce personnage, au dire de Montalbano, occupait en Europe une situation si haute que son intervention serait décisive sur la marche des événements.

De lui dépendait notamment que les troupes autrichiennes campées sur les frontières françaises fissent une diversion utile à la monarchie. Tel était le thème que l'inconnu développait à Gilliers, et dont la conclusion, toujours la même, se résumait dans ces mots : « Acceptez-vous le concours que je viens vous offrir?... »

Rien de plus singulier qu'une telle ouverture faite par un tel homme. Mais, dès longtemps, on en était réduit à faire bon marché des formes diplomatiques. Le point d'appui que pouvaient assurer les troupes autrichiennes paraissait si important, les détails que Montalbano donnait sur leur organisation semblaient si précis, la connaissance enfin qu'il avait des hommes d'État autrichiens était si complète, qu'il eût

été imprudent de ne pas prendre l'affaire en sérieuse considération.

Les propos de l'inconnu avaient été, par l'ordre de Madame Élisabeth, soumis au plus minutieux examen. Non seulement ils ne variaient pas, mais chaque jour ils se complétaient de quelque détail nouveau, sans toutefois que Gilliers pût arracher à son interlocuteur le nom du mystérieux personnage qu'il prétendait représenter.

« ... Je vous en ai assez dit, répétait invariablement Montalbano... Quant au reste, je ne le révélerai qu'à M. le comte d'Artois et à M. le comte de Provence... Je suis prêt, d'ailleurs, à le faire, et tout de suite, si l'on veut me conduire jusqu'à eux... »

Tant de mystère jetait Madame Élisabeth et Gilliers dans une vive perplexité. Elle n'avait d'égal que l'embarras où ils étaient de choisir l'homme qui pourrait mener à bien l'aventure.

Il fallait à celui-là une grande énergie, doublée d'une abnégation plus grande encore. Après avoir passé au crible toutes les fidélités demeurées autour d'eux, Madame Élisabeth et Gilliers finissaient par s'adresser à Henry.

Sa haute intelligence dans l'organisation du *Salon français*, non moins que son dévouement, le désignaient pour une pareille mission.

Virieu, d'ailleurs, trouverait pour l'introduire auprès des princes, son oncle, l'ancien gouverneur de M. le duc d'Enghien, je veux dire le vicomte de Virieu-Beauvoir, qui commandait à Coblentz le

régiment des grenadiers à cheval, récemment reconstitué.

II

Henry avoue dans ses notes qu'il fut d'abord peu séduit par la mission qu'on lui offrait. Se constituer, en quelque sorte, le garant d'un inconnu qui venait on ne sait d'où, et ne voulait pas dire où il allait, était chose peu engageante.

Plus il songeait à l'entreprise, plus elle lui semblait hasardeuse. Le ton hautain de l'homme qu'il avait à produire lui déplaisait par-dessus tout.

Montalbano, en effet, revenait sans cesse sur trois questions qu'il entendait poser aux princes.

Il voulait savoir de leur propre bouche « ... s'ils étaient capables de garder un secret... s'ils consentiraient à nommer un mandataire pour traiter... et si enfin ils agissaient dans l'intérêt du Roi, ou dans leur propre intérêt... »

Triste temps que celui où un étranger pouvait ainsi soupçonner les princes français de déloyauté, et où ses soupçons, malheureusement, n'étaient pas sans quelque apparence de fondement.

Henry n'ignorait pas que soit en Autriche (1), soit

(1) Le 5 septembre 1791, l'empereur Léopold écrivait :
« Ces princes, avec leurs projets, ne pensent qu'à eux et point

en France (1), on accusait les frères du Roi de visées personnelles. Mais si leur refus de revenir à Paris, malgré l'ordre formel de Louis XVI, semblait justifier cette opinion, Virieu ne pouvait admettre qu'un étranger s'en prévalût pour leur poser d'insolentes questions.

« Il était impossible, écrit Henry, que nos princes traitassent avec Montalbano d'égal à égal, et se compromissent avec lui soit par des déclarations de principes, soit même en lui faisant connaître leurs vues politiques... Mais ce qui me semblait par-dessus tout inadmissible, c'était que mon homme se permît toutes ces indiscrétions comme mandataire d'un personnage masqué... »

Montalbano jurait, il est vrai, qu'il le démasquerait dès que lui-même serait mis en présence des princes. Mais n'y avait-il pas là encore un piège?...

---

au Roi... ni au bien de la chose; ils ne veulent qu'intriguer. Avec ces gens-là, il n'y a rien à faire. »

(Collection Feuillet de Conches, t. IV, p. 86.)

(1) Cette pensée avait gagné jusqu'à la malheureuse Reine : « ... Il y a dans son cœur, écrivait-elle au sujet de Monsieur, plus d'amour personnel que d'affection pour son frère et certainement pour moi... Sa douleur a été toute sa vie de ne pas être le maître... Cette fureur de se mettre à la place de tout n'a fait que croître depuis nos malheurs... » Et lorsque le baron de Goguelat rapportait à Marie-Antoinette le refus des princes d'obéir à l'ordre du Roi : « Ils nous tuent... ils nous égorgent, s'écriait-elle à travers ses larmes... Monsieur nous livre, il nous assassine... Caïn, Caïn... Il ne nous reste donc plus qu'à mourir... »

(Lettre à Mme de Lamballe, juillet 1791. Collection Feuillet de Conches, t. II, p. 148. — GOGUELAT *Mémoires*.)

Montalbano n'était-il pas l'agent de quelque irréparable perfidie?...

Gilliers et Virieu revenaient sans cesse sur cette terrible éventualité, et remettaient, de jour en jour, le départ projeté. Mais ils avaient beau parler de leurs craintes à Madame Élisabeth, la princesse se raidissait dans sa volonté et donnait enfin l'ordre de se mettre en route sur-le-champ.

Pour Virieu, il n'y avait plus qu'à obéir.

Deux ans plus tôt, l'enthousiasme de Henry l'eût sans doute emporté... Mais l'expérience aujourd'hui l'avait rendu aussi défiant d'autrui que de lui-même. Il fallait au moins vérifier, puisque la chose était possible, les assertions qui avaient échappé à Montalbano. Si celles-là ne se justifiaient pas, on en serait quitte pour ne pas pousser plus loin l'aventure.

Or, comme l'aventurier s'était surtout vanté d'avoir de nombreuses intelligences parmi les troupes autrichiennes campées en Belgique, Virieu décidait avec Gilliers que, pour s'en assurer, on passerait par Mons, Namur et Liège. L'itinéraire ainsi tracé, rien ne restait qui pût retarder le départ.

Le 17 décembre 1791, Henry accompagné de Montalbano quittait Paris, sous le nom de comte de Monclar.

En même temps, un courrier expédié par Madame Élisabeth prenait les voies les plus directes pour prévenir M. le comte d'Artois et Monsieur du départ d'un émissaire chargé pour eux d'une communication de grave importance.

Henry s'acheminait sans illusions sur le résultat de ce dernier sacrifice. Il s'en allait comme le soldat qui marche sans regarder derrière lui. S'il se fût retourné, aurait-il eu le courage d'abandonner les chers siens auxquels il n'avait même pas confié le secret de son voyage? Le cœur lui eût failli peut-être devant la mortelle inquiétude de ceux qui, eux aussi, abandonnaient à cette heure funeste le foyer des jours heureux...

III

En dehors du peu de confiance que la réussite de son voyage inspirait à Henry, rien ne pouvait lui être plus pénible que d'aller à Coblentz.

Il s'y heurterait à cette émigration dont il s'était toujours montré l'irréconciliable adversaire.

Les lettres que de temps en temps il recevait du vicomte de Virieu-Beauvoir n'étaient pas d'ailleurs pour modifier son sentiment. Nul ne pouvait mieux que le vicomte renseigner Henry sur la stérilité de l'effort tenté là-bas.

On s'y échauffait à reconstituer Versailles, avec ses pompes, avec son étiquette. Si le mot eût été du temps, on aurait pu dire que les émigrés par tous les moyens y galvanisaient leur passé.

Comme ce vieux duc de Saint-Simon qui, désespéré

de sa nullité, lorsqu'il se maria sur le tard, imaginait pour se ragaillardir d'entrer chez Mme la Duchesse à l'aide des échelles de soie qui jadis l'avaient mené au bonheur, pages, mousquetaires, chevau-légers, émigrés de toutes sortes passaient par les fenêtres du château de Schumberlust pour ressusciter leurs honneurs et leurs charges d'antan.

Tout ce ridicule appareil qui, « selon qu'on le regardait de Paris ou de Coblentz, faisait rire ou pleurer (1) », revivait dans cette lettre que Henry recevait au moment même de son départ :

« ... Puisque tu m'annonces ton arrivée ici, lui mandait le vicomte de Virieu, je te répète, mon cher enfant, que tu as des ennemis à Coblentz, et ils sont nombreux. La chose publique en a également, et de bien dangereux. L'ambition démesurée d'un des chefs (Calonne), ambition bien au-dessus de ses moyens, l'ancienne intrigue des courtisans transplantée ici, et augmentée de celle des nouveaux aventuriers qui y sont venus chercher fortune, la même légèreté, la même indiscrétion, la même turbulence qui nous ont de tout temps décriés partout, voilà ce que je vois... Ajoutes-y les fanfaronnades et les bravacheries les plus dégoûtantes (*sic*), la plus inepte animosité, le désir le plus immodéré de vengeance, la plus atroce implacabilité, et, de plus, l'esprit de sédition, d'insubordination, voilà ce que je vois... voilà le tableau à peu près exact de nos dispositions... »

(1) RIVAROL.

Ce tableau, déjà peu flatteur, l'était rendu moins encore par les dernières touches, particulièrement menaçantes pour Henry, qu'y ajoutait le vicomte : « ... Dans l'insolent abus d'une victoire que nous n'avons pas encore remportée, nous anathématisons, nous proscrivons tout ce qui n'est pas encore venu ici augmenter notre nombre... Nous parlons même de fixer l'époque la plus prochaine au delà de laquelle nous ne recevrons plus les traîneurs qui viennent, disons-nous, nous ravir une partie de nos avantages... »

. . . .

Qui n'a entendu parler de cet hôtel des *Trois Couronnes* où ceux qui étaient arrivés le lundi à Coblentz se réunissaient pour siffler ceux qui arrivaient le mardi, lesquels sifflaient à leur tour ceux qui arrivaient le mercredi?... Et cela, ajouterai-je, à la plus grande joie d'une foule de jolies femmes, accourues pour jouer les Agnès Sorel, plutôt que les Jeanne d'Arc (1).

Mais quant à s'encanailler avec des Constitution-

(1) On trouve ces détails dans une lettre de M. de Simolin, ministre de Russie :

«... Mme de Balbi et Mme de Polastron, maîtresses des deux frères (Monsieur et M. le comte d'Artois), sont jalouses l'une de l'autre. La première occupe une maison de campagne près de Coblentz et y donne à souper et à jouer comme au Luxembourg. L'autre critique cet étalage... et d'un autre côté M. le prince de Condé, Mme de Monaco et leurs amis composent une petite cour séparée... »

Collection Feuillet de Conches, vol. II, p. 240.

nels, ces monstres « dont le masque hypocrite cache la pourriture », comme écrivait Vaudreuil, nul à Coblentz n'aurait osé regarder la chose comme posssible...

C'était pourtant cette impossibilité qu'allait affronter Henry...

Sans doute, il lui préférait encore ses tête-à-tête avec Montalbano, « bien qu'il ne l'abordât qu'avec ses pistolets chargés dans ses poches, et qu'il crût prudent, lorsqu'ils couchaient dans le même gîte, d'avoir toujours son épée à portée... ».

« Il faut le reconnaître cependant, tout ce que je voyais, continue Henry, tendait à justifier les assertions de mon aventurier.

« A peine avions-nous passé la frontière que j'apprenais qu'il arrivait chaque jour, d'Allemagne, des recrues, des caissons, des chariots chargés... J'ai compté cent neuf de ces convois d'Aix-la-Chapelle à Cologne... et mon compagnon pourrait bien avoir raison quand il assure que d'ici à peu il y aura plus de dix mille hommes en Belgique prêts à marcher...

« ... Il est également vrai que les troupes que nous rencontrons sont mécontentes de leurs chefs... A Namur surtout, j'ai remarqué une grande aversion chez les officiers pour M. le maréchal de Lascy... C'est lui qu'ils accusent de l'indifférence que l'Empereur témoigne pour la cause de sa sœur (1)... »

(1) Le maréchal de Lascy avait été quartier-maître général pendant les campagnes de 1758 et 1759 contre la Prusse. Le grand Frédéric en faisait le plus grand cas comme homme de guerre, et l'Empereur se laissait conduire en tout par lui au

Dans ses conversations avec Gilliers, Montalbano avait précisément beaucoup insisté sur la réprobation que cette attitude prise par le maréchal excitait dans l'armée autrichienne.

Henry pouvait même se convaincre quelques jours plus tard que les officiers du grand état-major n'attendaient qu'un signal pour entrer en action.

« ... Je suis de plus en plus frappé de ce que je vois et de ce que j'entends, écrit-il... M. de Bender, qui commande l'armée autrichienne dans les Pays-Bas (1), me semble être dans des dispositions telles que nous pouvons compter sur lui... Enfin des régiments entiers, celui des hussards de Cobourg entre autres, sont sur pied de guerre et me semblent sur le point de franchir la frontière... »

. . . .

Montalbano cependant devenait plus expansif à mesure qu'il voyait les faits justifier ses assertions.

Il en était de même pour Henry. Une sorte de confiance s'établissait entre les deux voyageurs. Les généralités du début se précisaient. L'aventurier se laissait aller à détailler le plan dont il était chargé de donner connaissance aux frères du Roi...

point de vue militaire. (Voir dans les lettres du P. de Ligne sa conversation avec le grand Frédéric sur le maréchal de Lascy, p. 25.)

(1) Né en 1713, Bender était fils d'un simple artisan de Brisgau. — Un mariage secret avec une princesse d'Isemberg en fit un feld-maréchal en 1790. Le désaccord qui régnait entre les généraux La Tour et Beaulieu l'avait fait nommer commandant en chef de l'armée des Pays-Bas.

D'après Montalbano, il était impossible que, désorganisée par le départ de presque tous ses officiers, l'armée française pût résister à une attaque que les troupes autrichiennes prononceraient à la fois sur toutes les frontières. On profiterait du désarroi pour jeter sur Paris une colonne volante qui, avec l'aide des royalistes français, enlèverait le Roi, pour le transporter, ainsi que sa famille, là où le voudrait le mystérieux patron de Montalbano.

. . . .

Mais si nombreuses que fussent les probabilités de succès pour une telle combinaison, le projet ne pouvait avoir d'importance pour Henry qu'autant qu'il connaîtrait le nom de celui qui en était l'âme.

Or, Montalbano hésitait, se troublait à la seule pensée de trahir son secret. Il devenait de plus en plus évident, cependant, que ce secret lui pesait, et que les attaques que Virieu rendait d'autant plus blessantes qu'il voyait son adversaire plus près de faiblir, finiraient par avoir raison de sa discrétion.

Ce que Henry avait prévu se réalisa.

Un jour qu'il venait de jeter Montalbano dans une colère encore plus violente que d'habitude, le nom mystérieux échappait à l'aventurier.

Mais à peine celui-ci s'était-il trahi, qu'il se jetait aux pieds de Virieu, le conjurant de s'engager sur l'honneur à ne pas révéler le secret qu'il venait de surprendre.

C'était bien inutile.

« Mon esprit, écrit Henry, se troublait à ce point de l'étrange ouverture qui m'était faite, que je ne savais plus distinguer les bonnes des mauvaises chances qui pouvaient se produire... Ce que je venais d'apprendre me semblait fantastique, et, tout en me donnant de grandes espérances, m'engageait à redoubler de précautions à l'égard de mon compagnon de voyage...

« Je sentais mes craintes redoubler. Je tremblais maintenant que si les choses ne marchaient pas à son gré, mon homme n'allât tout dénoncer à Paris pour se dédommager avec des assignats... Aussi, dès lors, ma marche devint-elle volontairement si embrouillée, que je pouvais défier que l'on en trouvât une trace quelconque. »

. . . .

IV

Ce fut donc dans les conditions du plus impénétrable mystère que s'acheva le voyage de Henry. Vers la fin de janvier 1792 il arrivait à Bonn.

Depuis quelques jours déjà le vicomte de Virieu-Beauvoir, prévenu de la très prochaine arrivée de son neveu, avait remis de sa part à Monsieur la lettre que voici :

« Mon respect et mon attachement à Votre Altesse

Royale, ainsi que mon dévouement au Roi et à notre malheureuse patrie, m'amènent aux pieds de Monseigneur, pour lui communiquer des objets de la plus capitale importance... Je sais qu'elle a dû être prévenue de mon arrivée par une main chérie (Madame Élisabeth) qui connaît la cause de mon voyage. J'aurais dû arriver quinze jours plus tôt. Mais ce retard ne vient que des mesures que j'ai cru devoir prendre pour approfondir ce que j'ai à soumettre à la sagesse de Monseigneur.

« Ma famille même ne sait pas où je suis... Je me trouve aux portes de Coblentz encore maître de mon secret. La seule personne qui connaisse mon arrivée, sans pourtant en savoir davantage, est celle que je charge de remettre cette lettre à Monseigneur... »

Une demande d'audience terminait ces lignes.

Mais voilà que, malgré les instances du vicomte de Virieu, l'audience se faisait attendre.

« J'ai exactement remis ton message, écrivait-il, et, le soir venu, j'ai demandé séparément leurs ordres à Monsieur et à son frère. Tous deux m'ont dit qu'ils te reverraient avec plaisir, mais qu'il n'y avait rien de pressé à te répondre sur ta lettre... Je les ai priés pourtant de vouloir bien, d'ici à ce qu'ils te reçoivent, s'occuper des affaires entamées avec toi, afin de te retenir le moins possible... Ils me l'ont promis... »

Mais à Coblentz les promesses valaient les réponses. « Vous écrivez d'une manière charmante, mandait Vaudreuil au comte d'Artois, mais vous ne répondez jamais... »

Bien des jours se passèrent donc pendant lesquels, cachés dans une auberge de rouliers, à Bonn, Virieu et Montalbano attendaient, avec une égale impatience, le bon plaisir des princes. Ils en étaient avisés enfin par la lettre que voici :

« Primo bonjour... et je t'aime beaucoup..., écrivait le vicomte de Virieu... Puis voici mon bulletin : ce matin vers neuf heures j'ai vu M. le comte d'Artois. Il a enfin causé avec son frère Purgé (*sic*) et est revenu me dire qu'il fallait que tu arrives de nuit chez moi, rue des Castors, n° 371. Je verrai le Purgé, moi-même, aujourd'hui. Il sera, d'après ce que je sais, en état de t'entendre, et je concerterai avec lui l'heure et les moyens de t'introduire chez lui très incognito. Ceci peut avoir lieu vendredi soir.

« ... Il faudra, en arrivant, donner ton nom à M. Priorio, qui fait fonction de grand prévôt. Prends le nom de Ferrouillat (1). Tout à l'heure je vais retrouver le Purgé pour qu'il donne l'ordre que l'on laisse le sieur Ferrouillat tranquille. »

Pendant que Choppart, le vieux laquais du vicomte de Virieu, introduisait Henry chez son maître, rue des Castors, Henry éprouvait, lui-même l'avoue, une violente émotion. Le lendemain, il allait présenter aux princes un inconnu, un aventurier, dont il se faisait en quelque sorte le garant. La responsabilité encourue lui semblait tout à coup effrayante, et son appréhension s'aggravait encore de la peinture que le vicomte

(1) Le vallon de Pupetières.

de Virieu lui faisait du comte d'Artois et de Monsieur :

« Quoique plein d'entrain, l'un était la légèreté même... Chez l'autre, il trouverait un bel esprit auquel le voyage romanesque de Henry ne pouvait manquer d'inspirer quelque impromptu... »

Mais bien plus encore qu'une épigramme, Henry redoutait les allusions à son rôle, soit aux États généraux, soit à la Constituante. Et lui, qui si bravement avait tenu tête à Mirabeau comme aux assassins du 5 octobre, traversait en rasant les murailles la petite place qui séparait son logement du palais.

Courte cependant devait être cette impression. L'accueil aimable, presque affectueux, des princes rassurait tout de suite Virieu sur leurs dispositions à son égard... « Le comte d'Artois fut ouvert, bienveillant... Monsieur sut faire la part du constituant et du royaliste fidèle... » Mais il coupa court à la moindre allusion que Henry aurait pu faire à l'objet de sa mission, par cette phrase... » que tous les voyages du monde ne sauraient arracher la France à Arlequin ... »

Dans le langage courant de Coblentz, « Arlequin » était le petit nom que l'on donnait aux révolutionnaires français.

M. le comte d'Artois, renchérissant encore d'indifférence, congédiait Henry sur ce mot : « Rien ne presse... Dans tous les cas, vous serez prévenu en temps utile du parti qu'il sera opportun de prendre. Quant à votre homme, il n'est pas à statuer maintenant sur son compte... »

CHAPITRE XVII

Coblentz la nuit. — Lettre de Henry au comte d'Artois. — Réception de Montalbano par les princes. — Sa joie. — Le secret de l'aventurier. — Le baron de Flachslanden. — Mort de l'empereur Léopold. — Coblentz au lendemain de l'avènement de l'empereur François. — Virieu, Flachslanden, Montalbano. — La fin d'un complot. — Nouvelles aventures imposées à Henry, départ pour Turin. — Émigré par force! — Quelques jours en Savoie. — Maladie et persécutions. — Réception de Henry par le roi de Sardaigne. — Il échoue dans sa négociation. — Retour de Henry à Paris. — Madame Élisabeth et les royalistes à la veille du 10 août.

I

La nuit, quand les dernières lumières s'éteignaient au palais, quand l'hôtel des *Trois Couronnes* se taisait silencieux, quand enfin, partout où logeait un émigré, le bruit avait cessé, Henry quittait, lui-même le raconte, le réduit où il avait passé sa journée à calmer les colères de son aventurier.

Le voyez-vous se traîner, inquiet, misérable, dans les ruelles de Coblentz?... Comment, demain, payera-t-il sa maigre chère?...

Comment excusera-t-il encore ses princes vis-à-vis de l'homme qui les maudit?

Hélas! il est aussi à bout d'arguments que de ressources...

Enfin argent et bonnes raisons viendront peut-être! En attendant, il s'excuse vis-à-vis de ceux qui le dédaignent, de son zèle à les servir.

« ... A Dieu ne plaise, écrit-il dans le mémoire que j'ai sous les yeux, que je me permette de tourmenter les princes... Je veux espérer cependant qu'ils prendront en pitié un malheureux qui a laissé les siens dans une véritable détresse... J'ose espérer de la bonté, je dirais de la charité des princes, qu'ils ne s'en tiendront pas à leur projet d'attente indéfinie...

« Mon dévouement m'a fait tout quitter, jusqu'aux plus importantes affaires, et mon inquiétude pour Mme de Virieu vient encore se joindre à tant d'autres motifs qui me pressent de retourner en France... »

. . . .

Ah! quelle prise offre à la souffrance l'homme qui se dévoue à une cause! Il souffre par ceux qui la représentent, par ceux qui la servent, par ceux qui la trahissent! — Après la faiblesse du Roi, après les rages de l'émeute, Henry rencontrait l'indifférence des princes sur le Calvaire qu'il gravissait...

« Ah! Monseigneur, cette fois Henry s'adressait au comte d'Artois. La méfiance et les injures de mon homme remontent de moi jusqu'à Votre Altesse Royale. Il vient deux ou trois fois par jour me relancer dans ma prison. Il menace de s'en aller si d'ici à demain il n'a pas reçu une réponse au sujet de l'audience qu'il a demandée... Monseigneur se rappelle qu'il a un

secret important à révéler. Il veut avoir l'assurance de la concentration du secret entre Monseigneur et Monsieur... Et enfin il veut savoir s'il est autorisé à traiter avec moi.

« De grâce, qu'il me soit permis de provoquer ici une explication.

« Si Monseigneur éprouve quelque embarras à me désigner comme négociateur, je le supplie de croire que je ne mets aucun amour-propre à être choisi. Mon abnégation n'est pas une vaine apparence... Je pleure des larmes de sang des outrages faits au Roi et à la famille royale.

« Que m'importe qui les sauvera, pourvu qu'on les sauve?... Général, soldat, négociateur, relégué au dernier rang, tout m'est bon, pourvu que le bien se fasse...

« Tout me portait à refuser de me charger de cette commission. L'estime dont m'a honoré Madame Élisabeth m'a forcé de céder, mais sans rien changer au sentiment que j'ai de ce qui me manque... Comment pourrais-je trouver étrange que l'on eût plus de confiance dans les talents d'un autre que dans les miens?...

« Que Monseigneur me croie. A tout prix, il faut une solution... Il importe d'ailleurs, quelque parti que l'on adopte, de dire à cet homme quelques paroles obligeantes... Il est d'une intrigue infinie, et tout serait à craindre de son désespoir, s'il s'apercevait qu'il s'est ruiné au jeu qu'il a joué. »

. . . .

Mais quelle importance pouvait avoir cette dernière note, jetée parmi les dissonances qui existaient alors entre Paris et Coblentz?

A l'heure où Henry faisait entendre aux princes que la Monarchie en était réduite aux remèdes d'empiriques, Calonne et l'évêque d'Arras les égaraient à ce point que le comte d'Artois répondait aux lettres politiques de Madame Élisabeth en lui demandant si, comme jadis... « elle montait à cheval et assistait aux beaux offices du carême en pelisse de satin rose (1) »...

Peut-être, cependant, fut-ce au ressouvenir de cette pelisse de satin rose que Henry et Montalbano durent enfin leur audience. En rappelant Madame Élisabeth au comte d'Artois, elle lui rappelait en même temps ceux que sa sœur lui avait recommandés. Et, sans avoir meilleure raison de l'accueillir aujourd'hui qu'il n'en avait eu hier de l'ajourner, le Prince faisait dire enfin à Montalbano qu'il le recevrait. L'audience, toutefois, n'était accordée qu'en dehors de la présence de Virieu.

Muettes sont les notes de Henry sur l'impression pénible qu'il dut éprouver de cette exclusion. Elles ne parlent que de la joie de son aventurier.

« ... Mon homme, en sortant de l'audience, était d'une joie rayonnante, car les princes semblaient avoir accepté ses vues... Il sautait de joie dans la rue comme quelqu'un qui touche au port, après une longue et pénible navigation. Il voulait absolument partir tout

(1) Lettre du 22 février 1792. (Voir *Madame Élisabeth*, par la comtesse D'ARMAILLÉ, p. 262.)

de suite pour Vienne. Mais il s'est décidé à rester, sur mon observation que c'était précisément maintenant que les princes avaient besoin de le revoir... Quant à moi, j'en ferai autant, quoi qu'il m'en coûte; car, à présent que ma parole d'honneur ne me lie plus, je puis être vraiment utile. Monseigneur a entendu de la bouche de l'aventurier son secret... C'est ce que cet homme voulait.

« Il m'appartient maintenant de compléter la révélation... Je dois et je puis enfin dire aux princes tout ce que je sais... »

II

« ... Le mystérieux personnage dont parle l'aventurier n'est autre, comme Monseigneur le sait maintenant (1), que S. A. I. l'archiduc François, l'héritier de la couronne d'Autriche... L'importance de ce secret d'État, dont peut dépendre le salut de la famille royale, n'a sans doute pas manqué de frapper, comme elle le devait, Monseigneur.

« ... L'empereur Léopold ne procède que par des moyens mesquins. Une intervention en faveur du Roi de France ne saurait entrer dans ses vues. De plus, et

(1) Les pages qui suivent portent ce titre : Mémoire remis aux princes à Coblentz.

son fils le déplore, l'influence du maréchal de Lascy, le conseiller le plus écouté de l'Empereur, nous est contraire et paralyse le peu de bonne volonté de son maître à notre égard, si même cette bonne volonté existe.

. . . .

« Or, rien n'est si insupportable à S. A. I. l'Archiduc que l'ingérence de M. de Lascy dans des affaires que Son Altesse considère comme n'étant pas seulement politiques, mais aussi de famille.

« ... Soit donc par humeur chevaleresque, soit par chaleur de jeunesse, il voudrait que l'on vienne au secours de la Reine, son auguste tante, dont la situation humiliante révolte tous les instincts.

« C'est pourquoi il a pris en Flandre, sous prétexte de réprimer les soulèvements, les mesures que j'ai vues. Elles tendent à me faire croire que l'Archiduc compte nous donner le plus sérieux renfort. Ses soldats l'adorent. Son courage est célèbre parmi les troupes avec lesquelles il a fait la guerre contre les Turcs...

« Je dois faire observer que le projet nourri par Son Altesse Impériale est trop directement opposé à la politique de l'Empereur son père, pour qu'il y ait lieu de s'étonner des voies par lesquelles l'Archiduc a jugé opportun de faire connaître ses dispositions.

« Ceci peut expliquer le choix de l'homme que j'ai conduit ici. Ce qui me frappe, toutefois, c'est la diffi-

culté de faire concorder une action prochaine avec les résistances de la cour impériale.

« On ne peut espérer que, dans une circonstance qui engagerait la partie, il importerait peut-être de la faire naître... »

. . . .

Tel était donc le secret qui, depuis si longtemps et si lourdement, oppressait Henry. — Après la stupéfaction où l'avaient tout d'abord jeté les révélations de Montalbano, il en était venu à croire à l'authenticité d'une mission démontrée par des faits incontestables.

Et cependant tout, dans cette affaire, demeurait si étrange, les allures du personnage qui nouait une si formidable intrigue étaient si hors de proportion avec les intérêts engagés, que Henry voulait faire jusqu'au bout ses réserves. Pouvait-il, en effet, répondre du personnage dont il traçait ce curieux portrait?

« ... Cet homme a toujours enveloppé d'un mystère si profond ce qui le concerne personnellement, que j'en suis encore, sur son compte, aux conjectures. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il doit être fort brave, car il est criblé de blessures, dont cinq ou six d'armes à feu.

« Dans un moment d'impatience où je le mettais exprès, il lui est échappé quelques mots sur sa famille. Il en résulte qu'il appartient à une branche cadette de la maison de Medina-Cœli.

« Après avoir été élevé en Italie, il a passé par Malte, où il a fait quelques caravanes.

« Il dit s'être trouvé à Gibraltar et y avoir vu M. le comte d'Artois. Puis il s'est fait une grave affaire dans un couvent de religieuses. L'Inquisition s'en serait mêlée, car Montalbano ne parle de l'Inquisition qu'avec une terreur respectueuse.

« Ce serait après lui avoir échappé qu'il serait devenu l'agent de l'Archiduc.

« C'est possible, car le Prince, avec ses vingt-quatre ans, semble ne craindre ni les aventures ni les aventuriers...

« Ceci, j'en conviens, est un étrange roman et peu fait pour inspirer confiance. Mais, malgré ces écorces, je répète que beaucoup de choses que cet inconnu m'a dites sont vraies. Je répète aussi que, si Montalbano n'est pas utile, il peut devenir infiniment dangereux. Mon devoir est donc de rester ici pour le surveiller, en dépit des raisons impérieuses qui exigeraient mon départ.

« Connaissant d'ailleurs, pour les avoir parcourus, les pays qu'embrasse le plan apporté, je puis peut-être servir à son exécution. »

. . . .

Hier encore, Henry regardait fiévreusement vers Paris. Et le voilà qui, tout à coup, s'offre de rester à Coblentz. Pourquoi?

C'est dans ces notes intimes, là où son âme jette parfois de si singuliers éclats, que je trouve les raisons de ce brusque changement.

Un détail dans le vaste ensemble de l'opération

projetée avait suffi pour troubler profondément l'âme si droite de Virieu.

Montalbano, pendant qu'ils voyageaient ensemble, s'était risqué à affirmer que, grâce à ses intelligences à Neu-Brisach, on pourrait facilement introduire dans la place une garnison autrichienne pour appuyer, l'heure venue, le mouvement parti des frontières belges.

Henry savait « qu'une fois dans une place française, l'Autriche ne la céderait plus »... Or, malgré tout son désir d'assurer le salut de la monarchie, il repoussait de toutes les forces de son âme ce qui lui semblait « un attentat à la patrie »...

« ... Je ne fis cependant, écrit-il, semblant de rien et me bornai à déclarer à mon aventurier que, perdu entre le Rhin et l'Ill, et n'étant sur la route d'aucune marche, Neu-Brisach ne pouvait avoir d'importance... »

Mais, décidé à empêcher à tout prix que la question pût même venir en discussion, Henry faisait en même temps passer une note aux Princes, dans laquelle il démontrait l'immense danger qu'il y aurait à prêter la main à un pareil arrangement.

De moins en moins soucieux de s'occuper de ce qu'ils appelaient dédaigneusement « le projet de l'Espagnol », ceux-ci renvoyaient simplement la note à l'homme qui occupait alors près d'eux la situation de ministre des affaires étrangères. Celui-là se nommait le baron de Flachslanden (1); personne mieux que lui ne pouvait s'entendre avec Henry.

(1) Le général baron de Flachslanden avait été envoyé par le

Vieux soldat, homme d'honneur entre tous, d'esprit délié et de grande allure, Flachslanden retrouvait chez Virieu un ami des jours heureux. — Tous deux s'étaient pris d'une véritable amitié à la Constituante, où le baron avait représenté Colmar.

Aujourd'hui, de nouveaux motifs venaient resserrer entre ces deux hommes les liens de jadis, motifs de confiance et de foi commune, mais aussi de désespérance. Car, pour eux, le dilemme se posait, alors inéluctable : abandonner le Roi aux Jacobins ou payer son salut d'un démembrement qui réduirait, tôt ou tard, Louis XVI, comme l'écrivait Vaudreuil, « ... au triste état de Roi de Soissons »...

Terrible dilemme, que venait résoudre, pour Virieu du moins, l'événement le plus inattendu.

III

L'empereur d'Autriche mourait le 1er mars 1792. Dans l'état où était l'Europe, il ne pouvait se produire un événement plus grave, plus grave surtout au point de vue français.

roi Louis XVI près des Cours allemandes dès le début de la Révolution. — Il continua à jouir de la confiance de Louis XVIII après la mort de Louis XVI et remplit près de lui des fonctions qui équivalurent plus tard à celles de chef de son cabinet militaire.

Royalistes et Jacobins demeurèrent frappés d'une stupeur égale à l'annonce d'une mort impossible à prévoir, car Léopold n'avait alors que quarante-cinq ans.

Et telles apparurent aux yeux de tous les conséquences d'une fin si inattendue, que celle-ci, aussitôt, servait de thème aux plus odieuses accusations.

Mais un crime n'était pas nécessaire pour avoir raison d'un prince qui, aux raffinements de la politique, préférait les raffinements du plaisir. Le plaisir avait chassé tout sentiment de cette vie qui finissait. Si Léopold se montrait oublieux de sa sœur agonisante de l'autre côté de ses frontières, c'est que telles autres femmes le charmaient à Vienne. Sait-on que Théroigne, l'héroïne sanglante du 5 octobre, fut de celles-là (1)?

Le respect de l'Archiduc héritier diminuait à mesure que le scandale grandissait autour de son père. Mais, quand même cette raison n'eût pas existé, il aurait fallu compter avec cette sève particulière qui, dans toute famille souveraine, fait un frondeur de l'héritier présomptif.

Le dissentiment allait éclater entre le père et le fils, quand survint la mort de l'Empereur.

---

(1) Théroigne de Méricourt était née à Liège, où on l'avait vue rapporter ses idées révolutionnaires après le 5 octobre. Arrêtée et mise dans la prison de Kufstein, par ordre de l'empereur Léopold, celui-ci alla la voir, la trouva fort jolie et lui rendit la liberté.

Jamais deux princes ne s'étaient moins ressemblé. La diversité de leurs impressions à propos de la reine Marie-Antoinette suffirait à caractériser leur dissemblance.

Personne de plus froid pour la Reine, de plus anti-français que Léopold.

Personne de plus français, de plus chevaleresque dans son dévouement pour elle que François.

On en pouvait dire alors autant de leur politique.

L'une était inspirée par le maréchal de Lascy, l'autre par ce gentilhomme lorrain, si enthousiaste de Marie-Antoinette, qui s'appelait le comte de Lambertye.

Le contraste entre cette politique qui venait de mourir et celle qui allait s'inaugurer était trop connu pour què les émigrés n'en fissent pas aussitôt le thème de leurs plus folles espérances.

Dès le lendemain de la mort de l'Empereur, Coblentz ressemblait à une fourmilière renversée. C'était, sur la place publique, dans les rues, à l'hôtel des *Trois Couronnes,* une explosion d'idées, un jaillissement de paroles joyeuses, un flot d'opinions qui, balayant les souffrances passées, emportait toutes les espérances vers un radieux avenir.

Hélas! avec ce manque de mesure qui ne leur était que trop ordinaire, les émigrés manifestaient si haut et affirmaient si bruyamment leurs droits, que le bruit s'en répercutait bientôt jusqu'à Vienne.

A ce bruit, s'éveillaient les défiances du nouvel Empereur vis-à-vis des émigrés, tandis que vis-à-vis

des conseillers de son père naissait une confiance que l'Archiduc leur avait jusque-là refusée.

Kaunitz et Lascy reprenaient leur influence au conseil. Et la première preuve de déférence que le jeune souverain donnait à leurs avis était de sacrifier la Reine de France (1).

La sensibilité du nouvel Empereur semble d'ailleurs avoir été fugitive à un rare degré.

L'abandon de sa tante ne faisait que préluder à celui de sa fille Marie-Louise, de son gendre Napoléon, de son petit-fils enfin... C'était bien justement que Metternich pouvait dire plus tard « que personne jamais n'avait eu des entrailles d'État comme l'empereur François »...

Dès le lendemain de la mort de Léopold, on voyait donc passer sur l'Empire quelques-uns de ces petits nuages qui sur mer annoncent un changement de vent, et dans les États l'orientation d'une politique nouvelle.

Le petit nuage qui passa sur Coblentz fut l'abandon complet de la négociation que Virieu avait si péniblement conduite à bon port.

Pour le nouvel Empereur, pour le Roi de Hongrie, comme on l'appelait alors, l'intrigue nouée, moins peut-être pour venir en aide à la maison de France

(1) Sans doute, ces représentations, que Dumouriez, nommé ministre des affaires étrangères le 15 mars, faisait immédiatement parvenir au nouvel Empereur, contribuèrent aussi à arrêter ses bonnes intentions :

« ... S'il (l'Empereur) favorisait la fureur coupable des émigrés qui déchirent le cœur paternel du Roi, il n'en résulterait pour lui qu'un état de faiblesse et d'épuisement pareil à celui dans le-

que pour faire une opposition frondeuse à son père, se perdait dans la politique générale.

De leur côté, les Princes français n'avaient plus besoin de personne pour traiter avec leur allié de la veille, aujourd'hui sur le trône.

Seul, parmi tant d'acteurs mêlés à cette mystérieuse affaire, le malheureux Virieu demeurait, à cette heure, sans savoir où se reprendre.

Quant à Montalbano, la fortune, pour lui, n'était plus à Coblentz. Elle était à Vienne. Il s'élançait sur ses traces. Convaicu qu'elle l'appelait à devenir le confident de l'Empereur, comme il l'avait été de l'héritier présomptif, il s'acheminait en hâte vers de si hautes destinées.

Pour y atteindre, il partait solennellement dans le cabriolet du vicomte de Virieu-Beauvoir et emportait les derniers louis du malheureux Henry.

IV

Pour Henry, la ruine, le ridicule même, comptaient peu. Il avait, dès son départ de Paris, prévu un insuc-

---

quel il aurait plongé la France... Pourrait-il prendre la défense de rebelles? et cet exemple ne serait-il pas dangereux pour lui-même? Voilà ce dont vous devez bien persuader le nouveau souverain... » (Instructions données au marquis de Noailles, ambassadeur à Vienne, en mars 1792. — Voir Feuillet de Conches. Documents inédits. — Vol. V, p. 333.)

cès, et d'avance accepté le désaveu de ceux pour qui il agissait.

« ... Qu'on rejette, s'il le faut, toute la responsabilité de cette aventure sur Gilliers et sur moi, écrivait-il, tandis que les Princes le laissaient se morfondre dans son grenier. — ... Qu'importe que nous passions pour crédules ou naïfs! Nous n'avons voulu donner aux Princes qu'un moyen de s'éclairer. Qu'on nous désavoue donc, si c'est utile. Il y a longtemps que nous y sommes préparés. »

Mais comment annoncer à Madame Élisabeth l'étrange façon dont venait de se terminer l'entreprise?

Fallait-il enlever à la Princesse toute espérance ou attendre de Vienne une nouvelle indication qui marquât ce qui restait à faire?

Les pressentiments de Flachslanden n'étaient, sur ce point, que bien peu encourageants.

« Je doute, écrivait-il à Virieu, que le successeur soit encore dans les dispositions que nous pouvions supposer. Nos espérances, de ce côté, pourraient bien s'évanouir comme notre aventurier.

« Dans tous les cas, notre conspiration est à bout. Nous pouvons agir maintenant à découvert avec S. M. le Roi de Hongrie.

« Mais votre rôle, pour cela, mon cher Comte, n'est pas terminé. Les Princes réclament de vous d'autres services. Ils désirent que vous alliez à Turin et que vous y présentiez le projet d'organisation militaire que vous avez préparé pour les provinces du Midi... »

L'arrivée à Coblentz de l'abbé Claude Allier ramenait, en effet, à cette époque, l'attention des Princes et de leurs conseillers sur le plan proposé par le *Salon français* et déjà presque oublié.

Dès la première audience, le vaillant organisateur du camp de Jallez s'était déclaré prêt à associer son effort à celui que pourraient tenter les provinces du Lyonnais, du Dauphiné, du Forez. Hélas! cette fois, il ne s'agissait plus de ramener le Roi à Lyon, mais d'opposer une dernière digue à l'envahissement de la Révolution.

Virieu avait une connaissance trop exacte de ces provinces et s'était trouvé mêlé d'une manière trop intime aux projets que l'on essayait de faire revivre pour que Flachslanden ne le mît tout de suite en rapport avec l'abbé Allier.

Longues furent les conférences, dont le résultat se trouve consigné par Henry dans un mémoire que j'ai sous les yeux.

Questions militaires, questions financières y sont traitées dans leurs plus minutieux détails, et il résulte de ces notes qu'avec quelques centaines de mille francs et l'appui d'une armée régulière on pouvait entrer en campagne.

L'armée toute désignée était celle de S. M. le Roi de Sardaigne.

« ... Partez donc le plus tôt possible, mon cher Comte, écrivait Flachslanden à Henry, en lui annonçant que les conclusions de son mémoire avaient été acceptées par les Princes. Je suis chargé de demander

encore ce sacrifice à votre dévouement. Nos derniers entretiens vous ont mis au courant de ce qu'il est désirable que vous obteniez à Turin. »

La réponse de Henry fut ce qu'elle devait être. Il se soumit. Mais dans sa parole entrait autant de desespoir que de résignation.

« Mon embarras est extrême devant la mise en demeure que vous me transmettez, écrivait-il à Flachslanden. Cependant, l'obéissance que je dois aux Princes me décide, malgré tout ce qui peut m'en coûter. Puisqu'ils le veulent, je partirai... Je partirai en me souvenant du fidèle Zopyre. »

. . . .

Zopyre s'en alla à la postérité sans nez et sans oreilles. Son histoire est triste. Mais est-elle plus triste que celle de Virieu?

Virieu était à bout de forces, à bout d'argent. Il quittait Coblentz abattu par la déception, épuisé par la souffrance. Et voilà qu'il allait défendre les intérêts du Roi précisément à l'heure où Louis XVI sanctionnait le décret qui mettait sous séquestre les biens des émigrés.

Émigré, Henri l'était maintenant pour avoir si inutilement perdu son temps en Allemagne.

Le 9 février, le jour où le décret était voté par l'Assemblée, Virieu grelottait dans son grenier à Coblentz. Le 30 mars, jour où le décret recevait la sanction royale, il cheminait vers Turin.

La ruine fatale, irrémédiable, voilà donc la nouvelle

qu'il allait apporter à sa femme, en passant par la Savoie, pour gagner les Alpes.

Quoiqu'on le pressât fort d'arriver à Turin, Henry jugeait qu'après avoir perdu tant d'heures au service du Roi, il pouvait en perdre quelques-unes pour embrasser sa femme et ses petits enfants.

Tout d'une traite, il gagnait Genève, et, huit jours après avoir quitté Coblentz, il arrivait chez sa tante, la baronne de Blonay, pour retrouver enfin ces êtres tant aimés. Le malheur avait eu pitié d'eux plus que de lui-même.

Au dire de sa fille, Henry paraissait si défait qu'on avait peine à le reconnaître. Sa maigreur était extrême. Il tremblait la fièvre, et quand cette fièvre, qui seule donnait encore quelque vie à son visage, tombait, une pâleur mortelle défigurait ses traits naguère encore si jeunes. Henry avait à peine trente-neuf ans.

Ici, je reprends le récit de Mlle de Virieu.

« ... Malgré notre joie de revoir mon père, écrit-elle, sa santé, sa tristesse nous causaient d'infinies inquiétudes... C'est vainement qu'il cherchait à nous tromper, qu'il essayait de sourire. Il était clair que l'inquiétude de la triste destinée qui nous attendait maintenant le dévorait. Mais nous avions encore d'autres soucis. La présence d'un agent des Princes avait été signalée. Ce fut miracle si mon père échappa aux espions que la république de Genève nous envoyait. La maladie qui minait mon père fit ce miracle, sans doute, car il pouvait à peine sortir de son appartement. »

. . . .

S'il est vrai que l'on doive payer ses qualités, quelle ruineuse dépense Henry faisait de son dévouement!

Un ordre du baron de Flachslanden l'arrachait bientôt à la douce atmosphère de famille pour le rejeter dans toutes les affres d'une politique sans issue.

Serait-il plus heureux à Turin qu'à Coblentz? Il n'osait l'espérer.

Ses lettres de créance étaient pressantes. Son cousin, le baron de Blonay, qui l'accompagnait, pouvait lui ouvrir toutes les portes; car c'était encore en ce temps-là, à Turin, un merveilleux Sésame que la fidélité savoyarde.

Enfin, le marquis de Sérent, l'ancien gouverneur des enfants du comte d'Artois, qui correspondait de Turin avec le baron de Flachslanden, devait assurer l'incognito « au comte de Monclar ». C'était le premier de ces noms d'emprunt sous lesquels Virieu devait vivre désormais...

V

Si l'on s'en rapporte aux notes laissées par Mlle de Virieu, son père eut plusieurs audiences du Roi de Sardaigne.

Mais Henry trouvait le Prince fort aigri contre ses gendres et leur suite...

« ... Nos gens vont être détraqués par ces gens-là,

répétait sans cesse Victor-Amédée III... Quant à ces organisations que mes gendres entreprennent, ils peuvent les poursuivre, s'ils le veulent, mais loin d'ici... »

Peu encourageants étaient ces propos. Mais ils s'aggravaient encore des considérations politiques dont les accompagnait le ministre sarde, baron d'Hauteville.

Selon lui, « son maître se sentait trop faible pour prendre une initiative quelconque et s'exposerait aux plus terribles périls s'il marchait sans l'appui de toutes les grandes puissances ».

Mais il était facile de distinguer, au fond de cette politique expectante, un levain de rancune vraiment inexplicable, pour Henry surtout, si un curieux document n'en donnait les raisons.

Ce document n'est autre que le journal du duc de Genevois, devenu plus tard le roi Charles-Félix (1). Il laisse entendre qu'une regrettable mésintelligence existait entre le comte d'Artois et sa femme.

« Celle-ci ne veut vivre qu'avec ses persiennes fermées; elle parle de se retirer dans un couvent... Il faut qu'un cardinal intervienne pour empêcher une séparation entre elle et son mari, ce qui ne s'explique que par la conduite plus que légère de celui-ci à Turin. »

On conçoit que de tels griefs, qui déjà avaient décidé, quelques mois auparavant, le Roi de Sardaigne à prier son gendre de quitter Turin, n'étaient pas, aujourd'hui, pour y faciliter la mission de Virieu.

(1) Voir : *Charles-Félix de Savoie, sa vie intime,* par un religieux de l'abbaye d'Hautecombe.

Dès sa troisième audience, il pouvait regarder comme perdue la cause qu'il était venu plaider. Ne l'eût-elle pas été, d'ailleurs, que la déclaration de guerre que Louis XVI faisait à l'Autriche au mois d'avril 1792 y eût mis fin. L'alliance de l'Autriche avec la Sardaigne en faveur du malheureux Prince demeurait, en effet, le sous-entendu de la négociation entreprise.

Rien n'était donc plus à tenter, et la lettre par laquelle le baron de Flachslanden mettait fin à la mission de Henry s'achevait sur cette phrase :

« ... Vous pensez bien, mon cher comte, que les événements ont ôté toute portée à notre intrigue... »

Intrigue, voilà donc le mot qui avait coûté à Henry sa santé, sa fortune, qui avait fait de lui un proscrit!

Accablé en quelque sorte sous ce mot, il regagnait Paris pour rendre compte à Madame Élisabeth du résultat de ses tristes démarches.

Mais qu'étaient ces tristesses auprès de celles qu'il retrouvait? La Princesse en était à ces négociations fatales qui précédèrent la journée du 10 août, et dont on peut dire qu'elles furent les derniers spasmes de la Monarchie (1)!

Tout le clan constitutionnel, qui ne pouvait faire partie de la nouvelle Assemblée, se serrait maintenant

(1) Madame Élisabeth dit à Montmorin que l'insurrection annoncée pour le 10 août n'aurait point lieu, attendu que Santerre et Pétion s'y étaient engagés, ayant reçu sept cent cinquante mille livres pour l'empêcher...
(*Mémoires de Malouet,* t. II, p. 161.)

autour du Roi, dont il cherchait à sauver, non plus le trône, mais la vie.

Henry retrouvait là Malouet, Clermont-Tonnerre, Lally, La Tour du Pin, surtout Gilliers, plus que pas un autre ardent à cette noble tâche.

Mais aussi, il retrouvait Louis XVI plus indécis que jamais. Sa politique sans boussole réduisait à néant les tentatives, les projets les mieux combinés.

Et puis, hélas! l'espoir même que Henry, Gilliers et leurs amis avaient placé dans Madame Élisabeth s'évanouissait à son tour. Ils ne la voyaient pas moins désorientée que son frère par la série d'insuccès à l'intérieur, qu'aggravaient encore les déplorables nouvelles que Henry rapportait de l'étranger.

Déçue, égarée par tant de déceptions, la malheureuse Princesse engageait des négociations avec les faubourgs de Paris.

De chute en chute, la Monarchie en venait à traiter avec Danton (1)!

Vainement Gilliers cherchait à convaincre Madame Élisabeth que d'autres fidélités demeuraient debout, autour d'elle; que celles-là, au moins, avaient des droits antérieurs à sa confiance...

Vainement il lui apportait les plans d'évasion que ses amis et lui ne se lassaient pas de concerter, comme ce plan, le dernier, hélas! que devait écarter Louis XVI,

(1) Peu de jours avant le 10 août, la Reine avait fait remettre par La Porte cinquante mille écus à Danton.
(Lafayette. — *Mémoires,* t. III, p. 376.)

par lequel Malouet lui proposait de gagner Rouen, où commandait M. de Liancourt.

« Ah ! je pense comme Malouet, je préférerais son plan à tout le reste, répondait la Princesse; mais nous sommes engagés dans d'autres mesures; il faut bien attendre... »

. . . .

Et pendant que l'on attendait, les paysans de Jallez n'attendirent pas.

Dans la nuit du 8 au 9 juillet, Allier, trompé par les fausses espérances rapportées de Coblentz, faisait sonner le tocsin à tous les clochers du Vivarais.

Sans appui à l'intérieur, sans secours de l'étranger, l'insurrection se voyait écrasée...

Quelques-uns, parmi les chefs, échappés à la mort, se réfugiaient à Lyon. Là, ils devaient tenter avec Henry le suprême effort..., effort aussi inutile que ceux qui l'avaient précédé.

De toutes parts, le terrain s'effondrait autour du trône, ouvrant l'abîme où il devait disparaître le 10 août 1792.

CHAPITRE XVIII

A la veille du 10 août. — Premier coup de tocsin. — Les gentilshommes aux Tuileries. — Physionomie du palais. — Le Roi. — M. le maréchal de Maillé. — Louis XVI se réfugie à l'Assemblée. — Premier engagement. — Ordre de cesser le feu. — Suisses et gentilshommes à travers le jardin des Tuileries. — Virieu échappe au massacre. — Il arrive à Lyon. — Chalier. — Son portrait. — Invasion de la Savoie. — La comtesse de Virieu à Lausanne. — L'émigration. — Mot de Gœthe. — Lettres désespérées de Henry. — Persécutions à Lausanne. — Henry rappelle sa femme auprès de lui à Lyon. — Maladie du petit Aymon. — Portrait qu'en a laissé Lamartine.

I

Dante a rencontré dans son enfer une foule d'âmes qui se précipitaient à la suite d'un étendard, emporté par une forme toujours fuyante.

Au moment où elles pensaient l'atteindre, l'ombre s'évanouissait, et les âmes malheureuses roulaient pêle-mêle dans l'abîme.

Image saisissante de la Monarchie depuis le commencement de la Révolution. Elle aussi fuyait, son étendard à la main, et entraînait à sa suite ces fidèles qui avec elle allaient succomber, le 10 août.

Pouvait-il leur rester d'autre espérance que de

mourir à l'aspect de ces foules que l'émeute allait jeter à l'assaut des Tuileries?

Vers minuit, le 9 août, un premier coup de tocsin sonnait aux Cordeliers. Il réveillait les Marseillais dans leur caserne. En même temps, il avertissait les derniers amis de la royauté que l'heure était venue de se hâter vers le château.

Mais à les voir se glisser le long des murailles, sans uniformes, cachant leurs armes, baissant la tête, on eût dit qu'ils étaient honteux d'y apporter leur sang.

Virieu, Castéja, Lamartine, d'Hervilly, Clermont d'Amboise arrivent les premiers. Puységur et Maillé les suivent. Vers une heure du matin, trente ou quarante gentilshommes pénètrent encore au palais. Parmi eux, voilà Précy, que Henry retrouvera bientôt, sur un autre champ de bataille.

Le désordre est extrême aux Tuileries. Il passe comme un vent de défaite sur ces quelques bataillons de gardes nationaux fidèles et sur ces régiments suisses qui pourtant font si fière contenance. On sent qu'il n'y a là ni volonté ni commandement, que le Roi ne sait que faire de ses soldats...

C'est grand'pitié de le voir aux premières lueurs du jour, en habit violet, en bas de soie, chancelant de fatigue, promener son morne sourire et sa démarche alourdie parmi ses derniers défenseurs.

Il circule ainsi de la cour du Carrousel au jardin des Tuileries, répétant machinalement les mêmes paroles, ou plutôt proférant des sons qu'il n'entend pas.

Devant cette atonie, une pitié ironique s'empare des bataillons nationaux. Les Suisses, à qui le Roi de France est indifférent, ne s'aperçoivent pas de sa faiblesse. Mais quelle douleur pour ces deux ou trois cents gentilshommes qui ne demandent qu'à mourir, de ne pas trouver l'éclair de la bataille dans le regard de leur maître, et sur ses lèvres quelqu'une des paroles entraînantes du Béarnais!

Depuis quatre-vingts ans, le vieux maréchal de Mailly, qui commande à cette poignée de braves, a vu plus d'une fois la monarchie aux abois; jamais il n'en a désespéré. Eh bien, il en désespère maintenant, quand il voit le Roi quitter son palais pour se réfugier derrière le fauteuil du président de l'Assemblée.

Pas un coup de fusil, pourtant, n'a été tiré, pas une goutte de sang n'a coulé encore... Ce qui coule, ce sont les larmes de rage que pleurent ces fidèles dont le Roi semble douter.

Louis XVI est parti et les a laissés sans ordres. Ils ne savent s'ils doivent se rallier à la petite escorte qui a suivi leur maître, ou s'ils doivent engager avec la populace une lutte désormais sans raison.

Les faubouriens semblent hésiter aussi.

Des pourparlers s'engagent entre eux et les Suisses qui garnissent les fenêtres. Mais tout à coup un fusil part, puis un second. La fusillade, sans que personne ait commandé le feu, devient générale.

Les Suisses prennent l'offensive. Trois ou quatre de leurs compagnies se présentent en bon ordre, au bas du grand escalier.

La foule, à leur aspect, recule et se débande. Les gentilshommes, appuyés par la gendarmerie, chargent alors, l'épée à la main. Tout fuit, tout est balayé jusqu'au Carrousel.

La victoire est au Roi.

Déjà les Suisses s'élancent pour l'achever, quand d'Hervilly, hors d'haleine, arrive de l'Assemblée où il a accompagné Louis XVI.

« Cessez le feu, crie-t-il, dès qu'il peut se faire entendre... Le Roi le veut et ordonne qu'on le rejoigne ! »

Dans un tel moment, un tel ordre frappe chacun de stupeur. Il ne reste cependant qu'à obéir.

On recule. La foule à son tour reprend l'offensive. Elle pénètre pêle-mêle dans le palais avec les Suisses. La lutte y recommence plus violente que jamais.

C'est un combat corps à corps, c'est un massacre tel, dans les escaliers, dans la chapelle et jusque dans les appartements du Roi, que ni un gentilhomme, ni un Suisse n'y doit survivre...

Quelques-uns, cependant, dont est Henry, ont réussi à traverser le palais et à gagner le jardin réservé. Ils courent à la grille qui le sépare du grand jardin des Tuileries.

Elle est fermée.

On s'acharne. Elle résiste. Un barreau cède enfin. Mais si étroite est l'ouverture qu'un seul homme peut y passer à la fois.

Un Suisse se risque. Il est assez heureux pour gagner les premiers arbres du Quinconce.

Mais on l'a vu du quai.

En même temps les bataillons postés en avant du pont Royal ont aperçu la petite troupe qui essaye de fuir; leurs balles aussitôt la prennent en écharpe.

Au bruit de la fusillade, les Marseillais apparaissent aux fenêtres du château. Et les voilà qui, à leur tour, prennent à revers Henry et ses amis.

La position pour eux devient intenable. Sept cadavres, déjà, gisent en travers de la grille et obstruent le passage. Il n'y a pas à hésiter, cependant. La mort est partout, sûre si l'on recule, incertaine si l'on avance.

On avance donc, d'abord, en rampant, à l'abri des cadavres.

Puis Suisses et gentilshommes s'élancent, bondissant d'un tronc d'arbre à l'autre, jusqu'à ce qu'ils soient hors de la portée des misérables, que cette chasse à l'homme semble divertir.

Ils ont tué douze ou quinze Suisses. Leurs habits rouges ont facilité le tir. Les cadavres gisent entre la grille et les premiers arbres. Il y a là aussi, frappés à mort, MM. de Castéja et de Clermont d'Amboise...

Virieu, grâce à sa petite taille, a pu franchir le terrible passage sans être atteint. Vioménil, Lamartine et quelques autres ont été aussi heureux. Tantôt se faufilant, tantôt courant, tantôt se blottissant contre les arbres, ils ont pu gagner la terrasse de l'Orangerie, au bout du jardin. De là, ils se sont laissés glisser sur le quai.

Ils espèrent se perdre dans les Champs-Élysées. Une

troupe à cheval qui débouche sur la place Louis XV les oblige à gagner la berge de la Seine. Un bateau est là. Ils s'y cachent. La troupe passe sans les voir... Ils sont sauvés.

Ces détails sont empruntés à M. de Lamartine, qui les tenait de son père. Son père lui a aussi raconté que les fugitifs gagnèrent les bois de Meudon. Henry, sans doute, s'y réfugia avec eux. Mais les mémoires de sa fille sont muets sur cet épisode si poignant. Sans transition, ils amènent Virieu à Lyon, où, disent-ils, « la même volonté qui avait envoyé mon père à Coblentz, l'envoyait mourir... ».

. . . .

II

Les arrêtés pris par la municipalité de Lyon au lendemain du 10 août témoignent des dangers qu'y rencontrait Henry. Auberges, hôtels de tous rangs, étaient soumis à des perquisitions journalières. On apportait à y rechercher les évadés des Tuileries un tel acharnement que Virieu en était réduit à changer chaque jour de gîte et de nom.

Il faut dire que la ville venait de retomber entre les mains de Chalier (1), cet illuminé sinistre qui devait

(1) Joseph Chalier était né à Beaulard, en Piémont, en 1747. — Son père, le destinant à l'état ecclésiastique, lui fit suivre le

imprimer à la terreur lyonnaise un caractère de si prodigieuse étrangeté.

Comme Chabot, Chalier était un défroqué. Sa voix, son geste, ses paroles avaient comme un relent d'éloquence sacrée. Il ne parlait que par tirades, par versets apocalyptiques. Chalier trouvait des mots tels qu'en avait Savonarole, des malédictions dignes des prophètes, des attendrissements qu'on eût dit empruntés aux vierges et des résignations aussi surhumaines que celles des martyrs.

Dans sa démence, cet homme résumait toutes les démences de la multitude. Bouffon, sanguinaire, bourreau mystique, fanatique de l'impossible, tel fut Chalier.

On peut dire de lui qu'il est resté dans le souvenir de Lyon comme ces dieux que les peuples enfants faisaient de leurs terreurs...

Lui aussi avait quitté Paris au lendemain du 10 août.

Il ne se cachait pas comme Virieu. C'est en triomphateur qu'il revenait à Lyon.

A chaque relais, on le voyait monter sur le siège

cours de philosophie des Dominicains. Esprit déséquilibré, on peut le définir l'extatique de la Révolution.

A peine Chalier avait-il quitté le séminaire qu'il devenait maître d'école, puis commis voyageur, puis, à cause de son civisme au moment de la tentative avortée du *Salon français*, membre du corps municipal de Lyon, en qualité d'administrateur de la police. Suspendu en avril 1792, pour avoir fait fouetter des femmes et des filles aux portes des églises, il se faisait réintégrer dans ses fonctions par l'Assemblée législative, le 15 août 1792. Son retour à Lyon était un véritable triomphe.

de la diligence pour haranguer la populace ameutée.

« Tandis qu'il parlait, dit un témoin, une espèce de bave sanglante sortait de sa bouche... »

« J'entends encore, raconte à son tour Mlle des Écherolles, les mots qui finissaient la harangue de cet énergumène lorsqu'il passa par Moulins...

« Frères, vous avez détruit l'infâme Bastille, mais vous n'avez abattu que des murailles... Abattez des têtes, et vous serez libres... A bas les Rois!... Mort aux tyrans!...

« La diligence se perdait dans un nuage de poussière, que l'on entendait encore les cris de mort du forcené. »

Voilà le monstre auquel, pour remplir la mission que lui avait confiée Madame Élisabeth, Henry devait échapper. Ah! quels présages pour lui, s'il avait cru aux présages, que cette statue de Louis XIV dont il rencontrait les morceaux dispersés sur la place Bellecour, que ces massacres des officiers de Royal-Pologne, que ces égorgements de prêtres qui célébraient le retour de Chalier! Mais qu'importaient les présages à celui dont l'unique souci était de se sacrifier pour le service du Roi?

Tantôt sous le nom de « Camille Pernon », tantôt sous celui de « Paganucci », tantôt enfin sous celui du « sieur Bruysset », Henry se mit donc à courir la ville pour retrouver les chefs royalistes qui, comme lui, s'y cachaient.

Le premier qu'il parvint à découvrir fut Dominique Allier, le frère de l'abbé Claude Allier que Henry avait

rencontré à Coblentz. Après la défaite de Jallez, Dominique s'était réfugié à Lyon. Henry le retrouvait ne se souvenant déjà plus de son premier échec et prêt à renouveler un effort que les circonstances semblaient favoriser.

Le 22 septembre, le général Montesquiou envahissait la Savoie et obligeait ainsi le roi de Sardaigne à sortir de sa neutralité. C'était enfin cette diversion tant sollicitée quelques mois auparavant par Henry...

Mais, hélas! vit-on jamais une espérance, fût-ce la plus chère, se réaliser, sans qu'elle vous brise quelque chose dans le cœur?

L'invasion de la Savoie forçait la comtesse de Virieu et ses enfants à quitter précipitamment Vessy. « Il fallut, raconte Mlle de Virieu, émigrer en toute hâte et gagner la Suisse.

« Dans notre fuite, nous ne couchâmes même pas à Évian.

« On vint nous dire, à onze heures du soir, que tout était à craindre, et qu'il fallait nous embarquer sur le lac de Genève

« Ce fut affreux. Mon grand-oncle l'abbé, que nous avions emmené si malade de Pupetière, et que son séjour à Vessy n'avait pas guéri, paraissait mourant. Il fallut le descendre dans la barque sur un matelas. Ma tante de Blonay et ma mère nous embarquèrent avec lui tout en larmes... Je me rappelle qu'il n'y avait pas de lune, cette nuit-là. On se dirigea, ou plutôt on crut se diriger vers Ouchy... Le vent faillit faire

chavirer notre barque... Nous grelottions de froid et de peur...

« Ce fut bien long... Enfin il faisait jour lorsque nous aperçûmes Ouchy. »

. . . .

III

A l'aube, quand on entrevoit, du Léman, cette rive suisse qui apparaissait à la femme de Henry et à ses enfants comme la Terre promise, tout y semble gris. Ce gris monotone s'étend comme un voile. Mais bientôt, à travers le voile qui devient diaphane, on aperçoit une tache bleue qui, peu à peu, grandit, s'étale, descend et se mire dans l'azur de l'eau. C'est le lac et le ciel qui s'appellent. En même temps les montagnes s'élancent de la brume qu'elles déchirent avec leurs grands arbres. Puis ce sont les maisons qui scintillent au soleil, pour animer ce paysage d'une inexprimable sérénité.

La face des lieux, voilà longtemps qu'on l'a dit, ne change pas comme celle des hommes. C'est aujourd'hui encore, quand on arrive à Ouchy, l'admirable spectacle devant lequel, voilà bientôt cent ans, les enfants de Henry battaient des mains, devant lequel le pauvre abbé malade se sentait revivre.

Mais était-ce un bonheur que de revivre, en ce temps-là ?

Revivre, n'est-ce pas se souvenir?

Or, les souvenirs à Lausanne où se réfugiait la femme de Henry s'empoisonnaient d'un passé à jamais fini. On en était à monnayer ses derniers louis comme ses dernières espérances.

Qu'en pouvait-il rester?

Les nouvelles qui arrivaient de l'armée des princes étaient désastreuses. Chacun comptait un frère, un père, un mari parmi ces malheureux que la capitulation de Brunswick, dans les plaines de Champagne, jetait errants sur les grands chemins de la Belgique et de l'Allemagne.

Ils s'y traînaient sous une pluie torrentielle, qui détrempait la terre rouge et en faisait, au dire de Gœthe, une boue sanglante... « Quand ils avançaient, c'était derrière eux comme de vastes mares de sang. Et, aussi embarrassés que jadis les soldats de Pharaon, ils s'engloutissaient comme eux dans une mer Rouge (1). »

Vaincue, elle l'était, l'émigration! mais il lui semblait doublement cruel de s'avouer vaincue par ces « sans-culottes qu'elle s'était promis de ramener à coups de fouet ».

Ah! chez les femmes, surtout, la vanité rendait l'orgueil implacable! Toutes les émigrées de Lausanne

(1) Gœthe avait accompagné l'armée prussienne. Voir ses *Mémoires*, t. II, p. 302. Traduction de la baronne de Carlowitz.

se redressaient devant la défaite comme se fût redressée la duchesse de Rohan. Ne voulant pas s'en prendre de leur humiliation aux fautes commises, elles s'en prenaient à ceux qui ne les avaient pas partagées.

Mme de Blonay subissait, la première, l'influence de ce milieu aigri. Puis, à son tour, la femme de Henry en ressentait l'atteinte. Dans son esprit, il se levait comme un brouillard pour ternir la vaillance de son mari.

Elle avait vu Henry, au temps de l'Assemblée, lutter au péril de sa vie. Pourquoi donc aujourd'hui n'était-il pas là où l'on se battait?...

Et le jour vint où dans les lettres de sa femme Henry trouva la trace d'une souffrance éprouvée de sa conduite. En était-il donc là après une vie qu'il croyait toute d'honneur?

« ... Que te dire?... Comment te peindre la situation de mon âme, en lisant ta dernière lettre? Jamais je n'éprouvai pareille humiliation. A chaque ligne de ta lettre perce la rougeur de ce que je fais et de ce que je ne fais pas... Ainsi donc je deviens un sujet d'opprobre pour celle que j'aurais voulu honorer !...

« ... Notre amour, cimenté par tant de larmes, est-il donc à la merci de quelques propos impertinents ou injustes ?... demandait le malheureux.

« ... Ne te souviens-tu pas de tout ce que j'ai bravé pour être fidèle à mon devoir?... Que ceux qui m'attaquent se demandent ce qu'ils ont fait pendant que, livré à une activité sans trêve, j'épuisais cet hiver encore mes dernières ressources au service des princes...

« Sortis mal à propos de France avec des idées folles et quelquefois coupables, la plupart d'entre eux ont cru voir se terminer en six mois ce procès désespéré...

« ... On m'accuse de me reposer à Lyon... quand j'y vis sous le poignard... C'est pitié de voir ainsi ceux qui vivent loin du danger faire des romans d'héroïsme... »

L'ironie est un rire dans lequel tremblent bien des larmes. Ne les sentez-vous pas tomber sur ces dernières lignes de Henry :

« ... Ah ! l'énergie de leur blâme a pénétré jusqu'à la moelle de mes os !

« Mais, dans tout ce que préparent les émigrés, il n'y a qu'inutilités qui compromettent l'avenir... C'est l'inutilité de leurs efforts pour raviver un cadavre, qui donne à ceux qui voient clair le courage de rompre avec eux.

« ... On garde de chimériques espérances, hors de la patrie... On se flatte d'y rentrer demain... Tout ceci sera très long. L'Europe entière y passera... »

IV

Cependant, le séjour de Lausanne devenait de plus en plus pénible à la comtesse de Virieu. Elle ne se heurtait plus seulement aux allusions blessantes de son monde, mais elle avait à subir les grossièretés et

les rudesses de gens qui, au contact de la révolution, se gangrenaient à leur tour.

Les Suisses abandonnaient vis-à-vis des émigrés leurs traditions séculaires d'hospitalité. Ils devenaient rogues, agressifs, reprochant aux émigrés d'affamer leur pays, de le compromettre irrémédiablement vis-à-vis de la France.

Les enfants eux-mêmes n'échappaient pas à la persécution.

Tous les jours Mme de Virieu voyait ses filles revenir en larmes de la petite école où elle les envoyait. Mlle Hortense, l'une des surveillantes, s'y montrait impitoyable pour elles. Plus d'une fois le petit Aymon, malgré ses cinq ans, dut en découdre dans les rues avec de méchants enfants qui l'appelaient : « Vilain émigré!... » « vilain petit Français!... »

Sous toutes les formes que revêtît alors l'être humain, il y avait une âme pour pleurer!

Si forte contre ses propres douleurs, la femme de Henry ne pouvait se résoudre à voir souffrir ses enfants. « J'étais si affligée de leurs misères, a-t-elle écrit, que je ne cessais dans toutes mes lettres de supplier M. de Virieu de nous rappeler en France. »

Mais y rentrer, quand on « portait l'aristocratie peinte sur le visage », comme l'avait dit certain patriote dauphinois en parlant de Mme de Virieu, n'était pas chose facile. Et puis la pauvre femme ne risquait-elle pas, à Lyon, de compromettre son mari, ou du moins d'embarrasser ses démarches? Au risque de ce qui pourrait arriver, Henry lui permit enfin de le re-

joindre. Avec l'aide d'un homme sûr, elle réussit à franchir la frontière, mais, hélas ! ce fut pour le regretter cruellement dès le lendemain de son arrivée à Lyon.

Il avait fallu par prudence disperser ses enfants. Les petites filles étaient confiées à la garde de Dieu et d'une vieille femme, la mère Laferté, que l'on avait jadis obligée, tandis que le petit Aymon partageait avec sa mère une misérable chambre, non loin de l'église Saint-Jean.

Et voilà qu'un soir l'enfant se plaignait d'un violent mal de tête. Puis la fièvre vint, fièvre ardente. Le lendemain, un transport au cerveau se déclarait.

Le malheur avait été hors de proportion avec la frêle nature à laquelle il s'était attaqué !

Tous les soirs, dès lors, au risque de sa vie, Henry quittait sa cachette pour rejoindre sa femme au chevet du petit mourant...

Rassurée quand il arrivait, elle essayait de trouver un peu de sommeil ; mais les cris de l'enfant la ramenaient bien vite auprès de lui. Tous deux alors s'efforçaient, mais en vain, de calmer l'affreux délire...

La chambre était basse et donnait sur la rue. Les vociférations que l'on entendait, le tambour qui battait sans cesse, ne faisaient qu'exalter le malade. Il ne pouvait être question de remèdes... Appeler un médecin, c'eût été se livrer.

Aymon devait mourir. Sa mère pourtant le sauva,... à force de tendresse, peut-être ! Mais il y eut, dès lors, chez lui, je ne sais quoi de grave, de mystérieux,

qui frappa Lamartine, dès la première fois qu'il le rencontra. « ... Son front resta inégal, dit le poète, et soulevé par ces bosses où quelques-uns voient le symptôme du génie... Ses cheveux blonds frisés autour de son front le faisaient ressembler à un buste antique... Ses yeux, animés d'un merveilleux éclat, brillaient d'une splendeur éblouissante... Il y avait de l'énigme chez cet enfant (1). » . . . .
. . . .

(1) Lamartine, *Mémoires*, p. 105.

CHAPITRE XIX

Maladie de la comtesse de Virieu à Lyon pendant le procès du Roi et après le 21 janvier. — Toute-puissance de Chalier. — Où installer la guillotine? — Les Muscadins lyonnais. — Réaction et répression. — Henry à la Croix-Rousse. — Journal de sa fille. — Chalier, Père de l'Église et égorgeur déçu. — Inutile appel à Mucius Scævola. — La Boussole des patriotes. — Sautemouche le municipal. — Adresse des Lyonnais à la Convention. — Bataille du 29 mai. — Madinier le général maître apprêteur de drap. — Défaite des Sans-Culottes. — Mort de Chalier. — Les Girondins à Lyon. — Menaces de la Convention. — Préparatifs de défense. — Nomination de Précy comme général. — Son portrait. — Encore le journal de Mlle de Virieu.

I

Le malheur, pour Virieu, avait les redoublements de la fièvre.

Au moment où l'enfant guérissait, sa mère tombait atteinte d'une fluxion de poitrine, que les privations et le froid de décembre rendaient d'une exceptionnelle gravité.

Pour sauver la mère, après l'enfant, il fallait un second miracle. Ce miracle se fit; il y a des destinées de douleur qui ne peuvent rester inachevées.

Mais imagine-t-on les détresses de Henry, tant que dura la crise?

Presque sans ressource, réduit de plus en plus à se cacher, il lui fallait abandonner la malade à la bonne Providence, pendant des journées entières.

Non, jamais la vie ne lui avait paru si amère.

Son énergie, pourtant, était grande. Elle grandissait encore avec les horreurs qui ajoutaient à chaque journée un nouvel effroi.

Depuis que s'était entamé le procès du Roi, il n'y avait plus à Lyon ni rue, ni place qui ne se fût transformée en club ou en champ clos. On en venait aux mains, autour de tables civiques où s'étalait, parmi les verres et les bouteilles, une adresse à la Convention, qui demandait la mort du Roi. Et les Sans-Culottes étaient là, qui racolaient les passants. Quelques-uns signaient joyeusement. D'autres s'inscrivaient sous un faux nom. La plupart protestaient. Alors, c'étaient des batailles, des injures, des cris, dont le bruit arrivait jusqu'à la chambre où agonisait la malheureuse comtesse de Virieu.

Henry, devant ces clameurs, avait beau protester de sa patience, sa femme savait que, dès longtemps, cette patience était à bout. Quand il tardait, elle se sentait mourir.

Cependant, les jours passaient. Le 21 janvier arriva.

« Non, jamais je ne pourrai oublier la douleur qui accabla mes parents à la nouvelle de l'assassinat du Roi, a écrit Mlle de Virieu.

« Mon père, alors, nous raconta que bien des fois, depuis la première entrevue ménagée par Mesdames,

il avait été admis auprès de Louis XVI. La nomination de Mme de Tourzel avait facilité ces rapports.

« Il nous dit qu'à peine il s'était rapproché du Roi, que sa bonté l'avait tout pénétré... Sa bonté, sa confiance l'avaient même plus d'une fois consolé des injustices dont il était lui-même l'objet... On peut juger par là de son désespoir...

« Cette immense douleur de mon père était partagée à Lyon par les honnêtes gens de toutes les classes. Mais on ne s'en entretenait qu'à voix basse... Il fallait se cacher pour gémir, car tout homme plaintif devenait suspect... On n'osait plus sortir. Les rues étaient vides... »

Un contemporain ajoute que « la nuit on entendait des chants de mort et des complaintes funèbres, qui se répondaient sans que l'on vît personne... Quel temps que celui-là !... »

Depuis qu'il y a des bourreaux, ils en ont voulu à leurs victimes. Cette muette conspiration de douleur achevait d'exaspérer les Jacobins. Lyon pourtant leur appartenait. La municipalité dont Chalier était la tête et le bras ne rencontrait plus de résistance nulle part. « L'arbre de la liberté allait enfin, comme disait l'énergumène, fleurir dans le sang des aristocrates. »

L'heure de la guillotine était venue. Elle pouvait faire son entrée à Lyon.

Mais où l'installer? Sur la place des Terreaux? Non, le pont Morand valait mieux. Le Rhône servirait de cimetière aux cadavres. Et puis on dirait sim-

plement au bourreau : « Faites passer le pont à monsieur (1)... »

Par la bouche de son grand prêtre, le Dieu des Sans-Culottes réclamait ainsi chaque jour des sacrifices humains.

Du sang, du sang, il faut du sang pour les misérables qui en boivent... Il y a du sang à Londres, en Autriche, mais il est loin de nous... Il ne peut pas rougir notre tribunal..... Jésus-Christ était un bon homme qui prêchait la miséricorde... Fi... fi... de la miséricorde... Vengeance, voilà mon cri... »

Et à ce cri de Chalier répondaient, par un formidable *Amen*, les déclassés, les va-nu-pieds et les brutes du Club central.

Vraiment les Jacobins lyonnais dépassaient les Jacobins de Paris.

Mais l'heure vint où ils menacèrent trop d'existences pour ne pas grouper enfin contre leur tyrannie tous ceux dont le gémissement, au lendemain de la mort du Roi, passait, dans la nuit, comme le gémissement de la France.

Le 18 février, les honnêtes gens de Lyon se retrouvaient devant le Club central, comme si un mot d'ordre les y eût appelés. Leur armée, ce jour-là, eut l'illusion de la revanche. La nomination d'un maire modéré (2) en avait été le signal; la déroute des Sans-Culottes en était le couronnement.

(1) Voir pour tous ces détails et ceux qui suivent : *Histoire du peuple de Lyon pendant la Révolution*. — BALLEYDIER, vol. I.
(2) Nivière-Chol.

Sans raison, sans commandement, enlevés par ce grand courant qui soulève à certaines heures les foules, gentilshommes, boutiquiers, clercs de notaire, portefaix, mariniers du Rhône et de la Saône, se retrouvaient jetés pêle-mêle dans la salle du club.

Les bancs, les chaises craquent, se brisent, volent par les fenêtres, jonchent la rue de débris, parmi lesquels flambent, amoncelés, tous les papiers du club.

Meurtris, sanglants, Chalier et ses séides n'échappent qu'à grand'peine aux Muscadins (1). Ceux qui demain tiendront si vaillamment la Convention en échec viennent de remporter leur première victoire!

Virieu voyait avec une indicible joie Lyon secouer ainsi sa torpeur. Il trouvait donc enfin ce noyau de résistance qu'il cherchait depuis si longtemps. La Convention interviendrait, la chose était certaine; mais il était non moins certain qu'elle achèverait ainsi d'exaspérer les mécontents.

Les conventionnels Rovère, Bazire ne tardaient pas, en effet, à arriver. Leur présence aussitôt ressuscitait le Club central, qui, coup sur coup, créait une

(1) C'est en juillet 1789 que le peuple de Lyon semble avoir appelé pour la première fois du nom de *Muscadins* un groupe d'environ huit cents fils de famille, banquiers, commis marchands, etc., qui s'était donné pour mission de maintenir l'ordre et de réprimer les émeutes. — Ces jeunes gens, organisés dès lors en corps de volontaires, revêtus d'un uniforme particulier, furent plus tard l'âme de l'admirable défense de Lyon. Par extension, les troupes de la Convention donnèrent le nom d'armée des *Muscadins* à toute l'armée lyonnaise.

Voir *Histoire du peuple de Lyon*. — Balleydier, vol. I.

armée révolutionnaire et votait, pour l'entretenir, une contribution de huit millions.

Ah! cette fois la Révolution ne s'en prenait plus seulement aux aristocrates. A quelque parti qu'ils appartinssent, pauvres et riches étaient atteints. L'odieuse répartition du nouvel impôt acheva d'insurger les plus paisibles.

Tout semblait concourir à la réalisation des espérances tant caressées de Virieu. Le cri de détresse que poussait Lyon allait retentir à travers les provinces voisines. Elles allaient se soulever, accourir.

Le Midi déjà était en pleine révolte; l'Ouest était en feu. Malheur au pouvoir régicide...

Voilà ce que rêvait Henry dans la petite maison de a Croix-Rousse où, enfin, réuni à sa femme et à ses enfants, il passait, nous dit sa fille, « ses dernières heures heureuses ».

II

Bien souvent désormais le nom de la Croix-Rousse reviendra dans ce récit, car les plus sanglants épisodes du siège se sont déroulés sur ce plateau qui domine Lyon, et qu'enserrent de leurs replis le Rhône et la Saône. Mais rien n'y rappelle plus le calme d'autrefois. De vilaines rues, des maisons à cinq étages ont poussé là où poussaient jadis les grands arbres, et la foule



bariolée, inquiète, bruyante, a remplacé les quelques gens de bien dont la paisible silhouette se retrouve dans ces lignes de Mlle de Virieu :

« Nous vivions en paix dans notre petite maison, a-t-elle écrit. Comme toutes les maisons voisines, la nôtre s'élevait dans un grand enclos. Quelques personnes de la connaissance de mon père vivaient autour de nous. C'étaient, pour la plupart, de braves et dignes négociants qui devaient se montrer admirables pendant le siège... Ils étaient animés des mêmes sentiments que mon père et jugeaient comme lui les terribles événements.

« Quant à nous autres, que ces événements ne préoccupaient guère; nous vivions contentes d'avoir quitté nos tristes logements de la ville et de nous retrouver à la campagne, pour jouir des premiers jours de printemps...

« Rien de plus humble que notre intérieur. Nous avions seulement trois domestiques. Sophie Rue, la femme de chambre de ma mère. C'était une admirable fille à qui je crois bien que nous dûmes plus tard la vie. Avec Sophie il y avait le laquais de mon père, Cara, le successeur de Dupuis. Nous l'avions pris aux Chartreux de la Sylve bénite.

« Jamais on ne vit un homme plus saint ni d'un courage plus grand.

« Je me rappelle que ma mère voulut un jour lui donner un livre d'heures, le sien étant usé. Mais Cara refusa parce qu'il savait ses heures entières par cœur. Marie Seguin, enfin, une cuisinière fort dévote, mais

se mêlant trop de régenter le genre humain, complétait la maison...

« Nous recevions bien peu de visites. Mon père, réduit encore à se cacher, descendait rarement à Lyon, ce qui lui donnait le temps de s'occuper beaucoup de notre éducation. J'avais près de sept ans alors. Il m'expliquait le catéchisme et me préparait avec beaucoup de soin à ma première confession. Je me souviens encore de la ferveur avec laquelle il m'excitait au chagrin d'avoir offensé Dieu.

. . . .

« Aux premiers temps du monde, tandis que la prière d'Abel montait vers Dieu, Caïn, dit-on, se mêlait aussi de sacrifices. De même, imaginez qu'à l'heure où Henry catéchisait ainsi sa petite Stéphanie, on voyait Chalier, le dos courbé, les bras en croix, courir les couvents de femmes pour les exhorter à la vertu...

« Ah! mes chères filles, disait le bon apôtre, avez-vous quelque peine? Ne me déguisez rien. Chalier est votre père spirituel... Votre piété me touche, votre modestie m'enivre.

« Et Chalier baisait avec d'extraordinaires aspirations tour à tour la terre et un grand crucifix qu'il serrait sur son cœur (1). Sans doute il en appelait ainsi à Dieu de l'incivisme des Lyonnais, car ni le tribunal révolutionnaire ni la guillotine ne fonctionnaient encore... »

(1) Balleydier, ch. II, p. 31.

Il est vrai que pour y suppléer Chalier avait organisé certain banquet civique que devait couronner un égorgement général. Mais voilà que, grâce aux libations dont les Muscadins avaient noyé leurs voisins les Sans-Culottes, tout le monde, au lieu de s'égorger, s'embrassait en sortant du festin. Ce qui n'empêchait pas Chalier de travestir le lendemain en héros antiques les ivrognes de la veille.

« Trois cents Romains, disait une proclamation partout affichée, ont juré de poignarder les Porsennas qui nous assiègent. Aristocrates, Feuillantins, Rolandins, tremblez, les ondes ensanglantées du Rhône vont charrier vos cadavres. »

Peine perdue, Mucius Scævola ne paraissait pas! Lyon, en dépit de tant d'éloquence, « ressemblait à Rome comme la Jacobine la plus patriote ressemblait à la fameuse Lucrèce (1) ».

Si modéré qu'il fût, cependant, au gré de Chalier, le civisme des Sans-Culottes n'en devenait pas moins plus menaçant chaque jour. Sous un titre étrange, car Chalier mérite une place à part dans la littérature comme dans l'histoire révolutionnaire, ses séides recevaient un jour la liste des gens à égorger.

« *La Boussole des patriotes pour les diriger sur la mer du civisme* » indiquait nominativement les victimes, qui jusque-là n'avaient été désignées que par catégories.

---

(1) Lettre du patriote Pelletot au citoyen Achard, membre du Comité de salut public à Paris.

Les Lyonnais, cette fois, poussés à bout, mirent la Convention en demeure de se prononcer entre les honnêtes gens et leurs assassins, et l'on vit se produire un fait unique dans les fastes de la Révolution. Elle se prononça contre les assassins. Dominée encore par l'élément girondin, la Convention rendait le 15 mai un arrêté qui autorisait les Lyonnais « à repousser la force par la force ».

La joie des honnêtes gens à l'arrivée de ce décret n'eut d'égale que la consternation des Jacobins. Telle fut cette allégresse que « de peu s'en fallut qu'on ne couronnât de fleurs le cheval du courrier qui avait apporté la nouvelle ».

Si la nouvelle pour tous était heureuse, elle l'était surtout pour Henry. Elle rendait la sécurité à sa petite maison, où depuis quelques semaines on était en butte aux persécutions du propriétaire, qui venait d'être nommé officier municipal et ne cessait de jurer l'extermination des aristocrates.

« Ce féroce Sans-Culotte, raconte Mlle de Virieu, portait un nom étrange : il s'appelait Sautemouche. Sa femme n'était pas moins citoyenne que lui.

« Ces Sautemouche s'étaient fait une spécialité de la délation. Et nous avions plus à craindre encore de la femme que du mari. Elle, en effet, restait à la maison, tandis que lui, tenant à la main un grand sabre qu'il appelait « l'instrument de la loi », se rendait chez les malheureux dont il extorquait l'argent... »

Les Sautemouche alors étaient légion pour extirper de l'argent. — Ils se présentaient dans toutes les fa-

milles, enfonçaient les portes, brisaient les meubles, emportaient les bijoux, et au besoin violentaient les femmes. Une jeune fille de seize ans s'était jetée par la fenêtre pour échapper à leurs indignités.

On conçoit que l'arrêté de la Convention, se greffant sur de telles horreurs, déchaînât enfin la revanche.

Elle s'abattait formidable sur Chalier et ses Sans-Culottes le 29 mai 1793.

Depuis l'arrivée du courrier de la Convention, Virieu attendait le premier coup de fusil d'heure en heure. Il avait même, si j'en crois sa fille, combiné un plan d'attaque sur l'Hôtel de ville où trônait la Municipalité.

« Dès le 28 au soir, mon père disparut sans nous dire où il allait. Ma mère passa toute cette nuit-là en prières. Je vois encore ses yeux rougis lorsque, le lendemain, elle nous fit mettre à genoux dans le jardin pour prier avec elle. Vers midi, en effet, des coups de canon nous apprirent que l'on se battait de tous côtés.

« La journée se passa sans que nous sussions rien, si ce n'est qu'il y avait un affreux massacre;... une voisine qui s'était risquée à descendre jusqu'à la ville en rapportait la nouvelle. Ce ne fut que le lendemain que nous sûmes ce qui s'était passé... Mon père nous avait d'abord envoyé Cara pour nous rassurer; puis enfin lui-même était revenu, ayant échappé comme par miracle au terrible engagement qui avait eu lieu dans une petite rue appelée, je crois, la rue de la *Pêcherie* et située non loin de la place des Terreaux. Il nous raconta

« Malgré les fanfares joyeuses qui célébraient la délivrance de Lyon, il s'attendait à de terribles représailles...

« On aura beau, disait-il, représenter les événements qui viennent de se passer, comme une résistance autorisée par la Convention, celle-ci y verra certainement une révolte. Peut-être la tyrannie qui nous opprimait a-t-elle pu faire un instant pitié au gouvernement central. Mais la réaction ne peut manquer de provoquer d'impitoyables vengeances... »

Les prévisions de Henry ne devaient pas tarder à se réaliser. Un événement inattendu survenait pour hâter encore la crise. La Gironde, en qui les Lyonnais avaient placé leur suprême espoir, succombait le 31 mai, sous les coups de la Montagne.

Marat, que le peuple ramenait vainqueur à la Convention, réclamait aussitôt pour Chalier un triomphe semblable au sien. D'accord avec le Comité de salut public, l'*Ami du peuple* flétrissait l'insurrection lyonnaise du nom de « contre-révolution ». Et non content de dénier aux vainqueurs le droit de juger Chalier et ses séides, il réclamait leur mise en liberté immédiate.

Mais qu'importaient ces foudres aux Lyonnais? Ils se croyaient inexpugnables, à l'abri de leurs droits et de leur victoire.

Bien plus, ils entendaient maintenant affirmer droits et victoire en se donnant un gouvernement auquel chacun jurait d'obéir.

La témérité était grande et ne laissait pas que d'in-

quiéter les gens sages. Malgré leur avis, cependant, malgré les représentations de Henry qui ne s'abusait pas sur l'extrême péril de créer à Lyon un pouvoir rival de la Convention, on passa outre. Les Sections nommèrent une sorte de comité exécutif, sous le nom de « *Commission populaire du département de Rhône-et-Loire* ». La présidence en était aussitôt dévolue au girondin Gilibert.

Pour la majorité des Lyonnais, il ne pouvait, en effet, exister qu'une politique girondine. La stabilité gouvernementale était indispensable à leurs affaires.

Puisque la liberté existait, ils la voulaient garder sous la forme que Roland et sa femme avaient idéalisée pour eux.

Peu leur importait que la Gironde fût proscrite et mutilée, ils étaient prêts à s'associer à l'effort qu'elle tentait en province contre la Montagne triomphante.

Escomptant cette situation, Chasset et Biroteau se rendaient donc secrètement à Lyon, pendant que Buzot arrivait à Évreux et Barbaroux à Caen. Il s'agissait de relier, d'un côté, l'insurrection lyonnaise aux soulèvements du Midi, comme, de l'autre, de tendre la main aux départements insurgés de la Normandie et de la Vendée. Prise ainsi dans un étau, il semblait aux Brissotins que la Convention dût fatalement succomber...

Le plan était hardi, mais avait des chances de succès qui frappèrent vivement Henry.

La Monarchie ne pourrait-elle tirer parti de circonstances aussi extraordinaires ?

L'entente ne s'était-elle pas faite le 29 mai, sous le feu des Jacobins, entre Girondins et Royalistes?... Ces cadavres de portefaix et de gentilshommes, de Rolandistes et d'officiers de l'armée de Condé trouvés côte à côte n'en témoignaient-ils pas?... Les survivants paraissaient à Henry absolument décidés à achever ensemble l'œuvre de leur commun affranchissement.

Sur un point cependant les appréciations de Virieu différaient de celles des représentants girondins. Il trouvait par trop violentes les représailles auxquelles s'abandonnaient les Muscadins. Presque sous ses yeux, en effet, Sautemouche, son logeur, venait d'être jeté dans la Saône avec un coup de pistolet dans la cervelle.

« ... Une aussi sommaire justice compromettait l'honneur de la résistance aux yeux de mon père... Aussi ne cessait-il, dans la limite où il pouvait le faire, de prêcher la modération... Il allait jusqu'à vouloir, dit encore Mlle de Virieu, que l'on épargnât Chalier... Chalier, selon lui, pouvait devenir un otage précieux. Cependant, il fut d'avis de lui donner des juges, car mettre le misérable en liberté, c'eût été le faire massacrer... »

Mais que gagnait Chalier à avoir des juges? Ces juges pouvaient-ils demeurer sourds aux cris de mort qui nuit et jour les assaillaient?

« Des bras et des jambes de Chalier, oui, nous jouerons aux quilles! » Tel était le refrain qui, dans les rues de Lyon, alternait avec cet autre, chanté sur l'air de « Rendez-moi mon écuelle de bois » : « A la guillotine, Chalier, à la guillotine! »

Quand, apportés par l'écho, ces hurlements pénétraient jusqu'à Chalier, l'halluciné répondait en criant malheur comme Jérémie devant Ninive :

« Ah ! les Lyonnais font une grande faute de demander ma mort... Mon sang retombera sur leur tête et sur la tête de leurs petits-enfants... Je serai à Lyon le Christ de la Révolution...

« ... L'échafaud sera mon Golgotha ; le couteau de la guillotine, la croix où je mourrai pour le salut de la République... »

. . . .

Le 16 juillet 1793, à cinq heures du soir, Chalier gravissait les degrés de cette guillotine qu'il avait à grands frais fait venir de Paris.

Tout, jusqu'à l'inexpérience du bourreau, devait être horrible dans cette fin de vie. A trois reprises, le couperet tomba, emportant à chaque fois des lambeaux de chair sanglante, sans parvenir à trancher la tête du malheureux, tandis que d'une voix surhumaine il criait encore au bourreau :

« ... Attache donc une cocarde sur ma poitrine. Je meurs pour la liberté... »

Il fallut qu'un des valets achevât de détacher la tête à l'aide de son couteau.

Au meurtre, l'homme qui mourait ainsi avait mélangé le martyre.

Toutes les fois qu'on remue un peuple jusque dans ses profondeurs, « il en sort des monstres et des héros, des prodiges de crime et des prodiges de vertu ».

IV

La tête de Chalier, que Lyon jetait comme un défi à la Convention, rendait toute réconciliation impossible. La lutte allait continuer implacable entre la Montagne et la Gironde. Mais la Gironde voulait laisser à la Montagne la responsabilité de l'agression.

« En entendant nos accents républicains, oserez-vous lancer contre nous un plomb meurtrier?... Nous portons l'olivier de la paix et des armes... L'olivier sera offert à tous les vrais républicains... Nos armes nous serviront de défense contre quiconque voudrait nous asservir... » Tels étaient les termes d'une adresse que la Commission du département de Rhône-et-Loire envoyait à Paris comme une suprême adjuration.

A la façon du temps, ces hommes drapaient leur vaillance de périodes redondantes. L'expression des sentiments change avec les siècles. Mais il existe une beauté immuable. Cette ridicule amplification traduisait un des plus nobles élans enregistrés par l'histoire.

Les sacrifices, dès l'heure où la lutte avait semblé inévitable, ne coûtèrent pas plus que le sang à cet admirable peuple de Lyon. Pendant que de toutes parts affluaient les soldats volontaires, l'argent, les armes, les vêtements, les munitions affluaient aussi pour les équiper..

Virieu voyait les murailles se créneler, les redoutes se construire, les fossés se creuser, la ville se ceindre, comme par enchantement, d'ouvrages formidables. Lui, pendant ce temps, organisait, réglementait, exerçait les volontaires. Prêtres, vieillards, serviteurs, venaient à chaque instant grossir les rangs. Bientôt, huit mille hommes se trouvaient enrégimentés. Huit mille héros plutôt, dont l'histoire, hélas! n'a pas gardé les noms.

Comme les aromates gardent les morts, les grandes causes gardent, dit-on, les noms de ceux qui ont péri pour elles. On se trompe. Fut-il jamais plus grande cause que celle qui unissait à Lyon la Monarchie et la liberté? Fut-il jamais victimes plus oubliées cependant que ces Girondins et ces royalistes qui moururent la main dans la main?...

Hélas! c'est qu'il y a des alliances prédestinées aux issues fatales. L'alliance de la Monarchie et de la Gironde était de celles-là. Conclue dans cette nuit d'angoisses où la Reine, tout en larmes, avait montré à Guadet le Dauphin endormi dans son berceau, l'alliance ne s'affirmait aujourd'hui que pour faire naître une de ces espérances trompeuses qui leurrent jusqu'à la tombe ceux qui doivent mourir.

. . . .

Depuis le combat du 29 mai, la popularité de Henry n'avait fait que grandir parmi ceux qui l'avaient vu à l'œuvre, soit comme soldat, soit comme organisateur.

Aussi tous voulurent-ils faire de lui le chef de la résistance qui se préparait. « Ancien colonel, mon père, dit Mlle de Virieu, était l'officier le plus avancé en grade et le plus instruit qui fût à Lyon... Mais il refusa l'offre qui lui était faite de prendre le commandement... Il avait trop marqué parmi les défenseurs de la Monarchie pour ne pas donner au soulèvement un caractère politique qu'il fallait éviter...

« On croyait encore pouvoir apprivoiser le monstre. On ménageait ses colères en travestissant en républicains ceux mêmes qui s'y attendaient le moins. »

Au refus de Virieu, on songea donc au comte de Précy (1).

C'était une curieuse figure que celle du général en chef que se donnaient les Lyonnais. Mlle de Virieu nous le dépeint petit de taille, haut d'épaules, avec des

(1) Louis-François, comte de Précy, était d'une ancienne famille du Dauphiné transplantée en Bourgogne. Né le 15 janvier 1742 à Semur, il entra à treize ans dans le régiment de Picardie commandé par un de ses oncles et fit brillamment les campagnes d'Allemagne de 1755 à 1762. Il fit, en 1774, celle de Corse en qualité d'aide-major. Lors de la création des bataillons de chasseurs en 1783, il obtint le commandement de celui des Vosges et combattit dans les provinces du Midi avec les premiers mouvements royalistes. Nommé colonel du régiment d'Aquitaine en 1791, il refusa pour se rapprocher du Roi et forma avec le duc de Brissac la garde constitutionnelle de Louis XVI, qui lui conféra le titre de lieutenant-colonel. Après le licenciement des gardes constitutionnelles, il se dévoua plus que jamais au Roi et combattit toute la journée du 10 août en simple soldat dans les rangs des Suisses. Il vivait dans une maison de campagne aux environs de Lyon, s'occupant d'agriculture, quand la Commission populaire et républicaine de Lyon l'appela au commandement de l'armée républicaine. (Balleydier, t. I, p. 267.)

cheveux blancs et un teint de nègre, mais vaillant jusqu'à la folie et d'une gaieté dont il ne se départait jamais, même aux heures les plus désespérées.

« Niez donc les pressentiments, disait-il en se relevant, un jour que son cheval venait d'avoir la tête emportée par un boulet. Cette pauvre bête, ce matin, ne voulait pas se laisser seller. »

Henry qui maintes fois s'était rencontré avec Précy, et l'avait vu si énergique pendant la terrible journée du 10 août, applaudit de bon cœur au choix qui venait d'être fait. Au point de vue de la défense, cependant, il était loin de partager toutes les idées de son général.

Précy, en effet, voulait s'enfermer dans Lyon. Henry, au contraire, insistait pour que l'on se donnât de l'air. Il prétendait qu'avant tout on gardât libres les routes du Mâconnais, par lesquelles on pouvait s'approvisionner, et celles du Forez, qui relieraient la défense à l'insurrection du Midi.

La nécessité en était d'autant plus démontrée qu'une colonne lyonnaise venait de réprimer à Saint-Étienne un mouvement montagnard.

Quand même, les aventures lointaines répugnaient à Précy.

« Je ne sais, a écrit Mlle de Virieu, si ce fut un malheur ou un bonheur pour la cause de Lyon de n'avoir pas eu pour chef celui qu'on avait d'abord désigné. Ce qu'il y a de sûr, c'est que les idées de mon père et celles de M. de Précy différèrent dès avant le siège. Je me souviens qu'un jour mon père et lui passaient devant la maison où nous étions avec ma sœur.

Mon père voulut nous embrasser, son général le suivit... Sans doute, ils étaient fatigués, car bientôt ils s'assirent sans plus faire attention à nous.

« Ils parlaient d'un siège possible. Mon père voulait des sorties immédiates, M. de Précy s'y refusait, n'ayant sous ses ordres que des pères de famille et des gens aussi intéressants que peu habitués à la guerre... Jamais, disait-il, je ne consentirai à les sacrifier...

« Mon père, qui alors était avec les simples soldats et voyait de près le dévouement de ses camarades, répondit, et je me souviendrai toujours de sa phrase : « Avec cette jeunesse-là j'irais aux enfers... »

« Le visage de M. de Précy se contracta. Mais il ne répondit rien. »

V

C'était pitié, en effet, de ne pas utiliser tant de bonnes volontés et de laisser échapper les chances heureuses qui peut-être ne se représenteraient plus.

Une alliance négociée avec les cantons suisses semblait près d'aboutir.

Les troupes du roi de Sardaigne, battues l'année précédente, avaient repassé les Alpes et s'avançaient de nouveau en Savoie.

Peut-être n'attendaient-elles que le premier coup de canon tiré à Lyon pour prononcer leur mouvement offensif !...

Mais pas plus à Lyon que sur ses frontières des Alpes ou du Rhin, la Convention ne devait se laisser prévenir.

Pour parer à un soulèvement dont l'évidence était flagrante, elle prenait tout à coup les mesures les plus énergiques.

Dubois-Crancé recevait l'ordre de quitter Grenoble où il organisait l'armée des Alpes, et Kellermann de laisser ses troupes en Savoie pour se rapprocher de Lyon.

En même temps, de tous les départements voisins accouraient des bataillons de volontaires destinés à renforcer les troupes régulières qu'amenaient les représentants de la Convention.

Les fatalités d'un siège apparurent dès lors évidentes.

Mais, au dire de sa fille, Henry n'en semblait pas encore redouter les suites, tant était grande sa confiance dans l'armée lyonnaise qu'il voyait réunie autour de lui.

Toutefois, le quartier de la Croix-Rousse était trop exposé aux premières attaques de l'ennemi pour que Virieu songeât à garder auprès de lui sa femme et ses enfants. Il fallut de nouveau se disperser.

Je ne sais rien de plus touchant que le récit qu'Aymon de Virieu a laissé de cette inoubliable séparation.

« ... Un jour, dit-il, mon père me prit par la main et me conduisit hors de la maison que nous occupions à la Croix-Rousse. Ma mère lui donnait le bras, et mes deux sœurs étaient avec nous. Mon père me recom-

manda d'être toujours sage, honnête, et de craindre Dieu... Il me fit promettre aussi de ne jamais dire mon nom à aucun étranger. Il m'embrassa et me remit entre les mains d'un M. Lanet auquel il me recommanda avec instance et chaleur.

« Depuis, je n'ai jamais revu mon père...

« Il y eut dans cet adieu quelque chose de si triste, de si grave, de si solennel, que ce souvenir ne s'est jamais effacé de ma mémoire...

« ... Déjà, avant notre séparation, j'avais été préparé à des circonstances extraordinaires. On me disait que les enfants eux-mêmes doivent être prêts à tout, dans les temps de révolution... Je n'étais donc point étonné de me voir jouer une espèce de rôle. J'avais alors cinq ans et demi. M. Lanet me conduisit à la diligence, et le soir nous arrivâmes à un pensionnat qu'il dirigeait à Fontaine... »

. . . .

« Quant à nous, continue Mlle de Virieu, qui complète le récit de son frère, on nous confia à une religieuse appelée Mme Chinard, sœur d'un sculpteur lyonnais qui jouissait d'une grande réputation, tant comme artiste que comme ami de la Révolution...

« Ma mère, autant qu'il m'en souvient, s'en alla loger chez une Mme Rusand. Cette excellente femme faisait valoir alors une librairie bien connue. Son fils et elle rivalisèrent de dévouement pour ma mère, lui offrant cette hospitalité du cœur qui est la seule où la souffrance trouve un véritable abri...

« Après avoir ainsi pourvu à tout, ajoute Mlle de Virieu, mon père reprit seul le chemin de la Croix-Rousse... »

Le 9 août 1793, un premier coup de canon annonçait que le rideau se levait sur le plus terrible drame de la Révolution.

CHAPITRE XX

Rêve du poète Ballanche. — Lyon et la Vendée. — Commandements constitutionnels à l'armée de Lyon. — Solidarité de l'insurrection avec la Convention. — Crancé convié à célébrer à Lyon la fête du 10 août. — Dissemblances entre Précy et Virieu. — Dubois-Crancé. — Son portrait, son mépris pour les Lyonnais. — Proclamation insultante. — Fière réponse de Précy. — Panorama de Lyon. — Positions stratégiques de la défense et de l'attaque. — Le général Kellermann. — Le premier coup de canon. — Grandval, Verdun, Gingenne le Pierrot commandent à la Croix-Rousse. — Premières bombes. — Journal de Mlle de Virieu. — Henry accepte le commandement des positions de la Croix-Rousse.

I

Ballanche avait rêvé d'écrire sur le siège de Lyon un poème dont voici les données :

Venu d'Amérique, bien des siècles après la Révolution, un voyageur s'arrêtait au confluent de deux grands fleuves. Sur leurs rives il retrouvait les ruines d'une ville immense dont le nom même avait péri. Chaque année cependant quelques laboureurs célébraient là une fête qu'ils appelaient la fête des martyrs. Des chants héroïques, transmis de génération en génération, disaient que jadis il y avait eu un âge de fer et de sang, et que là même où ils chantaient, la

justice avait succombé sous les coups d'une race maudite...

Mais un tel poème eût singulièrement détonné avec le réalisme terrible d'une lutte qui fut essentiellement démocratique : — démocratie et poésie s'excluront toujours.

En cela, combien diverses furent l'insurrection lyonnaise et l'insurrection vendéenne !

Tandis qu'autour des genêts en feu les gars vendéens donnaient à leurs combats tout le charme d'une héroïque légende, le portefaix du Port du Temple et le rude marinier du Rhône apportaient sous le feu des chansons de taverne et les jurons du père Duchêne.

La vaillance, certes, ne fut pas moindre sous les bombes de Dubois-Crancé que sous la mitraille des colonnes infernales. Mais elle avait une forme et un objectif différents.

Le paysan et son seigneur, en Vendée, se battaient pour Dieu et pour le Roi. — Patrons et ouvriers, à Lyon, défendaient leur liberté plus que leurs traditions.

La bourgeoisie dans l'Ouest était patriote, tandis qu'à Lyon elle se montrait constitutionnelle jusqu'à la réaction. De là dans le gouvernement de la ville girondine des étrangetés qui feraient sourire, si l'on ne songeait qu'avec des constitutionnels toute formule autoritaire était inapplicable. Il fallait les bannir même des commandements militaires.

... « J'ai l'honneur d'aviser tel bataillon que sa destination est d'opérer, à tel endroit, pour obtenir tel

résultat »... voilà la formule adoptée par l'état-major de Précy pour commander les divers services.

Jamais, d'ailleurs, plus singulière rencontre que celle de ces soldats de la Convention et de ces bourgeois lyonnais qui allaient s'égorger avec une rage sans égale, sous le même drapeau et pour la défense d'un même principe diversement interprété.

La commission populaire du département tenait en effet à affirmer de plus en plus sa solidarité républicaine avec la Convention et à abriter ses résistances derrière les « immortels principes » de la Révolution.

Par son ordre, d'énormes poteaux blancs étaient plantés autour de la ville. Et sur ces poteaux on lisait écrit en lettres rouges cet article des Droits de l'homme (1):

« Quand un gouvernement viole les droits du peuple, l'insurrection est pour le peuple le plus indispensable des devoirs. »

On poussait à Lyon ce sentiment de solidarité si loin que le lendemain du jour où les premiers coups de canon s'échangeaient, la Commission populaire du département écrivait à Dubois-Crancé:

« Quelque chose manquerait à notre satisfaction si nous n'avions pour témoin de cette auguste fête du 10 août une députation de votre armée.

« ... Elle jugera de la pureté de nos principes comme de nos actions... Si cette proposition peut vous

(1) Article 35.

être agréable, nous retarderons jusqu'à l'arrivée de vos commissaires la célébration de la fête... »

Crancé ne jugea pas à propos, paraît-il, de répondre autrement qu'à coups de canon à l'invitation du gouvernement lyonnais. — Son feu redoublait de violence du côté de la Croix-Rousse au moment où la fête à laquelle il était convié touchait à son apogée.

Comme un officier accourait à toute bride pour en prévenir Précy et lui demander ses ordres :

« Ne répondez pas au feu de l'ennemi, disait celui-ci... Je ne veux pas qu'une goutte de sang français coule le jour anniversaire du 10 août... »

Et Précy, le plus sérieusement du monde, continuait d'écouter les cantates patriotiques que la foule adressait à une statue de la Liberté couronnée de laurier. Dans sa main la Liberté portait un drapeau avec ces mots :

« ... Je vole au bonheur, quand je marche avec la loi... »

Que pouvait cependant penser Précy, au pied de cette Liberté et devant cette devise, lui qui naguère s'était si vaillamment battu pour la défense du Roi? Croyait-il faire à la Monarchie un sacrifice plus grand que celui de sa vie en plaquant sur son visage ce masque de républicain derrière lequel il devait singulièrement grimacer ?

Cette abnégation, dont il fit preuve tant que dura l'insurrection, lui assigne une place à part dans les annales de la fidélité.

Je devrais dire une place unique; car, par essence,

la fidélité s'affirme et ne se masque pas. La fidélité de Virieu s'y fût refusée. Celle-là voulait bien combattre sous le drapeau de la république, mais non pas le porter.

Plus que jamais, Henry avait lieu de s'applaudir de l'humble rôle qui était le sien, puisque le commandement en chef exigeait de tels sacrifices. Bien qu'il ne jurât plus que par cette singulière formule : ... « Foi de défunt gentilhomme »... si le gentilhomme était mort, le royaliste survivait...

« Foi de défunt gentilhomme » aurait pu dire, à la même heure, celui qui, sous les murs de Lyon, commandait les troupes républicaines; mais si chez Dubois-Crancé le gentilhomme était mort, il n'était mort que pour ressusciter régicide.

Il y a des hommes, et pour Virieu, Crancé était de ceux-là, que l'on retrouve toujours devant soi. Henry l'avait eu pour camarade aux Mousquetaires gris, pour collègue à l'Assemblée. Il l'avait aujourd'hui pour adversaire dans un duel sans merci. Unis à leur point de départ, ces deux hommes se retrouvaient ennemis, grandis tous deux, l'un par son dévouement à une cause perdue, l'autre par sa haine pour cette même cause qu'il avait trahie (1).

Sans doute c'était le remords qui donnait à Crancé cette activité dévorante, cette prodigieuse acuité de

(1) Très protégé par la Dauphine Marie-Joséphine de Saxe, mère de Louis XVI, Dubois-Crancé avait fort intrigué pour avoir la croix de Saint-Louis.

En 1790, on le voyait encore s'adresser au comte de La Tour

perception qui le faisaient si redoutable. Patriote fanatique, il joignait la plus froide cruauté à une volonté implacable.

Un tel homme ne pouvait prendre au sérieux les « Muscadins » et leur armée. Pour lui, ces boutiquiers, ces notaires, ces forts de la halle qui s'improvisaient officiers, capitaines, colonels, n'étaient que ridicules. La proclamation qu'il lançait le 7 août de son quartier général de la Pape reflète son prodigieux mépris pour tous ces héros.

Avant même qu'ils se fussent battus, il leur demandait de capituler. Pour comble d'insolence, il exigeait une gratification pour ses soldats.

Enfin Kellermann lui-même, à son instigation, n'entendait « donner aux Lyonnais qu'une heure pour se rendre ».

Mais ni Kellermann ni Crancé ne se doutaient que le dédain qu'ils affichaient pour les milices lyonnaises devenait entre les mains de Précy un tout-puissant élément d'action.

« Vos propositions sont encore plus atroces que votre conduite, répondait le général au parlementaire..... Nous vous attendons... Vous n'arriverez à nous que sur un monceau de cadavres... »

Et mettant la main sur la poignée de son sabre, Précy avait ajouté : ... « Voilà pour sceller ma dépêche... »

---

du Pin pour obtenir cette faveur et s'autoriser vis-à-vis du ministre de la guerre de son dévouement au Roi...

Voir Lettre de Dubois-Crancé, *Revue historique de la Révolution française*, 5e année, n° 7, 14 janvier 1886.

II

Si rien ne devait être poétique dans le siège de Lyon, les lieux où il allait se dérouler sont pourtant étrangement beaux. Qui n'en serait d'avis devant le panorama que l'on découvre des hauteurs de Fourvières ?

Deux grands fleuves coulent à vos pieds. L'un s'en va calme, paisible : c'est la Saône. L'autre, rapide et tumultueux, se précipite... c'est le Rhône. Ils se rejoignent là-bas pour embrasser la ville de leurs bras. Et puis, au delà, le paysage ondule de vallées en collines. Celles-ci toujours se haussent pour se confondre enfin à l'extrême horizon avec les montagnes de l'Ain, du Dauphiné, du Forez.

C'est à sa gauche que le spectateur découvre, au point de vue stratégique, le côté faible de la grande ville. Il y a là, en effet, comme la base de l'angle énorme que forment en se rejoignant le Rhône et la Saône. Le plateau que les deux fleuves abandonnent ainsi à ses propres forces s'appelle la Croix-Rousse.

C'était donc à la Croix-Rousse que l'attaque et la défense de Lyon devaient surtout se rencontrer.

Précy y avait accumulé toutes ses ressources. Les maisons crénelées se reliaient entre elles par des tranchées qui aboutissaient également aux batteries desti-

nées à protéger le feu des tirailleurs embusqués sur les premières pentes de la colline. L'ensemble de ces ouvrages se rattachait par des chemins couverts au cimetière de Cuires et au château du Verney, qui, formidablement armés, devenaient le centre de la défense du plateau.

Ces lignes ainsi fortifiées barraient toute la base de l'angle dont je parlais tout à l'heure, c'est-à-dire que, appuyées au fort Saint-Jean et à la porte Saint-Clair, elles s'étendaient de la Saône au Rhône.

De la porte Saint-Clair en descendant le cours du Rhône, les quais, sur tout le parcours de la ville, se hérissaient de redoutes et de batteries. Leurs avant-postes, sur la rive gauche du fleuve, occupaient les faubourgs des Brotteaux, de la Guillotière et de Villeurbanne.

En aval de la ville, un formidable ouvrage protégeait, à la Mulatière, le confluent du Rhône et de la Saône.

Enfin, en remontant vers l'est, de nombreux terrassements armés de canons reliaient, sur le revers de la colline de Fourvières, les redoutes de Loyasse à celles de Vaise et protégeaient le cours de la Saône au-dessus de Lyon.

C'est contre ce système de défense dû en grande partie à M. de Chenellette, un officier du plus rare mérite, que Kellermann prenait, bien à contre-cœur, ses dispositions d'attaque.

On peut dire de Kellermann qu'il fut une des plus nobles figures de l'armée française à cette époque. Son

devoir en faisait un soldat républicain. Ce républicain savait associer au devoir toutes les générosités du plus noble cœur. Mais il lui fallait agir sous peine d'être dénoncé à la Convention.

Le plan qu'adopta le général fut celui qu'avait prévu Précy. Tandis donc que Kellermann enserrait Lyon par des lignes de blocus parallèles au cours du Rhône et de la Saône, il dirigeait son attaque sur la Croix-Rousse, et venait, pour en suivre les progrès, établir avec Crancé son quartier général au château de la Pape, situé en amont de Lyon, au point précis où le Rhône entre dans la ville.

Le premier boulet tiré le 9 août était donc tombé à la Croix-Rousse, où, comme je l'ai dit, Henry, après s'être séparé de sa femme et de ses enfants, combattait en simple volontaire.

Là, commandait le général Grandval (1), et sous ses ordres un ancien maître d'armes nommé Gingenne. Gingenne était un vrai type de bravoure et de grossièreté. Précy l'avait surnommé « son saint Pierre », parce que la redoute dont il lui confiait le commandement était la « clef de Lyon ». Il y avait là aussi un

(1) Les détails manquent sur ce général Grandval. Peut-être portait-il un nom qui n'était pas le sien; tout est mystère et obscurité dans un grand nombre de personnages qui ont marqué pendant le siège de Lyon. C'est ainsi que sous le nom de *Rimberg* se cachait un vaillant officier de l'ancienne armée royale : M. de La Roche-Négli. Après avoir brillamment commandé l'expédition des Lyonnais en Forez, il sauva une partie de l'avant-garde de Précy; à la sortie, il fut pris, ramené à Lyon et fusillé. Lui-même commanda le feu au peloton d'exécution.

capitaine d'artillerie bien étrange appelé Verdun. Celui-là ne pouvait combattre que s'il était vêtu d'un pantalon de nankin, d'une veste à brandebourgs de toutes couleurs, et coiffé d'un colossal bonnet à poil. Mais quels héroïques soldats, sous ces dehors grotesques! Les soixante-quinze Lyonnais de la batterie de Verdun ramenaient, le jour de la première attaque, les Crancéens la baïonnette aux reins jusqu'à leurs avant-postes.

Henry, qui avait chargé avec eux, ne pouvait s'empêcher de sourire, mais aussi de pleurer d'admiration, devant cette défense si peu militaire et cependant si héroïque... Jusqu'au bulletin de victoire, tout trahissait l'inexpérience de vainqueurs improvisés... « Sans l'héroïque courage de notre brave jeunesse, disait l'ordre du jour du lendemain, on perdait une superbe et belle pièce (*sic*) d'artillerie. Les satellites de Crancé ont trouvé de difficile digestion les muscades de nos concitoyens... »

Et ce soir-là les avant-postes républicains pouvaient entendre pour la première fois retentir dans la nuit ce « Chant des cavaliers » qui, tant que dura le siège, devait être la *Marseillaise* des Lyonnais :

« . . . .

« ... Beaux cavaliers en campagne,
Le sabre au poing, la bride aux dents,
Élançons-nous sur la montagne.
Point de quartier pour les brigands.
Brisons sous nos talons de bottes,
Écrasons tous les Sans-Culottes.
Tremblez donc, s..... Jacobins.
Voilà, voici les Muscadins.

« Pour vos soldats de pacotille,
Nos murailles seront d'airain,
Et les quenouilles de nos filles
Seront trop lourdes dans vos mains;
Car sachez que les Muscadines
Ont pour amants des carabines.
Tremblez donc, s..... Jacobins.
Voilà, voici les Muscadins. »

. . . .

C'était un personnage mystérieux qui, une nuit de bivouac, avait composé le « Chant des cavaliers »... Son arrivée à Lyon tenue longtemps secrète, ses manières distinguées, sa mélancolie profonde, une cicatrice encore récente qui partait du front et rejoignait la bouche, le soin qu'il prenait de cacher son véritable nom sous celui de Frédéric le Petit (il était petit de taille), un médaillon qu'il cachait sous ses vêtements, tout en lui piquait la curiosité.

Ses camarades pensèrent toujours que la présence de Frédéric le Petit sous les drapeaux lyonnais était un secret dont Précy seul était dépositaire (1).

Kellermann et Crancé s'apercevaient donc qu'il y avait à compter avec les Lyonnais, malgré leur style, leurs costumes et leurs chansons.

Ils prévoyaient qu'un siège long et difficile serait nécessaire pour réduire ces vaillants, et qu'il faudrait, de plus en plus, embourber la République dans le sang.

La perspective n'était pas pour déplaire à Crancé : « Les bombes sont prêtes, écrivait-il à la Convention, le feu rougit les boulets, et si les Lyonnais per-

(1) Voir Balleydier, *Histoire du peuple de Lyon*, t. I, p 379.

sistent dans leur rébellion, nous ferons la guerre à la lueur des flammes qui dévoreront cette ville rebelle... »

La violence que trahissaient ces périodes de Crancé ne satisfaisait pourtant pas encore la Convention. Elle expédiait, pour surchauffer son zèle, trois nouveaux commissaires : Maigret, Châteauneuf-Randon et Couthon.

Si bonne compagnie achevait de rendre le séjour de la Pape insupportable à Kellermann. Un courrier qui arrivait entre temps, de Savoie, lui donnait le prétexte qu'il cherchait de laisser la guerre civile pour courir aux frontières.

Le canton du Valais venait de donner libre passage aux troupes piémontaises. M. le duc de Montferrat menaçait Annecy, tandis que le général marquis de Cordon poussait, par la Maurienne, son avant-garde sur Chambéry.

Kellermann aussitôt marchait à la rencontre de l'invasion, et en quelques jours la repoussait par delà les Alpes; mais ces quelques jours avaient suffi pour que Lyon se trouvât à la merci de Crancé.

Exaspéré de l'insuccès de nombreux petits combats dans lesquels ses soldats se voyaient toujours repoussés, le conventionnel se décidait, le 23 août, à donner l'ordre de commencer le bombardement.

Mais voyez quel contraste entre assiégés et assiégeants : tandis que Crancé prenait ses dernières dispositions, Précy, en face de lui, inspectait une batterie de la Croix-Rousse.

Celle-là était commandée par un vieil officier dont

personne ne savait le nom, et qu'à cause de sa veste, de son pantalon de molleton blanc, on appelait « le Pierrot »...

Or donc, comme Précy achevait son inspection, le Pierrot lui montrait à quelque cent toises en avant Crancé à pied qui lisait une lettre; en même temps, Pierrot approchait la mèche d'une pièce qu'il venait de pointer sur le conventionnel.

Mais Précy l'arrête : « Non, dit-il contentons-nous de nous défendre. »

« Au moins le cheval, reprend le Pierrot, en montrant l'animal qu'un soldat tient par la bride à côté de Crancé.

« ... Eh bien ! feu pour le cheval... »

Et voilà la pauvre bête enlevée par le boulet, dont la générosité de Précy faisait grâce à son partenaire...

III

Le général Vaubois, qui commandait les batteries républicaines, venait d'écrire à Dubois-Crancé ce mot : « J'attends »... « Feu ! »... avait répondu le conventionnel. Et la première bombe républicaine, traçant dans la nuit tranquille sa parabole incendiaire, tombait sur la place Bellecour, à l'endroit où naguère s'élevait la statue de Louis XIV.

Il est onze heures du soir. Les bombes se succèdent. Le feu prend aussitôt sur plusieurs points.

Admirable est l'attitude des Lyonnais. Ils semblent dès la première minute avoir acquis l'expérience d'un bombardement. Chacun est à sa place; le service se fait dans un ordre parfait, d'épaisses couches de fumier sont partout répandues, tandis qu'à l'entrée de chaque maison, de grands réservoirs disposés depuis la veille se remplissent d'eau.

Cependant le feu des batteries crancéennes s'accélère. Les bombes tombent bientôt si dru, que le quartier de Bellecour devient inhabitable. On déménage à force les maisons. Les enfants, les femmes se réfugient de l'autre côté de la Saône, dans le quartier de Fourvières, que les projectiles n'atteignent pas encore.

Tout à coup, au milieu des plus effroyables détonations, un parlementaire républicain se présente aux avant-postes lyonnais. Il est porteur de propositions de paix. Crancé espère que la ville en flammes ne les refusera pas.

Précy consulte la municipalité. On lui répond « que ce n'est point à l'heure du danger qu'il convient d'accepter des propositions déshonorantes »...

Et le bombardement reprend plus furieux pour durer jusqu'au matin.

Pendant cette nuit affreuse, les femmes n'ont pas été moins intrépides que leurs maris, ou leurs frères. On en a vu plus d'une arracher la mèche fumante des bombes... Si quelqu'une éclate, elles sont là, les premières pour secourir.

Ce furent elles aussi, les nobles femmes, qui, le lendemain, lorsque Crancé eut l'audace de demander des

chirurgiens pour panser ses blessés, voulurent que ces blessés leur fussent confiés.

Elles espéraient au moins pitié pour ceux qu'allait abriter sous ses replis un grand drapeau noir. Mais non, la nuit suivante, le feu reprit. Et l'on vit, avec horreur, que les mortiers étaient pointés sur l'hôpital où les blessés de la veille venaient de recevoir une si généreuse hospitalité.

La plupart de ces détails sont empruntés aux *Souvenirs* de Mlle de Virieu. « On prétendait, à l'armée révolutionnaire, que M. le comte d'Artois logeait à l'hôpital. Et ce prétexte suffisait à Crancé pour violer toutes les lois de l'humanité... On vit là des scènes affreuses. Les plafonds s'effondraient sur les malades.

« Plus de quarante fois, le feu prit dans les salles; chaque fois, on parvint à l'éteindre...

« ... Cependant l'écroulement des voûtes rendit bientôt les bâtiments inhabitables. Il fallut songer à emporter les malades comme l'on pourrait.

« Quelques-uns, qui avaient la force de se traîner encore, s'échappèrent, couverts d'un drap ou d'une couverture. Quant à ceux qui étaient incapables de mouvement, ce furent les Sœurs infirmières, aidées par les femmes de la ville, qui les emportèrent sous les bombes. Plus d'un de ces malheureux fut tué sur la civière...

« Je ne puis me rappeler sans horreur tous les détails de ce bombardement. Tous les quartiers étaient atteints, l'un après l'autre. La commotion causée par les détonations brisait toutes les vitres... Des traîtres

se mêlaient encore, disait-on, d'ajouter à la terreur.

« Ils faisaient des signaux à l'ennemi ou mettaient le feu eux-mêmes.

« C'est à eux que furent attribuées la destruction par l'ennemi de l'arsenal et celle des magasins à foin, car ils furent atteints par les bombes, peu après l'apparition d'une petite lumière, que nous avions très bien vue de notre fenêtre.

« Il y avait, la nuit où le feu prit à l'arsenal, une telle quantité de maisons qui brûlaient à la fois sur le quai de la Saône, que nous ne pouvions les compter.

« On aurait dit un volcan qui vomissait des flammes que le vent chassait, tantôt à droite, tantôt à gauche, avec une fumée aveuglante.

« Les cris, dans cet enfer, se mêlaient aux détonations les plus épouvantables...

« Comme les batteries ennemies tiraient sans discontinuer sur les parties de la ville qui brûlaient, on ne pouvait ni approcher ni porter secours... »

Que d'admirables traits de courage cependant, dans cette nuit effroyable ! Un gentilhomme, M. du Treyve (1), tandis que l'arsenal brûle, se jette avec ses soldats dans cet océan de flammes pour en retirer les bombes et des pièces d'artifice chargées.

Vraiment la scène est digne de la fin du monde. A toutes les églises, en même temps, le tocsin sonne; une asphyxiante fumée enveloppe la ville.

(1) M. du Treyve vivait encore au moment de la Restauration. Le roi Louis XVIII, apprenant son héroïsme, lui envoya la croix de Saint-Louis.

Quand, pendant une seconde, les détonations s'arrêtent, on entend le sinistre roulement des canons et des tambours.

Tous les postes sont sous les armes.

On attend... quoi?... L'assaut qu'annonce ce bombardement furieux.

Le voilà. Une terrible fusillade, dont l'écho descend de la Croix-Rousse, apprend aux Lyonnais que les Crancéens essayent, là-haut, d'enfoncer leur ligne de défense.

Les Crancéens se sont jetés à corps perdu sur les canons et sur les baïonnettes qui défendent la redoute Panthod...

Il y a là, pour recevoir le choc, le plus intrépide des bataillons de Précy, celui du Port-du-Temple.

C'est à bout portant que les assaillants et la redoute engagent le feu. Les défenseurs ont accumulé les cadavres devant eux, mais les assaillants passent pardessus ces cadavres pour revenir à la charge.

On les repousse encore. Réduits enfin à manquer de munitions, les Lyonnais font feu une dernière fois et, la baïonnette au canon, s'échappent par une trouée sanglante dans les lignes ennemies.

L'exemple, malheureusement, n'a pas été suivi par les artilleurs de Grandval. Eux ne peuvent emmener leurs canons. Ils les enclouent l'un après l'autre à mesure que le nombre des servants diminue.

Quand, enfin, l'ennemi s'empare de la redoute, c'est que pour la défendre il n'y a plus ni un canon, ni un vivant.

Le général Grandval, qui toute la nuit a commandé à la Croix-Rousse, est tombé, le col du fémur brisé par une balle...

On l'emporte.

Mais comment laisser ses héroïques soldats sans chef? Grandval appelle Virieu, qui a combattu non loin de lui jusqu'au matin, un fusil à la main, et lui lègue le commandement que, dès lors, Henry ne quittera plus.

CHAPITRE XXI

Portrait de Henry. — Sa première discussion avec Précy. — Ses plans sont définitivement écartés. — Mme de Virieu et ses filles pendant le bombardement. — La famine à Lyon. — Spectres maçonniques. — Épisodes héroïques de la défense. — Correspondance de Henry avec sa femme. — Quelles amies deviennent les choses. — Envolées mystiques. — Le blocus se resserre. Les combats se multiplient. — Le petit Aymon de Virieu. — Arrivée du général Doppet. — Trahisons. — Combats à Perrache, aux Brotteaux, à Saint-Just. — Couthon.

I

Virieu avait, à la Croix-Rousse, en façon d'aide de camp, un jeune Dauphinois nommé Chevalier.

Chevalier, grâce à la protection de Henry, était entré aux pages, à Versailles, quelques mois avant les événements d'octobre. Mais alors licencié, comme toute la maison du Roi, il était tristement revenu à Grenoble pour ne se retrouver lui-même qu'au commencement du siège de Lyon.

Comment avait-il découvert Virieu à la Croix-Rousse, c'est ce que je ne saurais dire. Mais dès lors il ne l'avait plus quitté, et c'est grâce à lui que je puis ici retracer ce portrait si vivant :

« A quelque heure du jour ou de la nuit que le canon se fît entendre, nous y courions, M. de Virieu en avant, moi le suivant. Il semblait entraîné vers le feu par un aimant irrésistible. Je puis dire que le danger doublait ses forces, son visage s'illuminait à la bataille. Je ne l'ai jamais vu, ailleurs, ni si beau ni si calme. Au milieu d'un engagement, il pourvoyait aux plus petits détails. Il ne voyait pas les choses avec plus de sang-froid quand il traçait un plan de combat dans notre petite maison...

« C'est, du reste, à quoi M. de Virieu employait le peu de loisir que nous laissaient les patriotes. Mais toujours il revenait à dire que le succès, pour nous, était en rase campagne. Mieux vaut mourir d'une balle au grand air que de faim et de misère derrière des murailles, répétait-il sans cesse... Pourquoi n'a-t-on pas voulu le croire?... »

Il y a comme un rancunier souvenir contre Précy, dans cette dernière réflexion. On y découvre le regret dès longtemps si vif chez Virieu de voir le général obstiné à ne pas quitter l'abri de ses murailles.

La certitude que son avis était maintenant partagé par toute l'armée décidait sans doute Henry à accepter le commandement que lui avait légué Grandval, et dans lequel Précy s'était hâté de le confirmer.

Peut-être Virieu espérait-il aussi se trouver à même, comme général, d'influer sur les résolutions qui seraient désormais à prendre. Peut-être enfin croyait-il le moment venu de déployer son drapeau.

L'opinion royaliste se prononçait, en effet, si énergiquement à Lyon, que Précy pouvait recevoir publiquement à l'Hôtel de ville un envoyé de M. le comte d'Artois.

Ce fut à cette occasion que Henry eut avec son général une altercation qui d'un dissentiment faisait la plus funeste mésintelligence.

Précy avait appelé l'envoyé du comte d'Artois à un conseil de guerre où divers plans de campagne devaient être examinés.

Mis au courant de la situation, celui-ci s'était aussitôt prononcé pour une offensive qui ferait sortir de Lyon les forces insurgées.

Heureux d'entendre ainsi formuler son propre avis, Henry avait vivement appuyé la motion de l'officier émigré (1) et marqué les montagnes du Forez comme l'objectif le plus désirable à atteindre. Il rêvait d'y soulever une seconde Vendée. Le mot même lui échappa.

Mais Précy objecta dédaigneusement que Lyon ne ressemblait en rien à la Vendée; qu'il n'y avait point d'ailleurs à abandonner aux vengeances républicaines une malheureuse ville que ne protégeraient pas les lois ordinaires de la guerre.

« Qu'importent ces choses? s'écriait alors Henry, hors de lui... J'ai ici mes plus chères affections, et pourtant je considère que la cause pour laquelle nous combattons domine tout autre intérêt... »

(1) Il se nommait le chevalier de Terrasse de Tessonnet.

Telle était la chaleur de Virieu à défendre cette opinion que le général lui imposait violemment silence.

Henry se tut. Mais en traversant, pour regagner la Croix-Rousse, ces rues dévastées, en voyant ces maisons effondrées, cette population aux abois, errant d'abri en abri, il se prenait à maudire l'obstination de celui qui, par une pitié mal entendue, réduisait son armée à s'émietter misérablement derrière des remparts, et condamnait un peuple héroïque à s'ensevelir sous des ruines.

Peut-être songeait-il à ses enfants qu'il ne savait où retrouver. Car sous la pluie de feu qui s'abattait sur Lyon aucun abri n'était sûr longtemps.

« Nous changeâmes sept ou huit fois de logement, toujours chassées par les bombes, toujours chassées par les boulets, a raconté Mlle de Virieu.

« Un de nos derniers logis fut au quatrième d'une maison assez légèrement bâtie, au bout du Chemin-Neuf (1).

« Dans notre chambre, d'autres personnes étaient empilées avec nous, parmi lesquelles une petite fille de notre âge, avec laquelle nous prenions nos ébats, sans grand souci des projectiles. »

Comment en auraient-elles eu peur, ces enfants que l'on envoyait jusque sous le feu ramasser les balles dont on devait se resservir?...

Plus d'une fois Mme de Virieu a raconté qu'en ve-

(1) Sous la colline de Fourvières.

nant voir ses filles elle apprenait qu'on les avait employées à pareille besogne.

« Cependant, notre propriétaire fut si impatientée de nos gambades, continue Mlle de Virieu, qu'elle nous chassa un beau soir de chez elle à neuf heures.

« Notre pauvre gardienne Chinard ne savait que faire de nous.

« Nous allâmes frapper à bien des portes. Quelques-unes s'ouvrirent, mais sans qu'on consentît à nous recevoir. Enfin nous trouvâmes l'hospitalité dans une maison appelée la maison Savy, au pied de la colline de Fourvières. On peut dire que notre malheur nous sauva la vie. Cette nuit-là même, une bombe tomba sur la maison que nous venions de quitter et effondra tous ses étages.

« Je ne sais ce qui advint de notre sévère hôtesse. Quant à notre mère, nous ne la voyions que bien rarement.

« Elle aussi était délogée chaque jour par les bombes et par les boulets... »

Et il en était de même de 25 ou 30,000 Lyonnais. Encore tous n'étaient-ils pas aussi heureux que les petites de Virieu.

« Deux jours après notre aventure du Chemin-Neuf, on nous mena sur le quai Saint-Vincent, chez deux vieilles filles, Mlles Feuillet et Publié, dignes personnes assez bavardes, mais qui sauvèrent un grand nombre de malheureux.

« Nous passions, ma sœur et moi, une grande partie de notre temps à la fenêtre, dont la vieille Chinard

fermait les persiennes, de peur des éclats et des débris que les bombes faisaient voler en tous sens.

« A travers les barreaux, nous voyions de tristes choses : tantôt passer des blessés, tantôt des femmes qui se sa sauvaient parce qu'elles avaient entendu le cri de : « Gare la bombe! » que les passants poussaient pour avertir. Un jour, nous vîmes un magnifique cheval qui avait eu la jambe cassée au combat. On l'abattit presque sous notre fenêtre. En un instant, il fut dépecé jusqu'aux os. Cela nous fit une impression que je ne puis dire, mais cependant ne nous empêcha pas de manger de grand appétit le morceau que nos hôtesses en avaient arraché... »

II

A toutes les horreurs du bombardement se joignaient en effet celles de la famine, et celle-là s'aggravait encore du retour à Lyon des bandes fidèles du Forez, que quelques combats malheureux refoulaient dans la ville.

Ce renfort arrivait trop tard. Il épuisait les dernières ressources, sans apporter un secours suffisant au point de vue militaire, car chaque jour, ou plutôt chaque nuit, on se battait. Entre les avant-postes lyonnais et ceux des Crancéens, ce n'était plus qu'un vaste

cimetière dont les cadavres, exposés au soleil de septembre, menaçaient d'ajouter la peste à l'incendie.

On voyait parfois, comme si rien ne devait manquer à l'horreur de la tragédie, Muscadins et Crancéens venir entre deux massacres trinquer ensemble comme le rêvait Heine : « A la mort ! »

Non, rien ne manquait, pas même la plaisanterie macabre.

Certain soir, vers onze heures, les soldats de Crancé attaquaient la redoute des Brotteaux. Tout à coup, au milieu de la fumée et à la lueur des coups de fusil, ils entrevoient un squelette qui, une épée flamboyante à la main, se dresse devant eux. Et puis, ce sont des spectres drapés de linceuls, la tête couverte de couronnes d'or ou de fer, qui apparaissent. Dans leurs mains sont des fusils. Au bout des fusils, des baïonnettes. Et voilà que, le squelette en tête et avec des hurlements affreux, la ronde infernale se précipite hors de la redoute (1).

Croyant avoir l'enfer sur les bras, les républicains fuient éperdus, mais pour revenir... Ils devaient avoir raison de ces spectres comme la Révolution avait eu raison des illusions de Virieu.

Quel rapprochement, quelle leçon pour lui ! C'était dans la maison même qui venait de vomir cette mascarade, qu'il avait été initié aux mystères maçonniques.

Là, en effet, s'élevait la loge de la Bienfaisance. Et

(1) *Histoire du peuple de Lyon.* — BALLEYDIER.

qui sait si ce squelette, si cette épée, si ces oripeaux n'avaient pas servi jadis à la réception de Virieu?

C'était donc à ce siège, à ce massacre, qu'aboutissaient ses espérances d'antan...

Hélas! elles aussi s'enfuyaient sous ces loques ensanglantées. Danse macabre qui narguait le reste de sa vie d'un rire amer et jetait une dernière pierre à son passé. . . . .

. . . .

Qu'importe maintenant le récit des combats qui se succédaient? Chacun arrachait aux veines de Lyon le meilleur de son sang. Avec lui, la vie s'enfuyait. Partout, sur les remparts, il fallait qu'un survivant suppléât à deux ou trois morts.

On vit ainsi des hommes garder les mêmes postes pendant trois semaines sans être relevés.

Épuisé de fatigue, dévoré de souci, Henry ne quittait plus les hauteurs de la Croix-Rousse, où à chaque seconde sa présence pouvait être nécessaire.

Comme le faisait Précy, comme le faisaient tous les chefs, il abandonnait à ses hommes son pain d'avoine et de paille hachée. Lui ne se nourrissait plus que d'herbes cuites avec des graisses que l'on était parvenu à dégager de la pommade des parfumeurs.

Mais privations, dangers, souffrances n'étaient rien auprès de l'inquiétude qui le tenaillait pour sa femme et ses enfants!

Des journées entières se passaient sans que Cara, le fidèle serviteur de Henry, parvînt à retrouver la

comtesse de Virieu pour lui remettre les courts billets que lui écrivait son mari.

« Mon père avait ainsi trouvé le seul moyen de soutenir le courage de ma mère, a écrit Mlle de Virieu, en parlant de ces fragments de lettres dont quelques-uns ont été conservés... Ce n'était pas en lui donnant une espérance que depuis longtemps il n'avait plus... mais en lui suggérant la plus sublime résignation chrétienne.

« Pourquoi désespérer de la vie, de ce qui t'est le plus cher? disait un de ces billets... Si Dieu ordonne, alors il sera temps de chercher à supporter la douleur... Aie confiance en Celui devant qui la mort n'est qu'un réveil... devant qui les morts sont plus vivants que les vivants... mais prie... prie toujours... Anne, qui ne pouvait plus parler, priait du seul mouvement de ses lèvres... quand son cœur touchait au dernier terme de ses forces. Elle s'enfermait dans le temple. Elle fut exaucée. . . . .
. . . . »

III

Quelles amies deviennent pour nous les choses qui ont appartenu à des êtres aimés !

Tout, maintenant que la comtesse de Virieu désespérait presque de revoir son mari, devenait pour elle

une relique poignante. — Le billet qu'il venait d'écrire, la bague qu'il avait portée, faisaient revivre avec une intensité cruelle les heures du bonheur passé. Oui, l'amour revêt chaque objet d'un charme sous lequel les joies et aussi les larmes se retrouvent, à jamais cristallisées.

Pour la comtesse de Virieu, cette sensation s'aiguisait à mesure que les billets de son mari s'imprégnaient davantage d'une ferveur presque béatifique. La fièvre avec laquelle Henry cherchait à compenser par des visions du Ciel les joies qu'elle-même lui avait données jusque-là, marquait un détachement qui appelait la mort.

« Ne nourris donc pas ta douleur de ces idées de reliques, de bagues, de cheveux ; une âme faible aime à s'entourer de ce qui entretient sa peine et ravive son angoisse... Mais en s'élevant plus haut, crois-moi, on cesse d'en tourmenter son cœur.

« Comment donc mettre à la vie un prix tel que l'on succombe à la crainte de voir mourir les siens ?

« Qu'importe la tempête, quand le naufrage même est l'entrée du port ?...

« Ne sommes-nous pas sur la terre des victimes perpétuellement immolées ? Reculerons-nous quand l'heure du sacrifice approche, après l'avoir tant de fois offert ?...

« Jésus-Christ n'en a pas fait ainsi... Que le baptême de sang efface... efface... efface !... »

Et pour imposer ce sublime détachement à celle qu'il aimait :

« ... Non, s'écriait-il en finissant, je ne t'entretiendrai plus de ma tendresse... »

Dès lors, il n'écrivit plus que le jour où, avant d'aller à sa dernière bataille, il demanda à sa femme de lui envoyer le prêtre qui devait l'aider à mourir...

Entre temps, les troupes républicaines arrivaient plus nombreuses sous les murs de Lyon. Leur chiffre bientôt atteignait celui de 80,000 hommes.

Le 17 septembre, la ville était entièrement bloquée. Il n'y avait plus, dès lors, d'illusions à se faire. Trop tard Précy comprenait la faute qu'il avait commise.

Il essayait de briser le cercle qui l'enserrait en s'emparant des positions de Montessuy, en avant de la Croix-Rousse. Mais la trahison d'un officier nommé Reux, acheté par Crancé, faisait échouer l'attaque.

Une autre affaire malheureuse, mais celle-là héroïque, avait lieu à la Duchère (1), le 19 septembre.

Cinquante Muscadins tinrent en échec mille Crancéens. Quand enfin les munitions furent sur le point de manquer dans la redoute, le feu cessa. Chacun des survivants chargea son fusil de sa dernière cartouche; puis on s'embusqua derrière l'éboulis des murailles, et quand chacun eut devant soi une poitrine ennemie, les dix hommes qui restaient firent feu. Se croisant alors les bras, ils attendirent la mort en échange de celle qu'ils venaient de donner.

Mais, si héroïque qu'elle fût, la défaite n'en livrait

(1) La Duchère était une redoute détachée au nord-ouest de la Croix-Rousse, sur la rive droite de la Saône.

pas moins à l'ennemi l'accès de Lyon. Il pouvait prendre en flanc maintenant toutes les défenses de la Croix-Rousse et rendre la position de ses défenseurs intenable.

Sur les instances de Virieu, Précy alors se décidait enfin à une sortie pour culbuter les travaux d'approche que l'ennemi avait poussés jusqu'à la Saône.

Tout était prêt. Henry devait conduire la colonne, quand, sans que rien semblât motiver cette résolution, le général en chef donnait brusquement contre-ordre. Cette fois Virieu ne fut plus maître de lui.

Il s'emporta avec une violence extrême contre le général, quand il l'entendit lui répondre par ces mots d'un philanthrope, et non d'un homme de guerre :

« Je recule devant une question de sang... le sang de nos soldats est trop précieux... je dois le ménager... »

Si jusque-là Précy avait tort de ménager la vie de ses hommes, il avait raison maintenant, que leur mort devenait inutile.

IV

L'issue fatale était non seulement certaine, mais prochaine. Virieu voyait l'ennemi déborder toutes les positions de la défense. La banlieue tout entière était en son pouvoir. A quelques lieues en avant

de la Croix-Rousse, le village de Fontaines, où M. Lanet avait emmené le petit Aymon, était devenu, Henry le savait, le quartier général d'un commandant républicain. Dès lors, qu'en était-il du pauvre enfant? L'avait-on reconnu? Servait-il d'otage?... Était-il massacré?

Parmi toutes leurs douleurs, cette ignorance dans laquelle Henry et sa femme vivaient depuis l'investissement de Lyon n'était certes pas la moins cruelle. Henry devait mourir dans cette ignorance. Peut-être fut-ce ce dernier sacrifice qui racheta son fils!

Car, avertie on ne sait comment de la présence du petit Aymon à Fontaine, Mme Journet, la fidèle gardienne de Pupetières, arrivait pour recueillir l'enfant, à l'heure où il était abandonné par l'homme qui en avait la garde.

Reconduire Aymon à sa mère était impossible. Mme Journet l'emmena à Grenoble. Mais bientôt elle-même se voyait arrêtée. Elle confiait alors l'enfant à une de ses amies, une pauvre ouvrière que sa misère ne devait pas longtemps garantir. Arrêtée elle aussi, il fallut qu'un vieux domestique du comte du Bouchage, nommé Esprit, prît la charge du fils de Henry. A son tour, il le remettait, sous le nom du « petit Simon », à son septième protecteur, un marchand de drap de Grenoble nommé M. Rubichon. Chose inouïe, l'enfant ne s'était pas trahi, et nul, sauf Mme Journet, n'avait su son nom!...

Le bombardement, cependant, reprenait plus violemment que jamais dans la nuit du 23 au 24 sep-

tembre. Les républicains célébraient ainsi l'arrivée devant Lyon d'un nouveau général en chef. Celui-là se nommait Doppet.

« Ces b..... de Muscadins, disait Doppet en prenant possession de son commandement, ont donc fait un pacte avec Satan, pour résister si longtemps à la pluie de salpêtre, de fer et de plomb dont on asperge leur ville...

« ... Nous, nous en ferons un avec le Père éternel, car son fils Jésus était comme nous un bon républicain et un parfait sans-culotte (1)... »

Ses opinions étaient, on le voit, pour tenir lieu de talent au nouveau général.

Toutefois, il ne paraissait pas y avoir une telle confiance qu'il ne crût utile de les doubler de quelques assignats. Dans la nuit du 28 au 29 septembre, un traître lui vendait le mot d'ordre. Les redoutes qui défendaient le village de Sainte-Foy, au sud-ouest de Lyon, étaient enlevées de cette façon sans coup férir. Précy, qui à l'heure même repoussait une attaque du côté des Brotteaux et croyait avoir au sud comme à l'ouest ses derrières protégés, se trouvait subitement pris entre deux feux. Mais bientôt sa position, déjà si critique, s'aggravait encore d'une nouvelle trahison.

Le pont de la Mulatière, malgré l'ordre donné de le faire sauter, avait livré passage au général républicain Vallette.

Quelques jeunes hommes heureusement s'aperçoi-

---

(1) *Histoire du peuple de Lyon.* — Balleydier, t. II, ch. VII, p. 130.

vent du danger. A grand'peine, ils parviennent à mettre en batterie deux pièces dont les décharges précipitées font hésiter les Crancéens, et avertissent Précy.

Le général aussitôt accourt, suivi de quelques cavaliers. Dès qu'il aperçoit l'ennemi, l'ordre est donné de charger. Et la bride aux dents, le sabre au poing, ses 150 ou 200 hommes se jettent sur les troupes de Vallette.

Quelques compagnies d'infanterie au même moment accourent au pas de charge et se prennent corps à corps avec les Sans-Culottes. On se bat à coups de crosse de fusil, à coups de sabre. Précy a trois chevaux tués sous lui. On piétine sur des cadavres. Deux fois, trois fois, les Lyonnais sont repoussés; ils reviennent sur l'ennemi, qui enfin cède et est rejeté dans le fleuve.

Jamais mêlée n'avait été plus sanglante. Deux cavaliers de Précy s'étaient défiés à qui pénétrerait plus avant dans les rangs républicains. Celui qui semble gagner la partie tombe abattu de trois coups de sabre : c'est une femme...

Tel fut le dernier éclat des armes lyonnaises. Aux Brotteaux, à Saint-Just, à Perrache, partout l'ennemi fuyait.

Le lendemain de cette victoire ne s'en leva pas moins sinistre sur Lyon. Chacun comprenait qu'un tel effort ne pouvait pas se renouveler. Chacun avait le sentiment de son impuissance et de la trahison qui passait dans l'air.

Couthon, l'homme de Robespierre, devait parachever l'œuvre entreprise par Dubois-Crancé.

Avec lui, la chute dans l'horrible devenait plus profonde.

Avec lui, c'étaient les prisonniers aux bourreaux, et la ville aux démolisseurs. L'extermination allait passer et effacer jusqu'aux noms des victimes.

« Ne plantez rien sur la tombe de ceux qui sont morts en vain pour la patrie... »

CHAPITRE XXII

Dernier billet de Henry. — Visions et réveil. — Détresse de Lyon. — Lettre d'un patriote. — Les morts, les traîtres, l'émeute. — Précy réunit les sections. — Une députation à Couthon. — Sa réponse. — Une dernière trahison. — Conseil de guerre. — Sortie résolue. — Virieu demande le commandement de l'arrière-garde. — Henry chez sa femme. — L'abbé Forestier. — Dernière messe au camp. — Plan de Précy. — L'armée quitte Lyon. — L'arrière-garde est coupée. — Une charge désespérée. — Entrée des Sans-Culottes à Lyon. — Fuite de Mme de Virieu et de sa fille. — Toinon Tricot. — Première étape. — Le maire de Duerne.

I

Voici le dernier billet que la comtesse de Virieu recevait de son mari.

Après avoir prié sa femme de lui envoyer le prêtre qui avait sa confiance, il ajoutait :

« ... Ah ! sans doute, je souffre, mais mon âme a d'étranges jouissances... L'ennemi va épuiser sa rage sur mon cadavre, mais cette âme qui pense et qui t'aime va, je le sens, entrer triomphante dans l'éternelle vie...

« Pardonne-moi de l'emporter si haut. Mais le déchirement de ta souffrance a besoin de ces suprêmes consolations... Plus l'abandon est complet, plus la

consolation surabonde. Pourquoi ne pas entrer, toi aussi, dans ces pensées et t'y perdre?... Pourquoi craindre, pourquoi hésiter devant l'appel du Maître, et ne pas dire, toi aussi : Me voici?... »

Mais comment, tout alourdie encore de sa tendresse, eût-elle suivi un si haut vol?... Henry, cependant, voulait partager son cœur avec elle jusque dans les éblouissantes régions déjà entrevues. Pour l'y entraîner, son amour avait des accents tels que les trouvaient les premiers martyrs.

« O délices éternelles, ne serez-vous donc pas pour elle comme pour moi ? »

. . . .

Dans la nuit pleine d'étoiles, sur ces sommets de la Croix-Rousse, abreuvés de sang, tandis qu'à portée de pistolet, retentissait le « Ça ira », Henry écrivait ainsi. Son esprit remontait le cours de sa vie. Il la voyait pavée de douleurs, comme le champ de bataille qui s'étendait devant lui était pavé de cadavres. Son âme se dégageait de ces ruines. Elle prenait son essor, et, dans son rêve, Henry la suivait emportée au pied du trône de Dieu par ses bonnes intentions, comme par les anges. . . . .

Mais, à l'aube, hélas! que restait-il de la vision ?

On était au matin du 7 octobre, le feu des assiégeants redoublait. Tout marquait la fin de l'horrible drame. La paille et l'avoine, dont on faisait le pain, manquaient. Rien dans la ville ne tenait plus debout que les courages.

« Hier, écrivait un soldat de Crancé, une bombe est tombée dans un réduit où plus de cinq cents gredins étaient enfermés avec leur séquelle... Et... saute, muscadin !... »

On n'était plus en sûreté même dans les caves. Quand un malheureux y mourait, on le laissait dans un coin jusqu'à ce que la pluie de feu, un instant ralentie, permît de remonter pour l'enterrer. Comme les Girondins, pendant la dernière nuit qu'ils passèrent enfermés avec le cadavre de Valazé, on pouvait venir serrer la main des morts, en leur disant : « A demain... »

« Pour nous, écrivait Mlle de Virieu, nous avions quitté la maison Feuillet et Publié lorsqu'elle eut été démolie par les boulets, et nous étions retournées dans la maison Savy, ou plutôt dans sa cave, où se trouvait une société nombreuse de fuyards. Cette cave semblait solide. On la croyait à l'abri des bombes. Mais la faim ne nous y épargnait pas. On nous distribuait là un picotin d'avoine par personne. Un misérable chat nous avait volé les dernières pommes de terre qu'on nous avait données. Pendant deux jours nous fûmes à l'avoine pilée et cuite à l'eau; encore étions-nous parmi les plus heureux. »

Elle avait raison. Bien que la misère et la faim fussent devenues aussi impitoyables que les Sans-Culottes, les enfants, du moins, étaient à l'abri de l'angoisse poignante que faisait éprouver la trahison, qui maintenant allait, venait et s'ajoutait à toutes les détresses ambiantes.

Les murs se couvraient de placards contre le général Précy, contre Virieu, contre tous ceux qui dirigeaient la défense.

Vainement Précy invitait par une proclamation... « les bons citoyens à dénoncer les j... f... qui se cachaient »... Ceux-ci bientôt ne se cachèrent plus. On voyait circuler à travers la ville et peu à peu s'enhardir les Jacobins dont, par pitié, on avait épargné la vie.

Ces hommes, suivis d'abord seulement par les traîtres, eurent bientôt autour d'eux tous les lâches et enfin les découragés.

Quelques postes furent abandonnés. Çà et là, des incendies jaillissaient qui n'étaient pas allumés par les bombes de Couthon. C'était l'émeute qui se levait pour avoir raison des dernières résistances.

Il n'y avait plus d'espoir, et telle était encore l'impulsion, la vitesse acquise, que personne n'osait prononcer tout haut le mot de capitulation qui oppressait toutes les volontés, tous les courages, tous les regrets.

Précy avait convoqué les sections, et sans qu'il eût exposé la situation, la discussion s'engagea par une admirable rivalité de sacrifices.

Un jurisconsulte de Lyon, M. Béraud, proposa de s'offrir à Couthon comme victime, pour sauver la ville. Précy en voulait faire autant. Puis il fut question d'une lutte désespérée où on ferait sauter chaque maison qu'on ne pourrait défendre.

Ce parti héroïque eût sans doute été accepté; mais

il y avait là des femmes, des enfants, des blessés, au sort desquels il fallait pourvoir.

On se résolut à ce parti extrême d'envoyer à Couthon trente-deux commissaires, représentant les trente-deux sections, pour proposer une capitulation sans autres conditions qu'on ne livrerait aucun chef à la Convention.

Il était dix heures du soir quand les commissaires se présentèrent devant Couthon au quartier général de Sainte-Foy. Le misérable s'emporta et répondit « qu'il n'était pas à discuter de conditions, et que les Lyonnais auraient à subir celles qu'il plairait à la République d'accorder à des rebelles, pour qui la mort de la guillotine serait encore trop douce ».

Les commissaires se retirèrent rompant toute négociation. Mais un nouveau désastre les attendait.

Pendant qu'ils discutaient, un traître avait ouvert aux soldats de Couthon la porte Saint-Clair, au bas de la Croix-Rousse.

Le plus affreux de tous les combats livrés depuis le commencement du siège s'y était engagé dans la nuit.

Muscadins et Sans-Culottes roulaient pêle-mêle dans le Rhône. C'étaient bien ces cadavres que Chalier avait entrevus et que le fleuve devait charrier par monceaux...

La porte Saint-Clair livrait Lyon sans qu'il fût possible de résister un jour de plus aux troupes de la Convention. Si celles-ci ne dépassèrent pas le Rhône cette nuit-là, c'est qu'il était certain que l'aube leur livrerait la ville.

Précy réunit un dernier conseil de guerre.

Toutes les éventualités furent rapidement examinées... Après une délibération fiévreuse, il fut décidé que le seul parti qui offrît encore quelque chance de salut était de s'ouvrir un passage les armes à la main.

Mais cette fois encore, les dispositions prises par le général semblaient mauvaises à Virieu. Il crut de son devoir d'insister pour que l'on abordât l'ennemi par masses compactes, au lieu d'essayer de rompre avec des colonnes isolées le cercle qui enserrait Lyon.

La discussion s'envenima comme toujours entre les deux généraux. Précy, qui sentait combien l'événement avait donné raison au sentiment de Virieu, s'emporta et coupa brusquement court à la discussion par ces mots qui furent l'arrêt de mort de Henry :

« Un militaire obéit et ne discute pas... »

A quoi mon père répondit « qu'il demandait le commandement de l'arrière-garde, qu'il regardait comme irrémissiblement sacrifiée ». . . . .

Ces lignes sont de Mlle de Virieu.

II

En regagnant la Croix-Rousse, Virieu passa chez sa femme pour la prévenir des dispositions prises, et

en même temps, sans que le mot dût être prononcé, pour lui faire ses derniers adieux.

Entre eux, que se passa-t-il ? Le langage est impuissant à le dire. Comment exprimer ce qui est inexprimable? Il n'y a parfois pas de mesure entre les mots et les choses. On se tait alors, comme on se voile le visage, comme on ferme les yeux, comme le cœur cesse de battre devant certaines émotions trop fortes.

De cette dernière rencontre de Henry et de sa femme, on ne sait qu'une chose, c'est l'héroïque résolution que prit la comtesse de Virieu de ne pas suivre son mari.

« Mon père et ma mère avaient compris qu'en s'exposant au même danger, ils risquaient de nous laisser sans appuis sur la terre, et que, par amour pour nous, il fallait que l'un d'eux consentît à survivre. »

. . . .

Henry avait vainement attendu chez sa femme le prêtre qu'elle avait appelé. Les derniers ordres à donner l'obligeaient à regagner en hâte la Croix-Rousse; il partit en faisant dire à l'abbé Forestier de le rejoindre à son quartier général.

L'abbé Forestier, qui plus tard devint évêque de Troyes, a laissé de ces derniers moments de Henry un récit que sa fille a recueilli comme son plus précieux héritage.

« Après que mon père eut donné ses derniers ordres, et en attendant l'heure où il devait partir, il s'enferma avec son confesseur. Puis il ouvrit la porte et trouva

dans la pièce sur laquelle elle donnait quelques officiers qui devaient l'accompagner.

« Messieurs, dit-il, que ceux d'entre vous qui ont des intérêts trop chers pour ne pas regretter la vie ne suivent pas l'armée. Peut-être leur sera-t-il possible de se sauver pendant un premier mouvement de désordre. Quant à ceux qui sont déterminés à me suivre, ils ne doivent pas se dissimuler que peu d'entre nous échapperont à la mort. Je leur conseille donc de faire ce que je viens de faire. La foi du chrétien ne nuit pas au courage du soldat. »

. . . .

Voici la fin de cette scène admirable. Un prêtre soldat avait improvisé un autel sur des tambours et s'était dépouillé de son uniforme de cavalier pour dire la messe. Ah ! c'était bien l'office des morts ! Le moment de l'élévation fut solennel. Celui de la communion fut sublime. Quand Henry se releva, l'hostie sainte sur les lèvres, son visage rayonnait (1)... Puis chacun rejoignit son poste de combat.

Précy comptait remonter la Saône jusqu'à Trévoux, y traverser la rivière et se jeter ensuite dans l'Est pour gagner les montagnes du Jura. Le plan était hardi. Il l'était d'autant plus que les troupes employées au

(1) « Ceux des officiers qui n'étaient pas dans les postes et qui devaient partir virent alors mon père... Ils ont raconté que son visage était comme transfiguré; il avait quelque chose de surnaturel et paraissait rayonner. »

(*Souvenirs de Mlle de Virieu.*)

blocus venaient d'être renforcées. Cependant, les reconnaissances que le général avait lui-même dirigées au nord-ouest de Lyon lui donnaient à penser que là se trouvait le point faible de l'ennemi. Dans toute cette région les chemins d'ailleurs demeuraient praticables. Précy avait pris ses dispositions en conséquence.

Une première colonne avait l'ordre de remonter la rive droite de la Saône jusqu'à la rencontre des avant-postes de Couthon. Là, sans attaquer, elle devait attendre l'arrivée de deux autres colonnes qui formeraient le centre et l'arrière-garde de la petite armée lyonnaise; puis, une fois réunies toutes ensemble, essayeraient de forcer la ligne d'investissement entre les villages de Saint-Cyr et de Saint-Rambert.

Précy avait assigné à ses troupes le faubourg de Vaise comme point de concentration.

Malheureusement on ne voulut pas, comme le demandait Henry, profiter de la nuit pour commencer le mouvement. Il était environ six heures du matin lorsque les deux premières colonnes furent prêtes à partir.

L'avant-garde, qui sous les ordres du général Rimberg devait remonter la Saône, était forte d'environ cinquante chasseurs et de cent vingt cavaliers. La seconde colonne, dont Précy s'était réservé le commandement, ne comptait guère que trois cents combattants. C'étaient de solides soldats, avec lesquels, le général l'affirme dans son rapport, il aurait réussi à faire sa trouée, si sa marche n'eût été alourdie par ses canons,

et surtout si son arrière-garde, commandée par Virieu, l'eût rejoint au moment décisif.

Mais dès la première heure, la fatalité s'en prenait à Henry. Sa troupe avait l'embarras de la caisse de l'armée, et l'embarras bien plus grand encore des femmes, des enfants, des malades, qui à chaque tournant de rue s'enlaçaient à elle.

Il en résulta que Henry ne se présenta au rendez-vous que vers huit heures du matin. Quand même, le rapport de Précy lui fait grand honneur de cette retraite si difficile de la Croix-Rousse sur Vaise (1).

Enfin, comme neuf heures sonnaient (2), le général donnait l'ordre de se mettre en marche. L'avant-garde de Rimberg défila. Puis le centre et l'arrière-garde suivirent le mouvement dans la direction convenue.

Mais à peine Précy suivi de Virieu, a-t-il dépassé les dernières maisons de Vaise qu'il est pris en écharpe par le feu de cinq batteries établies à sa gauche sur les hauteurs de la Sauvegarde et de la Duchère.

Les Lyonnais ne s'arrêtent pas, ils enlèvent tous les postes qui essayent de leur barrer la route.

Un instant cependant la troupe de Précy semble hésiter. Le chemin qu'elle suit est encaissé. Une demi-compagnie de Sans-Culottes est là postée sur le talus et ouvre un terrible feu plongeant. Mais voilà que le général, suivi de quelques hommes, bondit, un fusil à la main, sur le talus opposé; il riposte à bout portant et

(1) Lettre du comte de Précy, documents publiés par M. Albert Metzger.

(2) 9 octobre 1793.

parvient ainsi à dégager sa colonne. Quelques instants plus tard, le désastre eût été irréparable, car de partout les patriotes accouraient à la rescousse.

Comme les deux colonnes qui la précédaient, celle que menait Henry s'avançait en bon ordre.

Toute cette population qui fuyait sous son aile avait elle-même bravement essuyé la canonnade, quand l'explosion d'un caisson jeta tout à coup dans les rangs un désordre tel qu'il fallut à Virieu quelques instants pour remettre sa troupe en marche.

Mais ces quelques instants avaient suffi pour que la trouée faite par Précy se refermât. C'était contre une véritable muraille de fer et de feu que Henry se heurtait. La position lui apparut aussitôt désespérée. Ses hommes et lui eussent peut-être passé; mais comment jeter sur ces baïonnettes ce troupeau de femmes qui tourbillonnent folles de terreur autour de ses soldats?

Le brouillard qui jusque-là avait enveloppé la colonne se déchire. Un radieux soleil illumine tout à coup l'indescriptible désordre sur lequel se détache impassible l'homme vers lequel se tendent ces mains de femmes suppliantes et se tournent ces regards de soldats qui implorent un dernier ordre.

Et quel ordre peut-il donner? La fatalité est plus grande que sa volonté, que son courage. Debout sur ses étriers, Henry d'un geste montre les Sans-Culottes, puis il se penche, éperonne son cheval, et, emporté par l'élan d'une charge folle, il disparaît dans les rangs de l'ennemi.

III

Pendant que ces terribles événements se passaient, entre Vaise et Saint-Rambert, Lyon était dans l'état de confusion d'une grande ville secouée par un tremblement de terre.

A travers les ruines, on voyait errer les malheureux qui sortaient des caves. Aveuglés par la lumière, à peine se reconnaissent-ils entre eux. Mais là-bas, vers les portes de la ville, on entend battre les tambours républicains... Alors, beaucoup veulent fuir, où? ils n'en savent rien. Ils courent, ils vaguent à travers les rues... Quelques traîtres se détachent de ces foules haletantes. Ceux-là s'élancent au-devant de l'armée républicaine, qui, à leur gré, tarde trop.

Oui, vraiment, elle tardait; on l'eût dite respectueuse de l'héroïque défense, car elle hésitait à franchir les portes de Lyon.

Comme l'avait prévu Henry, cette hésitation devait sauver bien des malheureux, et avec eux sa femme et ses enfants.

« Le jour commençait à paraître, a écrit Mlle de Virieu. Nous entendions le canon de tous côtés et partagions l'effroi universel, quand nous fûmes rejoints, ma sœur et moi, par Mlle Sophie, la femme de chambre de ma mère. Sophie nous fit mettre deux

paires de bas, deux chemises et deux robes l'une sur l'autre. Sur la tête, elle nous plaça des bonnets d'indienne, et nous partîmes sans autre bagage. Le moindre paquet nous eût rendues suspectes. Nous allâmes rejoindre ma mère dans cet équipage, à Saint-Just, où Sophie nous dit que nous la retrouverions dans une maison de campagne où on lui avait donné un dernier asile.

« En montant le chemin neuf, nous longeâmes des détachements de l'armée révolutionnaire qui entraient.

« Nous ne vîmes pas de troupes de ligne, mais seulement une foule de paysans armés, sans uniformes, qui faisaient force mauvaises plaisanteries aux passants qui, comme nous, s'efforçaient de s'enfuir de la ville . . . .

« Ah! je vivrais cent ans que je n'oublierais pas le regard avec lequel ma mère nous accueillit. Ce regard avait une expression calme, mais d'une douleur si navrante que nous restâmes muettes et consternées, nous qui arrivions si radieuses de la voir. Elle s'était séparée la veille de mon père. Un pressentiment affreux lui faisait comprendre qu'elle ne le reverrait plus.

« Mais dans l'affreux désordre nous ne savions que devenir, où aller. Ma mère elle-même ne savait à quel parti se résoudre, quand nous vîmes arriver la servante de notre médecin, M. Egoni.

« Elle s'enfuyait en Forez dans sa famille et venait pour nous aider à fuir avec elle.

« Cette brave fille faisait peur à voir. Noire comme

la cheminée et pâle comme la mort, marquée profondément de la petite vérole, avec des yeux dont le blanc était si tranché qu'elle en devenait effrayante lorsqu'elle se fâchait, Toinon devait faire peur aux Conventionnels eux-mêmes, et devenir notre libératrice.

« Ma mère endossa comme elle put les vêtements de la servante, et n'emporta comme nous que ce qu'elle put mettre sur elle.

« Nous nous acheminâmes à pied, ma mère, Sophie, Toinon, ma sœur et moi.

« Aucune de nous ne portait de paquets, pour ne pas avoir l'air de fugitives. Ma mère était si faible que nous ne pouvions aller bien loin, et si triste que nous nous sentions tout oppressées en la regardant sans oser rien lui dire. Cependant, nous étions si contentes de ne plus être dans une cave et de courir au soleil, dans la campagne, que nous devions percer le cœur de notre mère par notre joie. Nous ne vîmes pas un seul soldat, mais une foule de paysans en grands chapeaux qui avaient l'attitude de gens qui vont à la foire. »

Ceux-là, sans doute, étaient ces paysans auvergnats, dont parle Mlle des Escherolles, qui, montés à poil et portant d'énormes sacs vides en bandoulière, accouraient à Lyon sur la promesse du pillage, avant-garde grotesque des sinistres vainqueurs !

« La première nuit, — je reprends le récit de Mlle de Virieu, — nous logeâmes chez un paysan. Il n'avait qu'une seule petite chambre et un grenier à foin, où nous nous empilâmes.

« Ma mère, qui ne pouvait dormir, dévorée qu'elle

était d'inquiétude, s'était assise dans la cour, et là lisait la Bible au clair de lune.

« Cet incident faillit nous être funeste. Un voisin aperçut ma mère qui lisait, et conclut que, puisqu'elle savait lire, ce devait être une aristocrate. Notre hôte, heureusement, l'assura qu'au contraire ma mère était une bonne citoyenne. Je pense que ce fut par charité qu'il fit ce mensonge et que l'autre l'accepta, car ma mère ne pouvait cacher l'air de distinction qui la faisait reconnaître pour une voyageuse d'autre espèce que la bonne Toinon Tricot qui nous guidait.

« Le lendemain, il fallut repartir malgré notre fatigue terrible. Heureusement, dans la journée, nous rencontrâmes un bonhomme et son âne. Toinon fit marché avec lui pour porter ma sœur, qui, plus délicate que moi, avait beaucoup souffert du siège et ne pouvait plus se traîner. Jusque-là, chacune des grandes personnes l'avait un peu portée. Mais elle était trop lourde pour de pauvres femmes exténuées... On la mit donc sur le bât de l'âne, et dans l'autre bât on mit le peu de hardes que nous avions sauvées, et qui étaient pour nous une terrible gêne.

« Nous arrivâmes à Duerne (1). Là, nous logeâmes dans un cabaret dont le maître nous signifia de nous rendre chez le maire.

« Celui-ci avait reçu les ordres les plus sévères contre les fugitifs lyonnais, et, pour ne pas devenir lui-même suspect, il les exécutait à grand fracas. Il

(1) Bourg sur la route de Lyon à Montbrison.

demanda donc très impérieusement à ma mère son passeport, la menaçant de la faire arrêter. Toinon, voyant son émotion, ne lui laissa pas le temps de répondre et prit la parole en se posant comme la personne respectable de la bande. Elle répondit qu'elle venait, en effet, de Lyon, mais que c'était pour se rendre avec ses cousines à Saint-Germain-Laval, en Forez, et qu'on n'avait pas le droit de les empêcher de s'y rendre. Ce fut ainsi que nous apprîmes où nous allions... »

. . . .

La discussion dont Toinon fit tous les frais parut bien longue aux fugitives. Mais, pendant que la brave fille argumentait avec le maire, la femme de ce citoyen qui semblait si redoutable et qui, au fond, ne cherchait qu'à être utile aux proscrits, se glissait auprès de Mme de Virieu et lui murmurait quelques paroles encourageantes.

Il y avait donc encore, en ce temps-là, des cœurs pour avoir pitié...

CHAPITRE XXIII

Lettre de Javogues à Robespierre. — Rencontre de la comtesse de Virieu. — Le nom de Henry. — Arrivée à Saint-Germain-Laval. — Le logis des marchands de porcs. — Angoisses et espérances. — Aventure des filotiers. — Fouché à Lyon. — Il supplée à la guillotine. — La citoyenne Balincour. — Leçons de civisme. — Lettre de la marquise de Piolenc. — Henry peut-être en Suisse. — Le jardinier de Poudenas. — Départ de la comtesse pour Lausanne. — Elle n'y trouve que l'abbé de Virieu. — On ne meurt pas de douleur. — Lettre au vicomte de Virieu-Beauvoir. — Le petit Aymon chez M. Rubichon. — Il émigre. — Il rompt avec son incognito. — M. Rubichon rend l'enfant à sa mère. — Tentatives pour retrouver Henry. — Encore les *Souvenirs* de Mlle de Virieu. — Tableau de Lyon. — Émigrations des petites filles en Suisse. — Renseignements sur le dernier combat. — Le drap de veuve.

I

« *Javogues, commissaire de la Convention, à Robespierre.*

« Du quartier général de Lyon, le 10 octobre 1793.

« Citoyen Collègue,

« Le siège de Lyon est enfin terminé... Les rebelles se sentant pressés d'un côté par les armées de la République, et de l'autre par un peuple immense réduit à

manger de l'avoine depuis dix-huit jours... se sont décidés à faire une trouée...

« Ils allèrent tourner le Mont-Dore par Saint-Cyr et gagner les montagnes, en passant par le ci-devant Beaujolais...

. . . .

« A peine sortaient-ils du faubourg (de Vaise) qu'ils furent poursuivis. Le combat s'engagea.

« Il fut très vif. Nous perdîmes beaucoup de monde, et l'ennemi en laissa trois cents sur le carreau.

« Le reste se jeta dans les vignes, dans les gorges et sur la montagne.

« Les uns traversent la Saône, soit à cheval, soit à la nage, pour échapper à la mort. Les autres fuient jusqu'à Trévoux. Là, tout est tué ou dispersé...

« Parmi les nombreux prisonniers qui sont en notre pouvoir, il se trouve plusieurs officiers de marque, entre autres le ci-devant marquis de Virieu, ex-constituant (1)... »

. . . .

Tandis qu'un courrier portait cette lettre de Javogues à Robespierre, un détachement de l'armée révolutionnaire qui revenait de Lyon rencontrait sur les bords du Lignon la femme et les enfants de Henry.

Attablés devant la porte de l'auberge qui abritait les fugitives, ces hommes racontaient les derniers combats et se vantaient de leurs cruautés... Tous les chefs de l'insurrection avaient été pris... Ils allaient

(1) *Lyon en 1793*. Après le siège. Albert Metzger, p. 60.

être fusillés... disaient-ils. L'un de ces hommes, en énumérant les prisonniers de marque, avait prononcé un nom, le nom de « Virieu »...

C'est ainsi qu'arrivait à la femme de Henry la première nouvelle qu'elle eut de lui.

Toinon, la voyant défaillir, s'était élancée, l'avait fait asseoir sur un petit banc placé devant la maison, et, pendant que les vainqueurs défilaient en chantant la *Marseillaise*, la brave fille dénouait en grande hâte la chevelure des enfants pour donner une contenance à leur mère et se mettait, avec elle, à les peigner...

Les héros ne firent pas grâce aux deux femmes de quelques plaisanteries, mais enfin ils passèrent. Derrière eux, la comtesse de Virieu reprit elle-même sa route ; à cette heure déchirante, on n'avait pas le temps de s'arrêter pour souffrir !

Les nuits, pour les fugitives, étaient des nuits de bivouac. Elles évitaient les villages, craignant toujours que leur allure ou un mot des petites filles ne vînt les trahir.

Le quatrième jour enfin, après d'indicibles fatigues, la triste caravane parvenait à Saint-Germain-Laval.

C'était chez son frère, le maréchal ferrant de l'endroit, que Toinon logeait la comtesse de Virieu et ses filles.

Au-dessus de la forge se trouvaient deux réduits et les planches de deux vieux lits. Tout cela était d'une repoussante malpropreté, car c'était là qu'aux jours de foire le bon maréchal installait ses amis les marchands de porcs.

Mais si triste fût l'asile qu'offrait le brave homme, il l'offrait de bon cœur aux voyageuses. Quand il y avait de quoi manger à la forge, le forgeron partageait avec les petites filles, et Mme de Virieu l'indemnisait sur les quelques assignats qui lui restaient encore.

Quant à elle, elle ne pouvait plus ni manger ni dormir.

L'excitation qui lui avait tenu jusque-là chaud à l'âme, comme la fièvre qui la dévorait avait tenu chaud à son pauvre corps, tombait. C'est vainement que sur son grabat elle essayait d'endormir son agonie.

Depuis la terrible rencontre des soldats révolutionnaires, elle demeurait sans nouvelles de Lyon. Mais pouvait-on douter qu'il y eût là-bas d'horribles représailles? Malgré les propos de ces hommes, Henry était-il prisonnier?...

S'il vivait, était-il encore entre les mains des vainqueurs?

Ou bien avait-il pu, comme Précy, qu'une rumeur vague disait sauvé, gagner la Suisse ou le Forez?

Peut-être était-il là... Peut-être il se cachait bien près, dans quelque village... Ce soir, demain, elle le reverrait. Il se glisserait jusqu'à elle...

Dans ses Souvenirs, sa fille raconte qu'à plusieurs reprises Mme de Virieu avait reçu indirectement des informations qui changeaient ses espérances presque en certitudes...

Sur le chemin de la douleur il y a aussi des haltes; mais que courts sont les instants qu'y passe le malheureux!

Chaque fois qu'un étranger traversait le village, Mme de Virieu le faisait questionner par Toinon, et c'étaient toujours les mêmes récits terribles de fusillades et d'exécutions. Et voilà qu'en même temps la détresse arrivait.

Le pain que l'on mangeait devenait de plus en plus répugnant et misérable. Pour vivre, il fallut se mettre à coudre de grosses chemises.

Enfin l'époque de la foire arriva; le maréchal ferrant pria la comtesse de Virieu de céder aux « filotiers » (marchands de fil) deux des lits et, qui plus est, la moitié de sa chambre.

S'y refuser, ç'eût été se donner un dangereux vernis d'aristocratie. De là une aventure qui faillit tourner au tragique...

« Toinon et Sophie, notre femme de chambre, raconte Mlle de Virieu, se mirent dans l'un des lits qui nous restaient. Ma mère se coucha dans le second avec nous deux. Nous, les enfants, nous dormions quand nos hôtes rentrèrent. Tout d'abord, ils firent le tour de la chambre; puis, apercevant des hardes de femme, ils s'approchèrent du grabat où gisaient Toinon et sa compagne. Et les voilà qui se mettent à écarter les guenilles qui servaient de rideau... Mais ce ne fut pas long. En voyant assise sur son séant une femme menaçante, dont deux yeux flamboyants, entourés d'un large orbite blanc, illuminaient la face verdâtre, ils reculèrent épouvantés.

« On eût dit des yeux de verre dans la tête d'un mort enterré depuis quatre jours.

« Que venez-vous faire ici, insolents? disait en même temps une voix sépulcrale. Allez-vous-en et ne bougez plus.

« Les indiscrets laissèrent aussitôt retomber le rideau et se le tinrent pour dit. Bientôt leur petite lampe s'éteignit. Le matin, ils avaient disparu sans bruit... Toinon avait encore été notre providence. »

II

On était en novembre, Fouché et Collot-d'Herbois arrivaient à Lyon pour gourmander le modérantisme de Couthon.

Fusillade et guillotine paraissaient désormais trop lentes à ces égorgeurs, qui voulaient se faire une litière de cadavres. Ils imaginaient de suppléer à la guillotine par la mitraille. La mitraille devait *distribuer* les membres des victimes, parmi les spectateurs convoqués aux Brotteaux.

Tout y était disposé pour une fête civique sans précédent.

Deux fossés parallèles avaient été creusés pour recevoir les corps des morts et des mourants. Sur les revers de ces fossés et dans toute leur longueur, des soldats, le sabre à la main, faisaient la haie, pour ramener sur la ligne de tir quiconque serait tenté de s'en écarter.

Celle-ci était un plan horizontal d'environ trois pieds de largeur, et qui séparait les deux fossés.

Les condamnés y furent attachés deux par deux et à la file, de telle sorte que les premiers touchaient littéralement à la pièce chargée pour l'exécution.

Héroïques encore, les malheureux, quand ils se virent ainsi rangés, entonnèrent la *Marseillaise*. On leur laissa achever le premier couplet. Mais comme ils reprenaient le refrain :

« Aux armes, citoyens! »

l'horrible décharge l'interrompit...

Le succès, pour les inventeurs, n'avait pas cependant répondu à leur attente. Le tiers à peine des malheureux était mort, les autres gisaient horriblement mutilés, ruisselants de sang, hurlant de douleur, à droite et à gauche dans les fossés.

Les soldats se mirent aussitôt à les achever à coups de fusil et à coups de sabre. Mais comme ces hommes égorgeaient pour la première fois, il leur fallut, pour achever la besogne, plus de deux heures. Celle-ci, cependant, avait mis en goût Fouché et ses complices, car ces exécutions, mieux dirigées et plus horribles chaque fois, se renouvelèrent pendant plusieurs semaines...

. . . .

Peut-être ces affreux détails eussent-ils été épargnés à la comtesse de Virieu, si l'aventure des filotiers ne l'avait obligée à chercher un autre gîte que celui que lui offrait le maréchal ferrant.

Toinon n'avait pu trouver pour recevoir ses protégées qu'une courte et grosse paysanne appelée la citoyenne Balincourt.

Or celle-ci, qui soupçonnait une aristocrate dans la prétendue cousine qu'on lui confiait, se plaisait à donner à la femme de Henry les plus terribles nouvelles, dès qu'elles arrivaient de Lyon.

Quelle angoisse, alors, pour la malheureuse comtesse de Virieu ! Elle se prenait à regretter que son mari n'eût pas péri sur le champ de bataille. Il eût échappé à ces massacres, à ces supplices inouïs...

... Mais encore pourquoi désespérer?

Henry comptait tant d'amis à Lyon! Peut-être quelque fidèle de la Croix-Rousse l'avait-il arraché à ses bourreaux?

Tant de fois il s'était vu sauvé comme par miracle! Pourquoi ne le serait-il pas cette fois encore? Pour qui donc les miracles, si ce n'est pour ceux qui croient?

Mais les prodiges ne se renouvellent pas pour toutes les douleurs. Bien vite la femme de Henry retombait de son rêve dans la réalité. Un mot, un sourire de la citoyenne Balincourt, toujours là, cherchant à deviner les impressions de la malheureuse femme, faisaient s'évanouir ces hallucinations consolantes.

« Cependant, raconte Mlle de Virieu, et ceci nous sauva, notre hôtesse fut sur le point de donner dans notre chambre même un citoyen ou une citoyenne à la République. Ma mère, à cette occasion, lui rendit de grands services. Une certaine intimité s'établit

dès lors entre la grosse Balincourt et nous. Elle voulut même contribuer à notre éducation républicaine.

« On parlait fort en ce temps-là d'une loi qui défendrait d'apprendre à lire aux enfants. — Les Droits de l'homme, au dire de notre hôtesse, devaient suffire à la science d'un citoyen français, comme la cocarde tricolore posée sur le cœur devait suffire à vêtir de vrais républicains et de vraies républicaines...

« ... Ce vêtement, du reste, n'avait pas grand'chose à envier à celui que nous portions.

« Je n'avais pour ma part, pour affronter un terrible hiver, qu'une robe de cotonnade tout en pièces. Jamais je n'ai eu si froid.

« Notre nourriture était à l'avenant. Bien souvent, le pain nous manquait. Un jour qu'on avait mené promener ma sœur, une bonne femme lui donna un grand morceau de pain et une douzaine de petites pommes. Ce fut un régal pour nous, et bien qu'Émilie reçût plusieurs fois de pareilles aumônes, notre détresse augmentait toujours... »

Singulière détresse, car la comtesse de Virieu, qui voyait mourir ses enfants de misère, avait encore, au dire de sa fille, une centaine de louis.

Mais on ne pouvait s'en servir. Posséder une pièce de monnaie à l'effigie du tyran était un crime qui méritait la mort.

Que devaient cependant peser ces misères, ce froid, cette faim auprès du désespoir dont fut témoin quelques semaines plus tard cette petite chaumière de Saint-

Germain-Laval? La détresse, en effet, y clouait Mme de Virieu au moment où une lettre lui annonçait que Henry vivait, et qu'il était en Suisse.

Cette lettre, écrite par la marquise de Piolenc, parente éloignée de Henry (1), donnait des détails si précis que Mme de Virieu ne pouvait douter de son bonheur.

Henry, d'abord ramené avec les prisonniers, avait réussi à sortir de Lyon... il était parvenu à gagner la Suisse... C'était chez l'abbé de Virieu, à Lausanne, qu'elle le retrouverait.

Ivre de joie, Mme de Virieu voulait partir, partir tout de suite. Mais comment faire dans l'affreux dénuement où elle se trouvait? Tout à coup elle se souvint de son frère. Où était-il? Depuis six mois elle n'en savait plus rien.

Elle ne s'en décida pas moins à écrire à Ducornet, le jardinier de Poudenas, en lui demandant des nouvelles de « Philippe »...

« C'était, dit Mlle de Virieu, le nom de baptême de mon oncle, et ma mère signa sa lettre *Monique Prades,* nom qu'elle avait pris en donnant son adresse, pensant bien que s'il savait sa sœur vivante, mon oncle comprendrait qu'elle avait bien besoin de son secours.

« Le jardinier crut à une mystification et garda la lettre sans mot dire.

(1) La marquise de Piolenc était fille du vicomte de Virieu-Faverges. — Mme de Piolenc avait pour sœurs la marquise de Ganay et la marquise de Laurencin, mère de Mme la duchesse de Mortemart.

« Pourtant, croisant son maître quelques jours plus tard : « Faut-il qu'il y ait des gens méchants! dit-il. « Une certaine Monique Prades me fait payer quatorze « sous de port pour me demander des nouvelles de « Philippe ».

« Mon oncle, continue Mlle de Virieu, prit la lettre, et on peut juger de sa joie en reconnaissant l'écriture de sa sœur qu'il croyait morte.

« Tout de suite, il nous envoya 800 livres en assignats. C'était la fortune, et pour ma mère la possibilité de courir à Lausanne... »

Elle partit pleine d'espoir . . . .

Que de fois, comme a dit le poète, le naufragé a pris l'aile de l'alcyon pour une voile blanche!...

III

La comtesse de Virieu, en partant, laissait ses enfants sous la garde de sa femme de chambre Sophie et de la fidèle Toinon...

« Nous étions, écrit Mlle de Virieu, pleines d'espoir de revoir notre père, et heureuses de penser que nous ne verrions plus notre mère pleurer toujours... Malgré notre jeunesse, nous sentions bien cruellement sa douleur...

« Notre mère, pleine d'espérance aussi, était arrivée à Lausanne. Elle y avait trouvé l'abbé de Virieu...

Mais mon oncle était seul : « Et Henry? » s'écria ma mère.

« L'abbé ne répondit rien.

« Et Henry? » répéta-t-elle encore...

. . . .

« Le silence de mon oncle fit comprendre à ma mère que l'on n'avait pas vu celui qu'elle espérait, que l'on ne savait rien de lui.

« Pour ma pauvre mère, la déception fut une douleur telle qu'elle l'aurait éprouvée en voyant son mari massacré sous ses yeux après l'avoir cru sauvé.

« On ne meurt pas de douleur », disait-elle plus tard... « Je me rappelle mon arrivée à Lausanne... »

Cependant, comme disait l'abbé de Virieu, il n'y avait pas de nouvelles raisons pour désespérer. On vivait, en ce temps-là, sous de faux noms. Peut-être Henry cherchait-il lui-même sa femme? Peut-être la croyait-il errante en France, tandis qu'elle était près de lui?

Dieu, par une dernière grâce, a mis d'inextinguibles espérances au cœur des malheureux.

Puisque son mari n'était pas en Suisse, Mme de Virieu, d'après quelques bruits parvenus à Lausanne, l'espérait maintenant en Allemagne, où se trouvait toujours le vicomte de Virieu.

Le 21 mars 1794, elle lui écrivait à Heidelberg : « J'existe, mon cher vicomte; mais celui que vous aimiez, mon Henry, existe-t-il encore?... Ah! existe-t-il encore? En France, on dit qu'il est en Suisse; en Suisse, on dit qu'il est en Allemagne ou en France.

« Quelques malheureux ont dit qu'il avait été massacré à leurs côtés, à la sortie de Lyon; d'autres rapportent qu'il a eu une jambe brisée; d'autres disent d'un air mystérieux qu'ils savent l'endroit du monde où il est, mais qu'ils ne veulent pas le dire... Enfin, mon cher vicomte, je n'ai rien reçu de lui depuis le 9 octobre que je l'ai vu pour la dernière fois.

« Malgré l'affreuse situation où me jette cette incertitude, je suis calme, calme autant qu'on peut l'être quand on a été spectateur de tant de crimes et d'horreurs... »

Il est des moments, en effet, où l'on a la paix. Mais c'est la paix du désespoir... Quand elle ne parlait pas de Henry, Mme de Virieu ne pouvait parler que de ceux qui l'avaient aimé, de ceux qu'il aimait tant :

« Puisque Henry n'a pu sauver les malheureux Lyonnais de la tyrannie où ils sont plongés, ni les préserver des torrents de sang qui coulent, j'implore votre intérêt, continuait-elle, pour les victimes échappées au carnage. Si vous rencontrez quelques hommes qui aient servi à la Croix-Rousse, ils sont probablement dignes de votre estime. Ce sont les plus braves des Lyonnais. C'était le poste le plus attaqué, le mieux défendu, enfin celui que Henry n'a jamais quitté, où il a servi d'abord comme soldat, puis comme général, même quand il n'en avait pas le titre.

« Que ces malheureux jeunes gens, si vous en rencontrez, trouvent en vous un protecteur et un père.. Qu'ils retrouvent enfin tout ce qu'aurait été pour eux mon Henry... »

. . . .

Et la lettre, sublime d'abnégation, finissait sur ces mots :

« Je n'ai pas vu mon fils depuis sept mois, mais je sais qu'il existe. »

Il existait, en effet, le pauvre enfant. J'ai dit comment, en passant de mains en mains, il avait été confié par un vieux domestique du vicomte du Bouchage à un marchand drapier de Grenoble, appelé M. Rubichon.

On ne saurait imaginer plus de soins, plus de tendresse qu'il ne s'en multiplia dans cet intérieur charitable, autour du petit inconnu. Et admirez que personne ne questionna Aymon sur sa naissance. On le savait abandonné. Cela suffisait, sauf cependant au vieux père de M. Rubichon, qui, fort affaibli par l'âge et ne se rendant nul compte des événements, ne revenait pas de voir ainsi tomber chez lui « le petit Simon ».

Fort intrigué, le bon vieillard s'en était pris au petit Simon lui-même et le harcelait de ses questions.

Mais l'enfant déroutait toujours son interlocuteur et le dérouta si bien que celui-ci finit par croire que le petit Simon appartenait à sa famille dans des conditions que l'on n'osait lui avouer.

Moins hasardée était l'opinion de M. et de Mme Rubichon. Eux croyaient Aymon simplement orphelin, et s'étaient promis de l'adopter pour remplacer l'enfant qu'ils n'avaient pas. Déjà, ils faisaient pour lui des rêves d'avenir. La femme le voulait négociant, le mari ingénieur.

Mais leur charité avait eu moins facilement raison

de la curiosité publique que de celle de leur vieux père. Bientôt le bruit circula que les Rubichon cachaient un aristocrate, et il fallut se décider à émigrer.

Un matin, le magasin que ces braves gens avaient dans la grande rue de Grenoble ne se rouvrit pas.

On venait de franchir la frontière suisse, quand l'occasion parut bonne à Aymon — j'ai dit qu'il avait alors six ans — de rompre avec le secret qui, paraît-il, lui pesait lourdement.

Comme la bonne Mme Rubichon commençait à le gronder, le petit Simon répondait tout à coup « qu'il avait maintenant une maman à lui pour le gronder, et que cette maman s'appelait Mme la comtesse de Virieu... »

Grand fut l'étonnement et aussi le chagrin de M. et de Mme Rubichon, qui, brusquement, voyaient ainsi s'évanouir la joie de leurs vieux jours, joie que, tout doucement, ils s'étaient habitués à considérer comme la récompense de leur bonne action.

Dès lors, cependant, et sans plus songer à eux-mêmes, ils voulurent retrouver la vraie mère de leur enfant d'adoption.

Dans toutes les villes où ils savaient des émigrés, ils s'informaient de la comtesse de Virieu... Enfin, ils arrivaient à Lausanne... ils lui remettaient son fils.

Il y avait sept mois qu'elle ne l'avait vu! Sept siècles qui n'avaient de nom ni pour son cœur, ni pour son imagination, ni pour sa tendresse.

Tout n'était pas perdu pour elle cependant, puisqu'elle retrouvait Aymon...

IV

Si Mme de Virieu ne savait comment témoigner sa reconnaissance aux sauveurs de son enfant, eux demeuraient pénétrés d'admiration pour cette femme si jeune, si belle encore, si résignée, parmi des catastrophes sans nom.

Ils étaient frappés surtout de cette douleur de veuve rencontrée chez une femme dont le mari peut-être vivait encore. — Pour M. Rubichon, comme pour tous les habitants de Grenoble, ce nom de Virieu sonnait haut et clair. C'était un écho du vieux temps chevaleresque. Voilà pourquoi, après avoir sauvé Aymon, il s'offrit à retrouver son père.

La chose lui était plus facile qu'à tout autre, car nombreuses demeuraient encore à Lyon ses relations commerciales.

Mme de Virieu accepta l'offre qui lui était faite de si grand cœur.

Mais comment retrouver la trace de qui que ce fût sous les mares de sang et sous le monceau de ruines qu'était devenu Lyon?

Un décret de la Convention, rendu sur la proposition de Barrère, avait mis Couthon en demeure de détruire de fond en comble la malheureuse ville.

Le monstre craignant pour sa tête, avait aussitôt répondu au Comité de salut public que si les murailles existaient encore, il pouvait affirmer du moins que les scélérats qui les défendaient naguère avaient été pris ou tués.

« ... Il ne s'en est peut-être pas échappé dix, écrivait-il; Virieu même et Précy ont péri (1)... »

Cette assertion contredisait les affirmations de Javogues, encore confirmées par les rapports de Châteauneuf-Randon, de Maigret, de La Porte, qui tous assuraient que Virieu avait été pris vivant (2).

Ces contradictions jetaient M. Rubichon dans la plus affreuse perplexité... Mais n'en pouvait-il être de Virieu comme de Précy que l'on donnait pour mort, alors que ses amis le savaient sauvé, et caché dans les montagnes du Forez?

La joie d'avoir retrouvé son fils épargnait heureusement à la femme de Henry l'angoisse de ces alternatives.

« L'arrivée de mon frère, écrit Mlle de Virieu, avait redonné à ma mère la force de vivre... et bientôt l'enhardissait jusqu'à nous rappeler auprès d'elle.... Il y avait six mois que nous étions à Saint-Germain-Laval lorsqu'elle fit dire à Sophie de risquer le voyage, sans se douter de l'état effroyable où était Lyon à l'heure où il nous faudrait traverser la ville... »

---

(1) Lettre du 12 octobre 1793. Voir GUILLON, *Mémoires*, t. II, p. 282.

(2) Rapport à la Convention, 9 octobre 1792. — Dubois-Crancé et Gauthier, dans leurs rapports du 10 octobre, annoncent

La terreur, en effet, y atteignait alors son paroxysme.

« Le bruit des murs qui tombaient, disent des notes que j'ai sous les yeux, la poussière des démolitions qui montait en nuages énormes vers le ciel, le retentissement des coups de canon qui mitraillaient, le roulement des charrettes qui des cinq prisons de la ville conduisaient les accusés au tribunal et les condamnés à la guillotine, étaient les seuls signes de vie que l'on trouvât dans cette ville vouée à une extermination unique dans l'histoire... »

« ... La guillotine fonctionnait sur la place des Terreaux, sous les fenêtres même de Mlles Feuillet et Publié, chez qui nous retournâmes loger, a écrit de son côté Mlle de Virieu.

« ... Bientôt, nous vîmes amener une charrette entourée de soldats, sur laquelle on avait entassé des malheureux. Nous étions tellement saisies d'horreur que nous n'osions plus ni avancer ni reculer... »

Il fallut, de peur que les enfants n'eussent une secousse trop violente au moment où le couteau tomba, que la bonne Sophie jetât à l'aînée son mouchoir sur les yeux, tandis qu'elle enveloppait dans son tablier la tête de sa sœur... Le lendemain, ce fut pis encore, car les petites filles, pour gagner la porte de Lyon, devaient passer au pied même de la guillotine. On leur entoura de même la tête, et

également que Virieu est prisonnier. (Voir Guillon, *Mémoires*, t. II, p. 238.)

Sophie les entraîna par la main, ainsi aveuglées, à travers cette place « où le sang des victimes refluait si fort, que le sol y demeura indéfiniment rouge, les passants se détournant avec horreur quand ils passaient là »...

Temps horrible et à la fois admirable, car l'ivresse du dévouement rivalisait, si l'on peut ainsi dire, avec l'ivresse du crime.

C'est ainsi qu'après avoir été hébergées par ces deux pauvres filles, Mlles Feuillet et Publié, qui déjà pendant le bombardement les avaient sauvées, les enfants et leur bonne rencontraient pour les conduire à la frontière un perruquier nommé Merle, coutumier de pareils services. C'était lui qui, dans son « char de Comté », avait conduit Mme de Virieu jusqu'à Lausanne.

Cette fois, le pauvre homme n'osa se risquer si loin ; il laissa les petites voyageuses à Meyrin, sur la frontière de Suisse, en les confiant à un charretier de ses amis.

Malheureusement, celui-ci ne parvint pas à franchir la frontière.

« On nous arrêta à Versoix, continue Mlle de Virieu, et là nos aventures devinrent embarrassantes.

« On avait deviné que nous étions des enfants d'émigrés que l'on ramenait à leurs parents. C'était la délicatesse de ma sœur, ses beaux cheveux blonds, qui nous trahissaient.

« On nous mit en arrestation à l'auberge du *Lion d'or*, et l'on nous donna pour gardien un petit magot

cul-de-jatte et sourd-muet, qui avait pour fonctions de parcourir les rues de Versoix, une sonnette à la main, pour appeler les citoyens au club...

« Je ne sais comment nous serions sorties de là si la maîtresse de notre auberge, Mme Riondet, ne se fût prise d'une vraie passion pour moi, qui ressemblais, disait-elle, à sa fille...

« Elle mit Sophie en rapport avec deux braves gens du pays qui faisaient métier de sauver les malheureux.

« Un jour donc, après nous avoir bien appris ce que nous avions à faire (ma sœur n'avait pas sept ans, et j'en avais huit à peine), Sophie sortit, son tricot à la main, comme pour prendre l'air...

« Une heure après le départ de Sophie et sur un petit signe que nous fit Mme Riondet, nous passâmes dans une arrière-cour, pleine de vieux débris. Il y avait là un tonneau vide debout contre un mur peu élevé. Toutes deux, nous grimpâmes sur le tonneau, et de là sur le mur. Un tas de fumier se trouvait au-dessous, nous sautâmes, et nous voilà libres. Notre petit gardien cependant nous avait aperçues, car il se prit à secouer sa sonnette avec fureur; mais heureusement l'état de ses jambes l'empêchait d'imiter notre escalade. Il avait beau sonner, il ne put nous suivre.

« On nous avait bien recommandé de prendre une allure calme, et de marcher tout droit sans nous presser et de chanter la *Marseillaise*.

« Au bout d'un quart d'heure environ, nous aperçûmes deux hommes qui marchaient devant nous,

ainsi qu'on nous l'avait annoncé. Ils nous firent signe de nous taire, notre chant n'était que pour nous faire reconnaître.

« Nous les suivions d'un peu loin... Enfin, nous aperçûmes Sophie... la frontière était franchie... Nous étions en Suisse, et nos guides nous quittèrent sans nous dire un seul mot, de peur d'être remarqués. . . »

. . . .

N'est-ce pas charmant? Ces pauvres petites filles touchaient à la fin de leurs tribulations.

Un roulier passa qui consentit à les hisser sur le haut de son chargement. De leurs petites mains, elles se cramponnèrent à la corde qui reliait entre eux tous les ballots du roulier, et c'est ainsi qu'elles firent leur entrée à Lausanne, pour se laisser bientôt glisser du haut de la charrette dans les bras de leur mère et de leur petit frère...

« Nous pleurions de joie de grosses larmes, écrit Mlle de Virieu, ce qui ne m'est plus arrivé de ma vie. »

V

Mais à ces joyeuses larmes d'enfants se mêlaient les larmes chaque jour plus désolées de leur mère.

Car chaque jour lui arrachait un lambeau d'espoir.

De Lyon, rien ne venait, M. Rubichon avait en vain parcouru la Croix-Rousse, le faubourg de Vaise, le champ de bataille.

Que pouvait savoir l'hôte de passage qui, çà et là, surgissait d'une ruine?

...Et cet autre pilleur d'épaves... et cet autre encore, homme ou femme, qui stupidement vous regardaient passer, que savaient-ils de Virieu?...

Rien... Ou bien, en ce temps affreux, avaient-ils peur de rien dire?

Muets aussi étaient les écrous des prisons. Muettes les listes de la guillotine et celles des mitraillades.

Le néant se creusait de plus en plus, à mesure que se multiplaient les recherches.

Quand enfin une rumeur indécise, vague, parvenait à celui qui, au péril de sa vie, cherchait à ressusciter Henry... D'où venait-elle?...

Nul ne le savait.

On eût dit d'une de ces vapeurs qui passent et dont se tissent les légendes.

Au lendemain de la bataille, on avait retrouvé au bord du chemin le cadavre d'un officier... Sa croix de Saint-Louis était à demi enfouie dans sa poitrine par une balle. Son visage semblait d'un vivant... Ses yeux étaient grands ouverts. Seuls, les morts peuvent ainsi regarder le soleil...

Et les martyrs la justice de Dieu, car la rumeur disait que ce mort était Henry...

. . . .

Quelques semaines après que M. Rubichon eut

quitté Lausanne, un paquet y arrivait portant l'adresse de la comtesse de Virieu.

Elle l'ouvrait et voyait se dérouler une pièce de cette lugubre étoffe noire que l'on appelle « drap de veuve ».

En même temps s'en échappait un billet avec ces seuls mots :

« *De la part de M. Rubichon...* »

. . . .

« Ma mère, a écrit Mlle de Virieu, tomba à genoux, et inonda l'étoffe de ses larmes... Elle comprit qu'elle n'avait plus d'espérance... »

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

CHAPITRE XVI

CHAPITRE XVII

CHAPITRE XVIII

CHAPITRE XIX

CHAPITRE XX

CHAPITRE XXI

CHAPITRE XXII

En vente à la même Librairie :

Mémoires du général baron de Marbot :

Tome I : *Gênes; Austerlitz; Eylau.* 38e édition. Un vol. in-8°, avec portrait. Prix . . . . 7 fr. 50

Tome II : *Madrid; Essling; Torrès-Védras.* 37e édition. Un vol. in-8°, avec portrait. Prix . . . . 7 fr. 50

Tome III : *Polotsk; la Bérésina; Leipzig; Waterloo.* 37e édition. Un vol. in-8°, avec portrait et autographes. Prix . . . . 7 fr. 50

Souvenirs du Maréchal Macdonald, duc de Tarente, avec une introduction par Camille Rousset, de l'Académie française. Ouvrage orné de deux portraits d'après David et d'après Gérard. 7e édition. Un vol. in-8°. Prix . . . . 7 fr. 50

Mémoires et Souvenirs du baron Hyde de Neuville :

Tome I : *La Révolution; le Consulat; l'Empire.* 3e édition. Un vol. in-8°. Prix . . . . 7 fr. 50

Tome II : *La Restauration; les Cent-jours; Louis XVIII.* 2e édition. Un vol. in-8°, avec portrait et fac-simile. Prix . . . . 7 fr. 50

Tome III : *Charles X; la duchesse de Berry; le comte de Chambord.* Un vol. in-8° renfermant deux héliogravures et deux fac-simile d'autographes. Prix . . . . 7 fr. 50

(*Couronné par l'Académie française, prix Bordin.*)

Récits de guerre et de foyer. **Le Maréchal Oudinot, duc de Reggio,** d'après les Souvenirs inédits de la maréchale, par Gaston Stiegler. Préface de M. le marquis Costa de Beauregard. 6e édition. Un vol. in-8° avec deux portraits. Prix . . . . 7 fr. 50

Mémoires de Madame la duchesse de Gontaut, gouvernante des Enfants de France pendant la Restauration. 1773-1836. 3e édition. Un vol. in-8°, accompagné d'un portrait en héliogravure. 7 fr. 50

Journal des prisons de mon père, de ma mère et des miennes, par Mme la duchesse de Duras, née Noailles. Un vol. in-8° orné d'un portrait. Prix . . . . 7 fr. 50

Anne-Paule-Dominique de Noailles, marquise de Montagu. Ouvrage accompagné d'un portrait en héliogravure. Nouvelle édition. Un vol. in-8°. Prix . . . . 7 fr. 50

Une Famille noble sous la Terreur, par Alexandrine des Écherolles. 3e édition. Un vol. in-18. Prix . . . . 4 fr.

Un royaliste libéral en 1789. **Jean-Joseph Mounier,** sa vie politique et ses écrits, par L. de Lanzac de Laborie, avocat à la Cour d'appel. Un vol. in-8°. Prix . . . . 8 fr.

(*Couronné par l'Académie française, prix Thérouanne.*)

PARIS — TYP. DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 646.

